STATE LIBRARY OF PENNSYLVANIA
main,stks 355K144
Principes de la strategie,
0 0001 00283919 7

S
CLASS 355 BOOK K 144

VOLUME 1

PENNSYLVANIA
STATE LIBRARY

The Principles of Strategy.

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
This project is made possible by a grant from the Institute of Museum and Library Services as administered by the Pennsylvania Department of Education through the Office of Commonwealth Libraries

https://archive.org/details/vol1principesdel00

PRINCIPES
DE LA
STRATÉGIE.

Cet Ouvrage se trouve également :

A Amsterdam,	chez les frères VAN CLEEF.
A Berlin,	chez { SANDERS. / SCHLESINGER.
A Breslau,	chez KORN.
A Bruxelles,	chez DE MAT.
A Coimbre,	chez AILLAUD.
A Delft,	chez DE GROOT.
A Francfort,	chez BROENNER.
A Genève,	chez J. J. PASCHOUD.
A Hambourg,	chez PERTHÈS et BESSER.
A Lisbonne,	chez REY.
A Londres,	chez { BOSSANGE et MASSON. / TREUTTEL et WURTZ.
A Madrid,	chez DENNÉ.
A Manheim,	chez FONTAINE.
A Milan,	chez GIEGLER.
A Mons,	chez LEROUX.
A Naples,	chez les Associés du Cabinet littéraire.
A Ostende,	chez SCHELDEWAERT.
A St.-Pétersbourg,	chez { ROSPINI. / CH. WEYHER.
A Turin,	chez { CH. BOCCA. / PIC.
A Varsovie,	chez GLUCKSBERG.
A Vienne,	chez SCHAUMBOURG et Comp^ie^.

DE L'IMPRIMERIE DE DEMONVILLE.

State Library

PRINCIPES
DE LA
STRATÉGIE,

DÉVELOPPÉS

PAR LA RELATION DE LA CAMPAGNE DE 1796

EN ALLEMAGNE;

OUVRAGE TRADUIT DE L'ALLEMAND,

ET ATTRIBUÉ

A S. A. I. L'ARCHIDUC CHARLES,

AVEC CARTES ET PLANS.

TOME PREMIER.

Renfermant les Principes, et leur application sur un Théâtre de guerre supposé.

A PARIS,

CHEZ MAGIMEL, ANSELIN ET POCHARD,

LIBRAIRES POUR L'ART MILITAIRE, RUE DAUPHINE N° 9.

1818.

ERRATA DU TOME PREMIER.

Pages.	Lignes.	
22	19	*au lieu de* la plus éloignée, *lisez* le plus éloigné.
29	28	une place d'armes, *lisez* une grande place d'armes.
53	2	*supprimer le point et virgule, et le placer après le mot* constant, *ligne* 3.
131	»	*supprimez la note* (2) *au bas de la page.*
140	21	*au lieu de* pénible, *lisez* paisible.
143	15	son aile droite, *lisez* son aile gauche.
144	21	et inquiétât, *lisez* ce qui inquiéterait.

AVERTISSEMENT

DES LIBRAIRES ÉDITEURS.

Le vif intérêt que tout militaire éclairé porte aux ouvrages qui peuvent propager la science de la guerre, avait déterminé M. le général Jomini à donner une traduction de l'excellent ouvrage de S. A. I. l'Archiduc Charles : mais les devoirs de sa place ne lui permettant pas de se livrer entièrement à ce travail, il a dû se faire seconder par un ancien officier de son état-major, versé dans la langue allemande.

Les lecteurs accueilleront avec indulgence, une entreprise formée dans le seul but de leur être utile. Ils ne

30189

sauront pas plus mauvais gré aux traducteurs d'y avoir ajouté quelques notes, que de les avoir restreintes à un si petit nombre. Le livre de l'Archiduc est trop intéressant par lui-même, pour avoir besoin de développemens ; il repose sur des principes trop sûrs, pour exiger des commentaires minutieux. Afin d'apprécier avec plus de rectitude les maximes de ce Prince et le mérite de son ouvrage, il ne sera pas inutile de tracer ici une analyse fort succincte des progrès successifs de la science stratégique, et de rappeler les auteurs qui ont écrit jusqu'à ce jour sur cette matière.

Nous ne remonterons pas aux siècles trop reculés, quoique Annibal, Scipion et César aient deviné les prin-

cipes ; il faut nous rapprocher du temps où leur application fut soumise aux chances actuelles, par l'invention de la poudre et le changement qu'elle apporta dans la manière de combattre.

A l'époque du moyen âge, les arts étaient retombés dans l'enfance, et celui de la guerre n'y fut pas plus avancé que les autres. Le traité qu'en a laissé Machiavel, tout en portant l'empreinte du génie, prouve combien on était reculé au temps où il écrivait. Gustave-Adolphe conçut, le premier, des entreprises vastes, hardies, et souvent fondées sur de bonnes vues stratégiques ; néanmoins, il faudrait peut-être les attribuer à la nature de la guerre de religion, et à l'emplacement des états pour le sou-

tien desquels il avait pris les armes, plutôt qu'au perfectionnement réel de la science.

Sous le règne de Louis XIV, on combattit avec plus ou moins de talens; la tactique se développa, mais les conceptions de la guerre de mouvemens laissèrent beaucoup à désirer. Marlborough fut peut-être le général de cette période, qui sut le mieux embrasser un vaste théâtre d'opérations par ses points décisifs; sa marche savante, en remontant la Meuse, expulsa en un clin d'œil les Français de la Belgique, qu'ils avaient eu tant de peine à conquérir. Le prince Eugène se distingua aussi par son beau mouvement sur Turin.

Du côté des Français, Luxembourg devina l'art stratégique, mais le

laissa encore à son berceau. Au milieu du 18e siècle, Frédéric lui fit faire de plus grands pas. Feuquières et Lloyd contribuèrent, par leurs écrits, à en prouver l'importance; mais se bornèrent, comme le maréchal de Saxe et Guibert, à la pressentir ou à l'indiquer vaguement. Quant à Sylva, Maizeroy et Menil-Durand, on sait combien leurs dissertations s'appesantirent sur des branches secondaires, et combien elles furent loin de nous initier aux grandes conceptions d'un plan d'opérations. Jusque-là des théories incertaines et des systèmes plus ou moins fondés, avaient donc tenu la place des *principes*.

La guerre de la révolution développa les germes semés par les grands

hommes du 18e siècle, dont les exploits étaient encore présens à la mémoire de tout le monde. Des masses plus considérables furent mises en action avec autant d'audace que d'activité ; les opérations prirent bientôt le caractère impétueux des hommes qui se trouvèrent portés par les circonstances orageuses à la tête des affaires, et leurs succès mirent au jour un système entièrement neuf.

Venturini et Bulow cherchèrent à pénétrer les causes de ces événemens, qui avaient rempli l'Europe d'étonnement et d'effroi. Cependant leurs ouvrages, malgré les excellentes idées dont ils étaient parsemés, ne touchèrent point au but ; quelques maximes justes furent noyées dans des calculs de tirailleurs, de lignes ex-

centriques, et d'autres écarts de cette nature.

Les belles opérations de l'Archiduc et de Bonaparte en 1796, dévoilant, comme par enchantement, les grandes vérités de l'art, qui avaient été jusque-là le partage exclusif de quelques généraux, signalèrent ainsi l'époque remarquable où la science devoit être fixée. Ces vérités, confirmées par les savantes campagnes de Suwarof en 1799, et de Moreau en 1800; mieux dévelopées encore par la marche hardie de l'armée de réserve, engagèrent le général Jomini à réduire, en maximes invariables, ce que de grands capitaines venaient de prouver, et ce que tous les auteurs n'avaient fait que discuter, sans trop s'en rendre compte eux-mêmes.

Quoique très-jeune encore, il se décida à entreprendre son *Traité des grandes opérations militaires* en 1803; et déjà un volume était prêt à paraître, lorsque des circonstances imprévues en retardèrent la publication.

Le plan de cet ouvrage se ressentit d'un début : l'Auteur, se défiant de ses propres lumières, crut devoir s'entourer d'une masse de preuves puisées dans l'ancien et le nouveau système de guerre; il ne fallait pas moins de précautions pour se hasarder à mettre en principes, des calculs sur lesquels on contestait même la possibilité d'indiquer de simples règles. Ainsi le résultat de plusieurs volumes, souvent beaucoup trop lourds, ne fut qu'un chapitre remarquable sur les

lignes d'opérations, et un autre de principes généraux, rédigé ensuite à Posen, en 1806.

Le général Jomini ne se dissimula point les vices de son travail; il savait qu'il serait préférable d'établir d'abord une définition exacte de toutes les combinaisons de la science des marches, ou des divers ordres de bataille, pour offrir ensuite le développement de chacune d'elles par des dissertations didactiques; et tel fut effectivement la méthode suivie pour le premier volume qu'il proposa par souscription chez nous, à la fin de 1803. La forme de son ouvrage y eût incontestablement gagné; mais il s'agissait moins alors de s'attacher à un plan régulier, qu'à mettre des principes à la portée de toutes les

classes de lecteurs, en les faisant émaner du récit même des événemens; et pour cela il fallait en revenir à la méthode d'une histoire critique. Sous ce rapport, on doit convenir que les efforts de M. de Jomini ont été couronnés du plus grand succès. Ses chapitres de maximes et de principes semblèrent si fort dégagés de toute forme scientifique, qu'on lui reprocha d'avoir réduit, en quelque sorte, l'art de la guerre à de trop simples expressions.

Après cet ouvrage, il en parut plusieurs en Allemagne, parmi lesquels on distingue celui du capitaine Wagner, de l'état-major autrichien (1).

---

(1) Nous ne parlons pas ici des ouvrages intéressans publiés par Porbeck, Ruhle, Stutterheim, Muffling, etc., parce qu'ils furent postérieurs, et plutôt historiques que dogmatiques.

S. A. I. l'Archiduc Charles partit de ce point, et conçut le louable projet de compléter tout ce qui manquait à l'art, sous ce rapport important. L'illustre guerrier qui combattit si vaillamment au cimetière d'Essling, qui combina avec tant d'habileté le mouvement contre Jourdan et Moreau en 1796, et manœuvra si bien à Stockach, ne crut pas indigne de sa gloire de devenir auteur didactique, et de chercher, jusque dans les fautes dont il fait un si noble aveu, les preuves des principes établis.

Les militaires de tous les pays sauront gré à l'auteur du *Traité des grandes opérations*, de leur offrir la traduction d'un ouvrage plus complet que le sien, et lui rendront toujours la justice de convenir qu'il jeta un

grand jour sur la science à l'époque où il parut, et que sa forme, toute vicieuse qu'elle semble, fut précisément ce qui contribua le plus au développement des idées stratégiques.

L'ouvrage de l'Archiduc immortalisera ce Prince autant que ses exploits; car c'est le propre d'une ame magnanime, de se dépouiller de tout préjugé et de tout charlatanisme. Il sera toujours le premier général en chef qui, parlant publiquement de ses opérations de plusieurs mois, ait avoué qu'il avait presque constamment agi en opposition à ce qu'il aurait dû faire.

Cependant, en qualité de bons Français, nous lui reprocherons aussi d'être parfois injuste envers nos gé-

néraux, et de leur imputer, faute de renseignemens exacts, des torts qu'ils n'ont pas eus : il doit savoir, mieux que personne, combien un général est souvent détourné, à la guerre, de la stricte application des principes, soit par des ordres supérieurs, soit par des faux rapports, soit par l'esprit des subalternes, ou mille autres circonstances. Toutefois, loin d'en accuser le caractère généreux du Prince, on ne doit l'attribuer qu'à son amour pour l'art : voulant démontrer des principes, il blâme tout ce qui leur est contraire, sans égard pour la cause qui a pu faire négliger leur application ; mais ce qui doit consoler ses adversaires, c'est qu'il ne se ménage pas plus qu'eux.

Nous réclamons, en ce qui nous

concerne, l'indulgence des lecteurs pour cette édition : exécutée loin de l'auteur, elle a dû s'en ressentir ; quelques erreurs se sont glissées, particulièrement au tome 2. Les plans, lythographiés avec le plus grand soin à Munich, ont souffert du trajet. Mais à quelques taches près, l'ouvrage paraîtra digne de fixer l'attention publique, et obtiendra le suffrage de tous les gens de l'art.

AVANT-PROPOS.

Le but de cet ouvrage est de contribuer à former des généraux pour le service de la patrie.

Un Général à la fois sage, expérimenté et intrépide, est en quelque sorte le plus beau fleuron de la couronne d'un Souverain. Le salut comme la ruine de l'État, sont entre ses mains. Forcé de prendre des résolutions rapides, décisives, au milieu du tumulte des camps et du fracas des batailles, il doit souvent décider du sort de plusieurs millions d'hommes, sans avoir même le temps de la réflexion. Cependant il est censé ne se déterminer que sur une connaissance parfaite et une juste appréciation du véritable état des choses; connaissance que dans les circonstances ordi-

naires de la vie, on obtient uniquement par les calculs les plus exacts, et qu'il est si difficile de discerner du vraisemblable ou du faux.

L'exécution d'un projet exige plus ou moins de temps : néanmoins le Général ne connaît souvent les circonstances sur lesquelles il a à prononcer, qu'au moment où il faudrait déjà procéder à l'exécution des mesures qu'il doit adopter. Alors il est forcé de juger, décider et exécuter avec une telle rapidité, qu'il est indispensable d'avoir l'habitude d'embrasser d'un coup-d'œil ces trois opérations, de pénétrer les conséquences des différens partis qui se présentent, et de choisir au même instant le meilleur mode d'exécution.

Mais ce coup-d'œil perçant qui embrasse tout, n'est donné qu'à celui qui, par de profondes études, a sondé la nature de la guerre ; qui a acquis la parfaite connais-

sance de ses règles, et qui s'est, pour ainsi dire, identifié à cette science. La faculté de décider de suite et avec assurance, n'appartient qu'à celui dont la propre expérience a éprouvé la vérité des maximes connues, et qui possède la manière de les appliquer; à celui-là seul enfin qui trouve d'avance, dans ses connaissances positives, la conviction de l'infaillibilité de ses jugemens.

Puissent ces observations convaincre ceux qui se sentent le courage et les moyens d'aspirer au commandement d'une armée, de tout ce qu'ils ont à faire pour y parvenir! Et puisse cette conviction faire naître en eux la noble ambition d'acquérir les rares qualités qui leur sont nécessaires!

On n'obtient de grands résultats que par de grands efforts; mais combien la récompense en est douce, quand elle se trouve dans le sentiment intérieur des ser-

vices qu'on a rendus, dans la reconnaissance de la patrie, l'estime de ses contemporains, et l'admiration de la postérité !

L'on ne devient grand capitaine qu'avec la passion de l'étude, et une longue expérience. Il ne suffit point de ce qu'on a vu soi-même : car, quelle est la vie de l'homme assez féconde en événemens, pour donner une expérience universelle? et quel est celui qui aurait occasion de s'exercer dans l'art difficile du général avant d'avoir rempli cet important emploi? C'est donc en augmentant son propre savoir des connaissances d'autrui, en appréciant les recherches de ses prédécesseurs, et en prenant pour terme de comparaison, les exploits militaires et les événemens à grands résultats que nous fournit l'histoire des guerres, qu'on peut s'y rendre habile (1).

---

(1) L'auteur a parfaitement raison : quand on connaît

Mais aussi, quels progrès ne fera pas dans cette science difficile, celui qui, doué de ces connaissances préliminaires, partira du point où d'autres sont restés, et suivra avec persévérance la route tracée par ses devanciers !

Cet adage si rebattu de nos jours, que l'on naît Général, et qu'on n'a pas besoin d'étude pour le devenir, est une des nombreuses erreurs de notre siècle, un de ces lieux communs qu'emploient la présomption et la nonchalance, pour se dispenser des efforts pénibles qui mènent à la perfection.

Oui, sans doute, le génie naît avec

---

déjà la théorie de quelques principes fondamentaux, c'est sur-tout par la lecture de l'histoire militaire qu'on peut acquérir les qualités nécessaires à un général. Le coup-d'œil rapide et le sang-froid sont les grandes qualités qu'il doit recevoir de la nature ; l'étude approfondie de l'histoire lui donnera toutes les autres.

nous, mais le grand homme doit être formé : le génie n'est point l'édifice, il n'en est que la base. Quelquefois il néglige la marche systématique de l'enseignement, et devance, pour ainsi dire, l'expérience. Il ne saisit les résultats que par instinct, sans s'arrêter aux principes ; parce qu'ils se développent en lui, comme une grandeur inconnue. Plus souvent encore, il s'égare dans de funestes erreurs ; et quand dans son vol il atteint l'immortalité, c'est plus fréquemment l'effet d'un hasard heureux, que celui de son propre mérite. Il faut donc donner une direction au génie ; il faut l'épurer, l'enrichir, le dompter en quelque sorte ; que ce soit par l'effet de la simple réflexion ou de l'expérience, du hasard ou de la nécessité, d'un concours de circonstances favorables ou de l'enchaînement d'événemens extraordinaires, il faut en un mot que le génie soit développé.

Et, quoique nul ne soit encore devenu grand capitaine sans génie, nous voyons cependant dans les annales militaires, des généraux doués de moins de dispositions naturelles, mais mûris par l'expérience, vaincre des hommes qui n'avaient que le génie en partage, lorsqu'ils ont su réunir à l'inflexibilité de leurs résolutions, la persévérance dans l'exécution de leurs projets.

Cet ouvrage est le fruit de la réflexion et de l'expérience de l'auteur, enrichie de celle des autres. On y traite de la science militaire proprement dite, à laquelle on a donné le nom de *Stratégie*, pour la distinguer de l'art militaire, appelé *Tactique*.

La première partie en renferme les principes, et en fait l'application sur un théâtre déterminé.

Ces principes sont expliqués dans les 2e et 3e parties, par un fragment historique de la campagne de 1796.

Les vues de l'auteur se trouveront accomplies, et il recevra de ses travaux une bien douce récompense, s'ils sont de quelque utilité pour diriger dans une carrière si pénible, celui qui embrasse la noble vocation de défendre sa patrie.

PRINCIPES DE STRATÉGIE,

APPLIQUÉS

A L'HISTOIRE DE LA CAMPAGNE DE 1796

EN ALLEMAGNE.

PREMIÈRE PARTIE.

PRINCIPES DE STRATÉGIE, APPLIQUÉS A UN THÉATRE DE GUERRE DONNÉ.

CHAPITRE PREMIER.

Principes de Stratégie.

SECTION PREMIÈRE.

Définition de la Stratégie.

La Stratégie est la science de la guerre : elle esquisse les plans, elle embrasse et détermine la marche des entreprises militaires ; elle est, à proprement parler, la science des Généraux en chef.

La Tactique est l'*Art* de la guerre : elle enseigne le mode d'après lequel les grands projets doivent être mis à exécution. Cet art est indispensable à tout chef de corps (1).

La Stratégie détermine les points dont l'occupation est absolument nécessaire, et indique les lignes qui doivent les lier entre eux. De deux choses l'une : ou l'on occupe ces points avec le projet de s'y maintenir; alors ils forment, avec les lignes qui leur servent de liaison, ce qu'on appelle dans la guerre défensive, la *ligne de défense*, et dans la guerre offensive, *la base d'opérations* : ou bien, il s'agit encore d'arriver à ces points; et alors ils deviennent des buts de manœuvres, en même temps que les lignes qui y conduisent se nomment *lignes d'opérations*. Une armée qui se borne à conserver les points stratégiques qu'elle possède et à se mouvoir d'un de ces points à l'autre, opère défensivement dans toute la force du terme. Aussitôt qu'elle part de là comme d'une base pour atteindre d'autres points stratégiques ou d'autres objets d'opérations, elle prend l'offensive.

---

(1) La distinction faite par l'auteur pour définir deux branches d'une même science, nous paraît un peu trop recherchée. Pourquoi ne pas dire que la Stratégie est l'art de diriger ses masses sur les points décisifs, et la Tactique celui de les y engager?

Tout plan stratégique doit pouvoir être mis à exécution par les moyens de la Tactique. Cet art enseigne à conduire les troupes aux différens points stratégiques, à les y disposer, à les mobiliser sur les lignes adoptées pour atteindre le but proposé : la Tactique est donc subordonnée à la Stratégie.

Ces deux branches de la science de la guerre sont étroitement liées : une faute de Tactique peut entraîner la perte des points et des lignes stratégiques, et les manœuvres les plus justes de la Tactique ont rarement un avantage durable, dès qu'on les exécute dans des positions et des directions non stratégiques. Aussi, lorsque la Stratégie et la Tactique sont en collision, c'est-à-dire, quand des considérations stratégiques sont en opposition avec des avantages purement tactiques, il est de règle de sacrifier la seconde à la première, car les points et les lignes stratégiques dépendant de la conformation du théâtre de la guerre, il n'est pas au pouvoir du général en chef de les changer; au lieu que le tacticien, soit par la disposition de ses troupes, soit par des retranchemens ou par d'autres mesures, peut trouver dans son art le moyen de remédier aux inconvéniens d'une position désavantageuse.

SECTION II.

Traits caractéristiques de la Stratégie.

La guerre a des résultats si décisifs, que le premier devoir d'un général en chef est de veiller à tout ce qui peut en assurer le succès. On ne peut avoir la certitude d'un résultat avantageux, que lorsque tous les moyens de pousser la guerre avec vigueur se trouvent préparés; c'est-à-dire, quand l'armée est maîtresse du pays qui fournit les ressources, et des chemins par où elles doivent arriver.

Il n'est pas de position ni de mouvement qui ne doive tendre à mettre à l'abri le pays situé en arrière, à couvrir la base d'opérations sur laquelle on a établi ses magasins, les communications avec ses derrières; enfin la ligne d'opération prise par l'armée, pour arriver de la base de ses opérations au point qui en forme l'objet: c'est un principe dont on ne doit jamais se départir, et sur lequel repose essentiellement la Stratégie.

Il est reconnu qu'une force quelconque ne produit d'effet que dans un rayon qui lui soit raisonnablement proportionné. Ainsi, le point sur lequel se trouve une armée, n'étend son

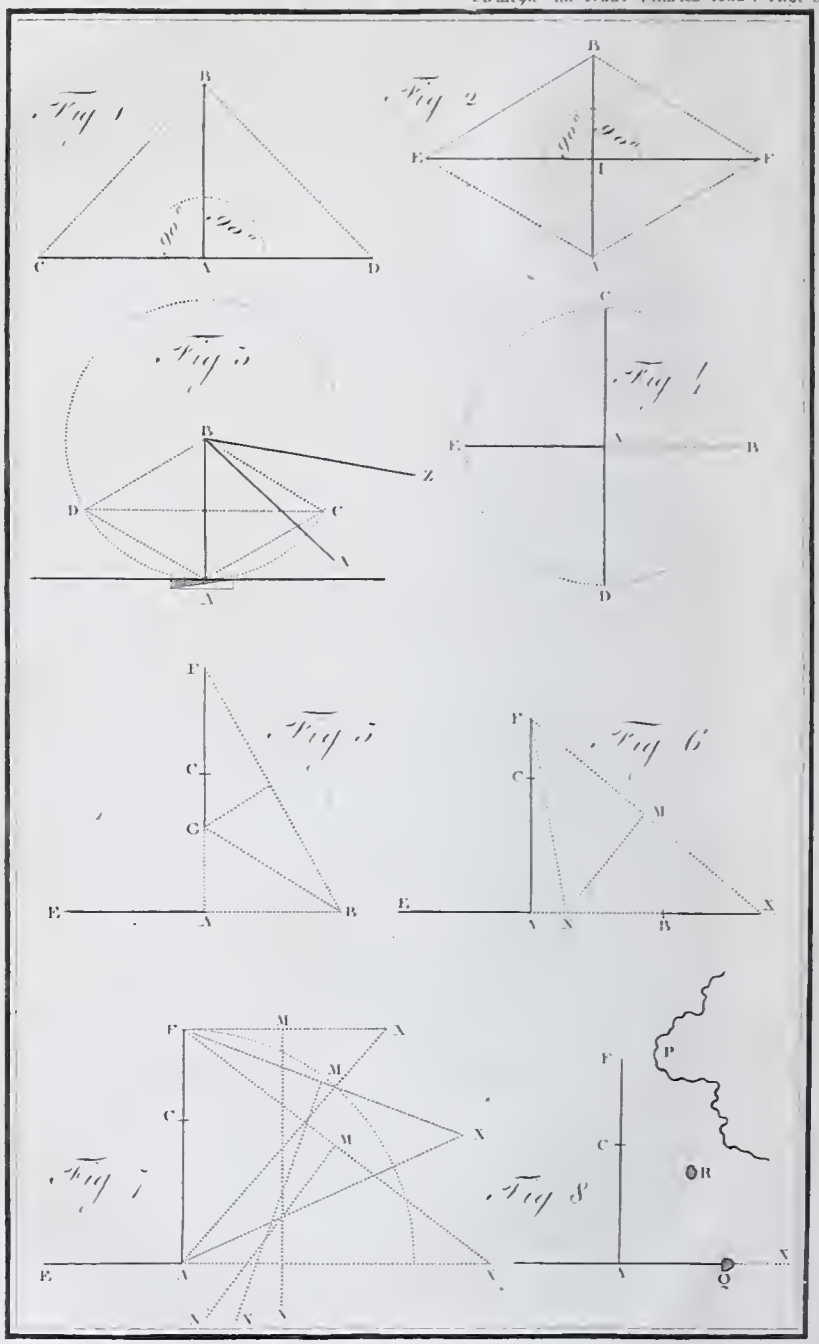


Fig 1
B
C
A
D
Fig 2
B
E
I
F
A
Fig 3
B
Z
D
C
A
A
Fig 4
C
E
A
B
D
Fig 5
F
C
C
E
A
B
Fig 6
F
C
M
E
A
N
B
X
Fig 7
F
M
A
M
C
M
X
E
A
N
A
N
A
Fig 8
F
P
C
R
A
Q
X

influence qu'autant que l'ennemi ne peut le dépasser, ni en atteindre un autre, sans courir le risque d'être prévenu, et sans s'exposer à être arrêté de front, ou inquiété dans ses communications, sur ses flancs ou sur ses derrières.

Par exemple : soit A (*figure* 1re) le point où se trouve l'armée, et B la position de l'ennemi, A couvre alors toute l'étendue et les derrières de la ligne CD, coupée par la perpendiculaire AB au point A, où se trouve de chaque côté un angle de 90°; et attendu que les lignes BC et BD forment les hypothénuses de deux triangles rectangles, elles sont plus longues que AC et AD; ainsi, chaque mouvement de l'ennemi qui part de B pour aller vers la ligne CD, peut être prévenu par l'armée dont la position est en A.

Si la distance AB (*fig.* 2), entre deux positions diamétralement opposées, est coupée dans son milieu I par la ligne horizontale EF, alors le point où est la position A en couvre aussi toute l'étendue en arrière, car A et B en sont également éloignés.

Si l'ennemi (*fig.* 3) est obligé de couvrir le point B, et de faire indispensablement sa retraite sur le même point, la position prise au point de tangence A, couvre tout l'espace situé hors du cercle qui a pour centre B, et pour

rayon AB; car chacun des points pris hors du cercle, est plus éloigné de B que de A, ou plus que A ne l'est de B.

L'armée placée en A peut, sur un point quelconque, comme X, par exemple, prévenir son ennemi, quand la ligne qui y conduit est intérieure au triangle équilatéral BAC ou BAD; et si l'objectif de l'opération de l'ennemi est hors du triangle, comme Z, elle peut attendre son adversaire au point B, sur lequel il doit inévitablement se diriger.

Lorsque le point A (*fig.* 4) doit être couvert contre un ennemi placé en B, l'armée ne peut, tant qu'il y reste, se mouvoir au-delà du cercle CED, dont AB est le rayon; car elle exposerait le point A aux entreprises que l'ennemi pourrait former du point B.

Une armée qui, par exemple (*fig.* 5), voudrait du point A se porter par le point C sur le point F, pendant que son adversaire se trouverait en B, laisserait à découvert le point A, ainsi que la partie GA de sa ligne d'opération FA; car FG = GB, et B, est plus près de la partie GA de la ligne d'opération, que ne l'est le point F.

Veut-on du point A (*fig.* 6) se porter par C sur le point F, pendant que l'ennemi se trouve près de B? Il faut assez l'éloigner de B

en X, pour que A, aussi bien que la ligne FA, ne soient plus en contact avec la perpendiculaire MN, qui, du milieu de la ligne FX, serait dirigée contre la ligne d'opération; car, puisque FNX est un triangle isocèle, et que FN = NX, l'ennemi X pourrait encore, à chances égales, être prévenu tant que durerait le mouvement de A contre F, s'il voulait opérer sur la communication FA.

En général, pour la sûreté du point A, (*fig.* 7) et de la ligne d'opération FA, l'ennemi ne doit jamais être souffert sur le flanc de cette ligne, qu'en dehors du cercle, dont le centre est A, et le rayon FA; afin que les perpendiculaires MN, tirées du milieu de la ligne, entre l'objectif F, et les positions ennemies X, vers la ligne FA, ne puissent l'atteindre.

Comme à la guerre l'ensemble des mouvemens ne se calcule pas seulement sur la longueur des lignes, mais sur le temps que l'on met à les parcourir, l'adversaire rencontre quelquefois des obstacles tels qu'une contrée difficile, un fleuve P, des forteresses Q, R, etc. (*fig.* 8), qui retardent sa marche contre la ligne d'opération, et rendent par-là son rapprochement moins dangereux. Mais, en général, il ne faut considérer ces obstacles que d'après les difficultés réelles qu'ils présentent.

Ces principes déterminent le degré de sûreté qu'il convient de donner à la base et à la ligne d'opérations, ainsi qu'aux lignes de communications dans leurs différentes directions; ils indiquent en même temps le mode à suivre pour assurer les mouvemens des masses. Si, dans la conception de son plan, le général s'est attaché à bien assurer la base et les communications, et qu'il ne lui reste plus de doute là-dessus, l'offensive devra être hardie et impétueuse; et dans la défensive, on pourra tenir chaque position jusqu'à la dernière extrémité. Dans l'un et l'autre cas, ses opérations seront mal dirigées, s'il a méprisé ces principes, et il en résultera pour l'Etat de véritables désastres.

Celui qui opérera d'après ces maximes, obtiendra sur l'adversaire qui s'en écartera, une supériorité que ce dernier ne recouvrera qu'en faisant de nouveaux sacrifices. Le grand art consiste donc à contraindre son ennemi, soit par la force, soit par des manœuvres, à s'écarter des principes de la Stratégie, sans jamais s'en éloigner soi-même.

Les points et les lignes stratégiques sont les moyens que présente le théâtre de la guerre pour mettre en pratique les maximes de cette science; l'étude de la marche des opérations et

celle des dispositions défensives, donnent la manière de les mettre à exécution.

SECTION III.

Des Points stratégiques.

Un point est réputé stratégique, quand sa possession présente un avantage majeur pour les opérations. Cette possession n'est décisive, qu'autant qu'elle assure la communication qui y conduit, qu'elle est liée à la probabilité de s'y maintenir, que l'ennemi ne peut impunément le dépasser; et enfin, que de ce point, on a la faculté de se porter dans différentes directions.

Sont réciproquement stratégiques, dans l'offensive, les points qui doivent être gagnés; et dans la défensive, ceux qui doivent être maintenus. Mais la nature et la configuration du théâtre de la guerre peuvent seuls les déterminer.

Dans les pays ouverts, qui sont par-tout praticables, et dans lesquels l'ennemi peut se mouvoir sans obstacle sur toutes les directions, il n'y a pas, ou il n'y a que peu de points stratégiques. Au contraire, on en rencontre un grand nombre dans les pays coupés, où la nature a tracé irrévocablement les chemins qu'il faut prendre.

Si l'on en excepte les pays couverts de très-hautes montagnes, les contrées les moins praticables en apparence présentent néanmoins toujours plusieurs communications dans la même direction, et l'ennemi est rarement restreint à une seule. Dans ce cas, le point stratégique est nécessairement où les communications se réunissent par les accidens du terrain; tels, par exemple, que des rivières navigables, des vallées qui se croisent dans les montagnes, etc. Lorsqu'il y a plusieurs communications parallèles, le point stratégique ne peut être qu'où elles sont plus rapprochées entre elles, et liées par une ligne transversale.

Les hautes montagnes dans lesquelles les communications sont rares, de même que les grands fleuves sur lesquels il y a peu de passages, ne présentent pas beaucoup de points stratégiques (1). Il en est de même dans les pays

---

(1) Il nous semble que cette phrase offre quelque contradiction avec ce qui a été avancé un peu plus haut. Le texte de l'auteur dit, que dans les pays ouverts, comme dans les hautes montagnes, il y a peu de points stratégiques. Ces deux idées paraissent difficiles à accorder; on pourrait toutefois les expliquer de la manière suivante : « Dans les pays de plaines remplis de communications, l'oc- » cupation d'un point est moins importante, puisqu'il reste

où se projettent d'étroits contreforts de montagnes, où les communications, pour la plupart parallèles et sans liaison entre elles, ne se réunissent qu'en deçà ou au-delà des sommités principales. Les points stratégiques sont nombreux dans les montagnes de moyenne élévation, les pays bien cultivés et fort peuplés. S'il se trouve quelquefois de longs intervalles sans

---

» toujours assez de routes pour passer à droite ou à gauche; » il n'y a donc pas de point stratégique absolu. Dans les » hautes montagnes, ces points sont en petit nombre, parce » qu'il y en a peu d'accessibles. » Mais cette définition, qui semble la plus naturelle, est loin d'être satisfaisante. Un point stratégique n'est pas seulement un point géographique, il est aussi relatif aux positions respectives des troupes, puisqu'il est vrai que dans l'hypothèse de tel placement des forces ennemies, le point stratégique pourrait être au centre d'une ligne, et que dans l'hypothèse d'un placement différent, sur le même front d'opérations, le point stratégique décisif se trouverait sur une de ses extrémités. Cette vérité démontre qu'il y a des points stratégiques géographiques ou permanens, comme *Ratisbonne*, *Wittemberg*, *Leipsick*; mais qu'il y a aussi des points stratégiques de manœuvres, qui sont accidentels et dépendans de la position respective des forces des deux partis. Les premiers sont formés par la nature, les derniers sont indiqués par la science, et l'auteur ne fait pas même mention de ces derniers, qui sont pourtant les seuls qu'on puisse soumettre à des règles.

de pareils points, l'on en rencontre aussi de très-rapprochés ; et alors, la contrée est particulièrement propre à la défensive. Il arrive souvent que les points stratégiques ne présentent pas de terrain favorable aux développemens de la Tactique ; parce que, dans la plupart des pays, les communications se réunissent à la jonction des ruisseaux et des vallées. Mais, comme pour se maintenir sur un point, il ne faut pas précisément l'occuper, il suffit pour remplir ce but de prendre une position en avant ou en arrière ou sur ses côtés, sur-tout lorsque l'ennemi ne peut s'emparer de vive force du point à conserver; c'est au tacticien à choisir la plus avantageuse de ces positions. S'il était impossible, eu égard à la nature du terrain, d'en trouver une, il faudrait alors considérer le point stratégique comme un camp de réunion, à portée duquel on chercherait, par des mouvemens et des manœuvres, à réaliser ce qu'on aurait obtenu par l'occupation de la position même. Quand on en a le temps et les moyens, on peut assurer les points stratégiques par des ouvrages permanens, à l'aide du défilement; et l'on conseille cette méthode comme la plus efficace.

On compte dans l'offensive trois espèces de points stratégiques. Les premiers forment la

base d'opérations, comme une ligne d'où l'opération doit partir. Les seconds sont déterminés par le but de l'opération, et se nomment *objectifs*. Les troisièmes sont intermédiaires aux deux premiers.

Dans la défensive, ces points se présentent en rapport inverse. Les premiers protégent les contrées en arrière, ou la clef de notre propre pays; les seconds ont pour but d'empêcher l'ennemi de s'approcher trop des premiers, soit à force ouverte, soit par des manœuvres qui menacent ses communications; les derniers remplissent le même objet que dans la guerre offensive.

Dans chaque Etat, il y a des points stratégiques qui peuvent décider de son sort, et dont l'occupation rend maître de la contrée et de ses ressources. La plupart de ces points sont situés dans l'intérieur, à la réunion des principales communications, ou bien au passage des fleuves, ou au nœud des chaînes de montagnes qui traversent le pays.

Un Etat n'a pas ordinairement un grand nombre de ces points, souvent même il n'en a qu'un; et alors, il est toujours décisif, de quelque côté que vienne la guerre, et quel que soit l'ennemi. Mais les points qui servent aux opérations moins importantes sont d'autant

plus nombreux qu'ils ont un but d'utilité différent, et qu'ils varient dans leur espèce. Tel, par exemple, assure la possession d'une étendue de pays; tel autre est utile pour faire de simples démonstrations; celui-ci offre une position avantageuse pour gagner du temps; celui-là enfin, présente un point de départ favorable pour étendre ses opérations, etc.

Il y a des points stratégiques intermédiaires *qui couvrant les contrées que l'on a franchies*, et assurant la possession de plusieurs communications, ouvrent ainsi un vaste champ aux progrès ultérieurs, et donnent les moyens, ou d'atteindre le but principal, ou de marcher à une entreprise accidentelle que les circonstances pourraient exiger. Quand une armée se trouve obligée de suspendre momentanément le cours de ses opérations, c'est toujours sur des points stratégiques qu'elle doit séjourner.

L'importance d'un point stratégique est la même dans la défensive pour celui qui l'occupe, que dans l'offensive pour celui qui l'attaque.

La connaissance des forces et de la supériorité de l'ennemi détermine le choix des points à défendre; ceux dont l'occupation décide du sort de son propre pays, doivent sur-tout fixer l'attention du général en chef. C'est vers eux

qu'il dirigera la retraite et concentrera ses moyens, afin de les tenir jusqu'à la dernière extrémité, quand bien même il aurait des forces suffisantes pour espérer de couvrir le pays en avant. Lorsqu'on a des moyens inférieurs, il faut bien se garder de les disséminer pour une telle défense, puisqu'on s'ôterait jusqu'à la faculté de sauver le point décisif, qui seul mérite de fixer l'attention et tous les efforts.

Ce devrait être une maxime d'Etat dans tout pays qui a un système de guerre, de fortifier, même au sein de la paix, de pareils points, et de les entretenir assez soigneusement, pour qu'on pût les défendre avec peu de troupes; car l'ennemi connaissant la difficulté de s'en rendre maître, regarderait à deux fois avant de déclarer la guerre.

Les autres points stratégiques ne méritent d'être pris en considération et mis en état de défense, qu'autant que leur occupation faciliterait à l'ennemi le moyen de parvenir à ceux de plus haute importance. Encore cette défense doit-elle être en rapport avec l'intérêt qui s'y rattache, et le nombre de troupes dont on peut disposer.

Il peut arriver que l'ennemi se décide à prendre l'initiative pour attaquer, plutôt par

des circonstances particulières qu'à cause de sa grande supériorité : alors les points stratégiques qui auraient un intérêt offensif, c'est-à-dire, qui pourraient le menacer à son tour, seraient les plus convenables pour une bonne défensive, sur-tout si à cette qualité ils réunissaient encore des avantages tactiques, et s'il était utile de gagner du temps.

Mais pour bien opérer, il faut qu'en menaçant les points importans de l'adversaire, l'on ne donne pas trop de prise sur les siens. Il est nécessaire pour cela d'empêcher l'ennemi de rien entreprendre avant qu'il ne soit basé, et de l'entraver dans cette opération par tous les obstacles imaginables. On lui disputera avec opiniâtreté le point stratégique contre lequel il aura dirigé la majeure partie de ses forces; et l'on se portera ensuite sur un autre, sans s'exposer à être entamé; car, dans ce cas, un échec gâterait tout.

Tout point où se réunissent plusieurs communications, n'est pas pour cela stratégique. Il ne l'est qu'autant qu'il se trouve sur une ligne stratégique ou qu'il la commande.

Les points et les lignes stratégiques sont inséparables, et les uns n'existent pas sans les autres; car un point n'est décisif pour des opérations militaires, qu'autant qu'il est accessible

à toutes les armes; et l'on ne regarde une ligne comme avantageuse qu'autant qu'elle conduit à un but.

SECTION IV.

Des Lignes stratégiques.

De toutes les lignes qui lient deux points stratégiques, la seule vraiment stratégique est celle qui forme cette liaison avec le plus d'avantages.

Le premier et le plus grand de tous est celui de couvrir nos propres communications. On l'obtient en formant son armée sur un point stratégique, et on le conserve en la faisant mouvoir sur une ligne stratégique. Le second avantage est de gagner du temps. Ce dernier s'obtient en choisissant pour ligne d'opération le chemin le plus court d'un point à l'autre. Ce que nous appelons le chemin le plus court, n'est pas précisément celui qui forme la plus petite distance, mais bien celui qui exige le moins de temps pour le parcourir. En un mot, une ligne n'est pas stratégique, si elle n'est, dans toute son étendue, praticable pour toutes les armes et le transport du matériel indispensable à l'opération proposée.

Pour établir le calcul du temps nécessaire au trajet des lignes stratégiques, on doit avoir égard aussi aux facilités qu'offrent certains pays, de pouvoir marcher sur plusieurs colonnes dans la même direction, et par conséquent d'être parcourus beaucoup plus vîte que ceux où le terrain ne permet de marcher que sur une seule. On doit également considérer l'avantage qui résulte d'une rivière navigable, dont le cours suit la ligne de communication, et facilite le transport de tous les objets nécessaires.

L'importance des lignes stratégiques doit faire admettre en principe de n'engager aucun mouvement, quand même il procurerait des avantages tactiques, dès qu'il nous éloigne de notre ligne, et nous jette dans une direction qui l'expose aux insultes de l'ennemi.

Communément plusieurs lignes stratégiques conduisent à un même point. On appelle *ligne d'opération*, celle qu'une armée suit pour atteindre *l'objectif*. Ce nom la distingue des communications secondaires, qui à la vérité conduisent au même point, mais sont moins importantes, et employées seulement comme moyen auxiliaire.

A la rigueur, il n'existe qu'une ligne d'opération, parce qu'il n'y a qu'une seule ligne qui

soit décidément la plus avantageuse. On peut quelquefois cependant en prendre plusieurs pour arriver concentriquement au même but; sur-tout lorsqu'au début d'une entreprise, on a des forces considérables sur plusieurs points. Par ce moyen, sans doute, la marche des opérations est plus facile; mais elle n'est pas toujours la plus sûre, à moins que l'armée qui s'avance n'ait une supériorité telle, que chacune de ses colonnes soit plus forte que celle de l'ennemi qu'elle peut rencontrer; qu'elles soient assez rapprochées les unes des autres pour se prêter un secours mutuel, en cas de nécessité; ou enfin, que l'adversaire soit tout-à-fait hors d'état d'entreprendre quelque chose contre une d'elles, avant que toutes aient atteint le but de leur mouvement. Autrement, un corps d'armée qui s'avance sur plusieurs colonnes est toujours exposé à être coupé par l'ennemi qui se jetterait entr'elles, et les battrait les unes après les autres.

Mais les lignes d'opérations parallèles ou divergentes, sont encore bien plus dangereuses. Les premières n'ont pas assez de liaisons, ou elles ne leur servent à rien, parce que chaque ligne tend vers son but particulier. La liaison diminue dans les dernières, à mesure que la marche se prolonge. L'on ne

peut guères se servir de celles-ci que dans une invasion, ou lorsqu'on ne s'attend à aucune résistance.

Les observations précédentes sont dans la nature du sujet, et ramènent au principe fondamental : *de réunir ses forces où elles doivent agir*. Elles font voir aussi que la propriété des lignes d'opérations se développe en sens inverse dans les retraites. Leur objet est le même dans l'offensive et la défensive ; elles rattachent sans cesse le point où l'on se trouve, à celui qu'on veut occuper, et lient, en un mot, en en avant comme en arrière, l'objectif avec la base.

SECTION V.

De la Base d'opérations.

La base d'opérations est formée par une série de points contigus, à proximité desquels se trouvent tous les objets nécessaires à l'armée, et assez de débouchés pour les faire transporter sur différentes directions. Il est donc de toute nécessité que la base, de même que ses communications avec l'armée soient constamment couvertes par les positions dans lesquelles on s'établira, ou par les mouvemens que l'on exécutera dans la suite.

Une base d'opérations doit reposer sur plusieurs points; parce qu'il est difficile et dangereux de réunir tous les approvisionnemens d'une armée dans un seul dépôt, et de n'avoir qu'une route pour les transports. Soit qu'on se porte en avant, soit qu'on se porte en arrière, il y a plus de facilité pour les manœuvres, plus de choix dans les lignes d'opérations, lorsque les objets nécessaires se trouvent répartis sur plusieurs points, et qu'on peut se les procurer par différens chemins.

Quelquefois cependant le terrain ne présente qu'un seul point pour base d'opérations, et une seule route pour ligne d'opération et de communication. Ces cas sont rares, mais ôtent alors toute possibilité de manœuvrer.

Les points qui constituent la base doivent être liés entre eux par des communications praticables. Il est bon qu'ils soient sur une ligne de défense avantageuse ou devant elle, afin qu'au besoin l'armée soit à même de les protéger. Dans ce cas, la ligne de défense devient elle-même la ligne d'opération. Il serait à désirer que ces points fussent fortifiés, afin de pouvoir les abandonner à eux-mêmes, sans crainte de perdre les magasins qui y sont établis; et de n'être pas obligé de les défendre avec des détachemens, qui ont toujours l'inconvé-

nient d'affaiblir l'armée. Les mouvemens d'un général en chef, forcé avant tout de couvrir ses magasins et de laisser des troupes pour les garder, ne seront jamais si rapides ni si hardis, que s'il avait la faculté de s'en éloigner pour quelque temps, avec l'assurance de les retrouver intacts.

La direction la plus favorable de la base d'opérations, est celle qui serait parallèle à la base d'opérations de l'ennemi, parce qu'elle est moins susceptible d'être menacée (1). Par la même raison, la meilleure ligne d'opération est celle qui, partant de notre propre base, conduit perpendiculairement contre la position de l'ennemi; attendu que de cette manière la base en est protégée, malgré son étendue et l'éloignement de l'armée.

L'opération la plus dangereuse est celle qui part du point de la base la plus éloignée de l'ennemi, vu qu'elle laisse ses flancs à découvert ainsi que ses communications et sa ligne de retraite.

---

(1) Cette assertion ne paraît pas juste, et je crois que la position de la Bohême, dans la campagne de 1813, suffit pour prouver que la meilleure base d'opérations est, au contraire, celle qui serait perpendiculaire avec l'extrémité du front d'opérations.

Si la base sur laquelle nous opérons est plus étendue que celle de l'ennemi, nous serons moins exposés à être entourés, et nos derrières en seront plus sûrs. Il en résulte toutes sortes de facilités pour manœuvrer, et une supériorité marquée sur l'adversaire, lequel éprouve plus de gêne dans ses mouvemens.

Il est également avantageux de se trouver plus près de la base de l'ennemi, qu'il ne le serait lui-même de la nôtre; car toutes les opérations sur ses flancs, ses communications et ses derrières, offrent plus de chances en notre faveur, que celles qu'il tenterait contre nous à un plus grand éloignement de notre base. (1)

---

(1) Si nous avons bien rendu le sens de l'auteur, cette maxime serait susceptible d'objections. Il semble, en effet, qu'une armée est toujours plus à craindre près de sa base, que près de celle de l'ennemi. Une armée française sera toujours plus forte sur le Rhin que sur la Vistule, ou même sur le Danube ou l'Adige; et je crois aussi que la manœuvre de l'archiduc Charles sur le flanc de Jourdan par *Neumarkt*, qui aurait dû perdre l'armée de Sambre et Meuse, n'aurait eu ni la même importance, ni le même résultat, exécutée à proximité de la base des Français. Quel a été le grand avantage du mouvement des Russes sur Kaluga, en 1812? c'est qu'il s'effectuait dans l'intérieur même de la base des Russes, et à 400 lieues

L'action d'une armée sur le pays qui l'environne suit la direction de la ligne d'opération. On dégarnit souvent une contrée pour en couvrir une autre; ce qui amène un changement dans la base d'opérations et dans les communications.

Ou les points qui forment la base sont d'une importance majeure, et leur *occupation* indispensable pour la réussite des entreprises, ou bien leur influence se restreint à assurer le succès d'une seule opération, et il suffit de les occuper temporairement lorsqu'on est sur le point de l'entreprendre. On met au nombre des premiers, les positions qui donnent l'entrée de notre pays. Celles-là ne doivent jamais être dégarnies, et leurs communications avec l'armée ne sauraient être interceptées sans les plus graves inconvéniens. Cependant, si elles étaient assez fortes par elles-mêmes, ou que l'armée eût déjà acquis un ascendant assez

---

de la base des Français : un tel mouvement, fait aux frontières de France, n'eût mené à rien. Enfin, s'il est vrai que les lignes d'opérations les plus profondes soient les plus désavantageuses (ce que personne ne révoque en doute), il est incontestable aussi que plus on s'éloigne de sa base pour se rapprocher de celle des ennemis, plus la ligne d'opération s'étend en profondeur, et devient par cela même dangereuse.

marqué sur l'adversaire, pour marcher sans inquiétude au but de ses entreprises, on pourrait alors les dégarnir. Il faut placer dans cette catégorie les points par où l'armée, en cas de revers, serait indispensablement obligée d'opérer sa retraite : ces derniers sont rares; souvent il ne s'en trouve qu'un sur la base. Ceux dont l'avantage consiste à ouvrir des lignes de communications à l'armée agissante sont plus nombreux et de moindre importance: Ils peuvent être à la vérité dégarnis quand la marche de l'opération l'exige; mais il faut prendre garde, en le faisant, de s'enlever à soi-même plusieurs communications, de restreindre la base à un seul point, et de perdre ainsi la possibilité de manœuvrer. Lorsqu'une opération change de direction et qu'on ne peut éviter ce grand inconvénient, il faut former une nouvelle base dans le pays conquis, en prenant un soin tout particulier de couvrir les points stratégiques décisifs, ainsi que les lignes de communications qui y conduisent. Au contraire, quand la nature du terrain interdit ces changemens de base, il est prudent de renoncer aux opérations qui écarteraient trop de celle adoptée, parce qu'on s'exposerait aux plus grands dangers.

Le développement de la base doit être pro-

portionné à la longueur de la ligne d'opération; c'est-à-dire, que toutes les fois qu'on veut étendre la dernière, il convient de tenir l'ennemi, par le mouvement même, à une assez grande distance de notre flanc, pour que la base d'opérations, prolongée dans la même progression, soit hors d'atteinte. En cas contraire, il faudrait l'obliger, par des manœuvres ou de vive force, à s'en éloigner, avant de se diriger sur l'objet d'opération (1).

Le terrain permet un tel prolongement de la base, ou il le rend impossible. Dans le premier cas, en admettant que la ligne d'opération soit très-étendue, la base aura un si grand développement que, pour s'y établir et la conserver, il faudrait employer tant de

---

(1) Cette maxime est importante, et la campagne de 1812 en a été la meilleure preuve. Napoléon n'aurait pas été entouré à la Bérésina, si, à mesure qu'il s'éloignait du *Niémen*, il avait élargi sa base, en repoussant les corps qui se trouvaient sur ses flancs. L'art ne consiste pas toujours à pousser des pointes: forcer le centre d'un front d'opérations est fort bien, mais ce n'est pas pour continuer à marcher directement devant soi, c'est au contraire pour se rabattre sur les ailes divisées. Les pointes sont bonnes lorsqu'on veut frapper un coup politique, ou qu'en promettant de grands résultats, elles s'exécutent avec des forces suffisantes pour en rendre le succès probable, et le retour infaillible.

temps et de troupes, qu'il n'en resterait plus assez pour poursuivre avec vigueur l'objet de l'opération. Dans le second cas, les lignes qui partent de l'extrémité de la base pour arriver jusqu'à la position de l'armée, formeront un angle si aigu, que l'armée agissante, restreinte pour ainsi dire à une seule communication, serait exposée à être coupée de sa base, et à ne pouvoir manœuvrer sans la découvrir, ou tout au moins les routes qui y aboutissent. C'est encore ici le cas d'éviter cet inconvénient, en formant une nouvelle base à mesure qu'on pénètre dans le pays. On aurait soin de l'établir là où le terrain prête un appui aux ailes, et présente une série de points liés par des communications avantageuses tant entre eux qu'avec l'ancienne base. Il ne serait pas moins nécessaire que ces points fussent liés avec la ligne d'opération adoptée, et que celui qui forme la clef du pays en arrière, fût comme le pivot des mouvemens ultérieurs.

Cette seconde base étant destinée à couvrir l'ancienne, il est clair qu'elle doit être également protégée par les positions et les mouvemens de l'armée, et qu'elle est pour la nouvelle ligne d'opération, dans le même rapport que celle-ci était à l'égard de la base primitive.

Si la retraite de l'ennemi a lieu sur le pro-

longement de notre ligne d'opération, ou forme une parallèle avec elle, il n'y a pas d'inconvénient d'établir plusieurs bases d'opérations qui se succèdent dans une même direction et sur une même largeur; parce que le rapport de l'éloignement entre les deux armées, et par conséquent du pays en arrière, reste le même.

Mais s'il se retire vers les flancs de la ligne d'opération, l'armée victorieuse pourra choisir entre trois partis: l'un consisterait à donner une autre direction à la ligne d'opération, ce qui exigerait également un changement dans la base, afin de ne pas en exposer la partie la plus rapprochée de l'ennemi. Le second parti serait d'adopter une nouvelle ligne d'opération. Enfin, le troisième consisterait à forcer l'ennemi même à changer sa ligne de retraite, et à le repousser à une plus grande distance, avant qu'il ait eu le temps de se reconnaître.

Pour avoir autant de succès dans l'offensive que dans la défensive, il faudrait que chaque ligne de frontière d'un grand Etat, eût des places fortes à son centre et à ses extrémités (1). Cette ligne formant alors une bonne

(1) Cette manière de déterminer l'emplacement des for-

base d'opérations et une excellente ligne de défense, pourrait être regardée, dans l'un et l'autre cas, comme le garant de toutes les opérations. Il serait même convenable qu'elle fût toujours en état de défense. Si l'armée venait à s'en éloigner par des succès, loin de la négliger, il serait prudent de travailler à la mettre dans un état formidable, à mesure qu'on avancerait en pays ennemi, afin qu'elle pût servir d'arrière-base, et qu'en cas d'échec, elle procurât un bon appui. Sans cette précaution,

---

teresses, nous paraît un peu vague; en effet une place se trouve toujours, ou au centre, ou aux extrémités d'une ligne, à très-peu de chose près : car si elle est à quelques lieues de la frontière, elle n'en est pas moins à l'extrémité du front d'opérations; et si elle s'en écarte de plusieurs marches, elle se rapproche alors du centre. L'auteur aurait pu présenter un système d'emplacement pour des forteresses; nous croyons qu'une frontière serait parfaitement couverte par deux lignes de trois places chacune, dont une au centre, et deux sur les ailes. La seconde ligne serait à deux ou trois marches en arrière de la première, afin que l'armée eût quelque espace entre elles pour combiner ses mouvemens. Par économie, on pourrait les établir en ligne concentrique, car les retraites qu'elles doivent couvrir se dirigent presque toujours vers le centre de l'Etat : alors on construirait trois places en première ligne, deux en seconde, et une place d'armes en troisième.

les succès obtenus n'auront d'autres résultats que d'affaiblir et peut-être de détruire l'armée victorieuse.

SECTION VI.

Des Opérations.

Toute opération repose sur une base, a un objet pour but, et s'exécute sur des lignes d'opérations, qui joignent la base avec l'objet (1).

---

(1) L'objet principal d'un plan d'opérations, est souvent d'atteindre un point géographique, mais ce n'est pas une condition absolue de toute entreprise. Dans la guerre d'invasion, les capitales sont les points décisifs auxquels on vise, et on ne peut se dissimuler que quelle que soit la situation intérieure d'un Empire, l'occupation de la capitale ne porte un coup fatal à sa puissance réelle et à sa puissance d'opinion. Mais un tel point objectif est plutôt un but idéal éloigné, qu'un but direct d'opérations; puisque ces dernières doivent être dirigées avant tout contre les forces organisées de l'ennemi. Ainsi, dans un plan de campagne bien conçu, l'emplacement de ces forces décidera seul du point objectif des premières entreprises, et l'on ne pourra choisir en sûreté les points géographiques les plus avantageux, qu'après avoir désorganisé et détruit les moyens de défense de son adversaire. C'est pour avoir oublié ces vérités, qu'on a fait si souvent la guerre à des

Une opération comprend le cours entier d'une guerre, ou seulement d'une campagne. Quelquefois encore, elle se borne à l'occupation d'un point stratégique, et à l'obtention des avantages qui s'y rattachent. Le choix de l'objet de l'opération n'est pas indifférent, vu qu'il doit porter sur le point dont l'occupation peut procurer un résultat décisif. La fixation de la base doit lui être subordonnée, en ayant égard toutefois à la nature du théâtre de la guerre.

---

provinces, à des lignes de fleuves ou de places, et qu'on n'a obtenu que de faibles succès. Nous donnerons pour exemple de cette assertion, le plan d'opérations arrêté par les Souverains alliés, à *Trachenberg*, en 1813, et qui a eu de si grands résultats : il ne contenait aucun point objectif; la concentration des efforts devait avoir lieu sur le quartier-général de Napoléon, ce qui, en d'autres termes, voulait dire qu'on agirait suivant l'emplacement de ses forces, mais toujours de manière à opérer un effort simultané. Sans doute ce plan avait aussi ses défauts, car l'on n'a obtenu de succès décisifs que quand les trois armées n'ont plus formé que deux masses réunies sur une seule rive de l'Elbe; mais il fera néanmoins époque dans les annales militaires, par sa simplicité et la justesse des principes sur lesquels il a été basé. La division des masses en trois armées, a été une faute nécessitée par des considérations politiques tout-à-fait étrangères à l'opinion des auteurs du plan.

Le choix de la ligne d'opération et du point dont il faudrait partir pour atteindre le but proposé, ne dépend pas toujours des avantages naturels de cette ligne; mais souvent de circonstances et de causes tout-à-fait étrangères. La position réciproque des troupes, la proximité ou l'éloignement des endroits d'où l'on attend des renforts, l'avantage de couvrir une plus grande étendue de pays par la ligne d'opération qu'on a prise, la nature du terrain traversé par ces lignes, comparée aux différentes armes que l'on a à sa disposition, ou dans lesquelles on a la supériorité, le dégré d'importance que l'adversaire attache à telle ou telle ligne, la résistance présumable des points qui la défendent; en un mot, toutes les circonstances qui peuvent avoir de l'influence dans la guerre, doivent être calculées d'avance pour décider un choix aussi important.

Les manœuvres combinées sur le concert et la réunion de plusieurs masses éloignées sont, en Stratégie, beaucoup plus dangereuses qu'en Tactique, vu que la distance des lignes est plus grande, et qu'il est par conséquent plus difficile de mettre de la précision dans des calculs, et de faire tout arriver à point nommé. Les avantages que de semblables manœuvres sont dans le cas de procurer, dépen-

dent d'un hasard heureux, et sont toujours moindres que si l'on opérait avec une force imposante contre un point décisif. Lorsque la supériorité vous autorise à prendre l'offensive, vos opérations auront une direction avantageuse sur la ligne stratégique qui lie de plus près la base à l'objectif. Il faudra vous en rendre maître à force ouverte; parce qu'elle offre le double avantage de raccourcir les distances, et de morceler les forces défensives de l'ennemi, de manière à anéantir toute résistance sur d'autres points. Mais si la supériorité numérique n'est pas assez grande pour compter avec certitude sur l'heureuse issue d'une telle attaque, et sur la possibilité de chasser l'ennemi de ses positions stratégiques, vous ferez bien de manœuvrer.

Il n'y a qu'un moyen efficace pour forcer son adversaire à abandonner un de ses points stratégiques : c'est de le menacer de gagner avant lui sa ligne d'opération et de communication, ou bien de le prévenir sur la position qui couvre sa ligne de retraite.

Une manœuvre qui s'écarterait de la direction perpendiculaire sur la position de l'ennemi, pour en tourner le flanc, ne s'exécuterait avec sûreté que si, dans le cours même de ce mouvement, l'on pouvait atteindre une ligne stra-

tégique qui présentât toujours les moyens de retraite ; ou si celle dont on partirait se trouvait tellement fortifiée par la nature et l'art, que l'adversaire ne pût s'en emparer avant qu'on l'eût délogé de ses positions.

Le temps qu'on emploie à tourner un point doit être proportionné à son degré de force et à la durée probable de sa résistance ; les démonstrations qui doivent accompagner de pareils mouvemens, la promptitude qui en est inséparable, le secret à observer, les précautions à prendre, enfin le mode d'exécution, sont du ressort de la Tactique.

Souvent l'on est obligé dans l'offensive d'abandonner au milieu d'une opération la ligne stratégique sur laquelle on se trouve, pour en prendre une autre, soit à cause d'obstacles imprévus et trop difficiles à surmonter, soit par suite d'une opération soudaine de l'ennemi, qu'on n'avait pas dû prévoir, soit finalement pour se rapprocher d'une contrée d'où arrivent de nombreux renforts. Lorsqu'on a assez de temps, un pareil changement doit s'opérer au point où la ligne abandonnée se réunit avec la nouvelle. Mais s'il ne comporte aucun retard, il faut l'effectuer avec célérité et précaution, sur un point qui donne la certitude de ne pas perdre entièrement sa première ligne d'o-

pération, sans être en mesure d'atteindre la seconde avant l'ennemi, et d'assurer ainsi la ligne de retraite. C'est une règle essentielle, et qu'il ne faut pas perdre de vue dans les mouvemens que l'on entreprend d'un point ou d'une ligne stratégique à l'autre.

En général, la rapidité des mouvemens est indispensable en Stratégie. Il est rare qu'un premier avantage remporté sur un adversaire qui n'est pas tout-à-fait dépourvu d'aptitude, soit décisif : ce n'est d'ordinaire que par les suites qu'il le devient.

Le gain d'une seule marche est quelquefois décisif; mais il faut savoir le conserver par une grande activité; car un pareil avantage n'est pas assez grand pour qu'un ennemi actif ne le récupère par une manœuvre habile. Il n'est pas difficile de tourner son adversaire; mais le mouvement n'est pas dangereux pour lui, s'il est exécuté avec lenteur, et lui laisse le temps de changer sa position, ou de contre-manœuvrer.

Il y a plusieurs moyens d'arrêter l'effet d'une telle opération; mais leur réussite dépend essentiellement de la vivacité que nous mettons à prendre le parti le plus convenable, eu égard à nos forces et à notre position. Ces moyens consistent, tantôt à prévenir l'ennemi

vers le point qu'il se propose d'atteindre, tantôt à l'attaquer pendant qu'il est en pleine marche; d'autres fois à se porter sur sa ligne de communication, sans exposer la nôtre. Il est vrai qu'on suppose ici, de la part de l'ennemi, de faux calculs sur la durée du temps nécessaire à l'opération; mais il n'est pas impossible à un général expérimenté, de jeter son adversaire dans une pareille erreur, en usant de ruses et de stratagêmes. En effet, de certaines démonstrations, la propagation de fausses nouvelles, des ponts rompus, des chemins détruits à propos, le sacrifice de quelques détachemens, et tant d'autres moyens, suffisent pour arrêter sa marche et déjouer ses projets. Au pis aller, il vaut mieux encore se retirer sur un point stratégique, dans une position défensive, que de se laisser tourner.

SECTION VII.

Des Positions défensives.

Un avantage particulier des points stratégiques dans la défensive, c'est qu'on peut s'y maintenir avec un petit nombre de troupes, contre des forces supérieures qui arriveraient de divers côtés. On repoussera toutes les atta-

ques de l'ennemi, pourvu qu'on prenne la résolution de se jeter avec rapidité sur une de ses colonnes, avant que les autres aient le temps de concerter une attaque générale, ou de prendre pied sur la position. Le but de ce genre de guerre étant d'arrêter la marche de l'ennemi, et de préserver une contrée de ses insultes, on ne parviendra à le remplir qu'en conservant les points qui en donnent l'entrée, et sans la possession desquels il ne saurait faire un pas en avant. La plupart de ces points, se trouvant sur la ligne d'opération de l'ennemi, ce sera de préférence sur eux que l'armée qui se replie dirigera sa retraite.

La défensive s'appuie sur des points stratégiques fortifiés ou non fortifiés. Dans le premier cas, on se borne à les occuper, et à établir une réserve, soit derrière le plus faible, soit dans une position en arrière, à égale distance de tous. Mais si les vues de l'ennemi sont connues, on fera bien de se placer derrière le point menacé. Quand il est susceptible d'une longue résistance, et qu'après y avoir mis garnison, il reste encore des troupes disponibles, on choisira une position d'où l'on puisse se porter sur les flancs ou les derrières de l'ennemi, en cas qu'il voulût attaquer un autre point.

Si la défensive, au contraire, n'est soutenue par aucune place forte, il faut prendre position au point de la ligne qui offre le plus de chances favorables à l'entreprise projetée. Une telle défensive est toujours précaire; elle dépend le plus souvent du résultat d'une bataille, que gagnera, selon toute vraisemblance, le parti le plus nombreux.

Lorsque l'ennemi a le choix de plusieurs lignes offensives, la position défensive la plus avantageuse est à la réunion de ces lignes, ou bien au point qui les lient par une communication transversale. Alors, l'on a la facilité de se mouvoir dans tous les sens, et d'atteindre d'autres points stratégiques essentiels, soit pour couvrir les contrées en arrière du front, soit pour défendre celles qui se trouvent en arrière des flancs. Est-on à hauteur du point où l'ennemi peut commencer ses opérations? On risque alors, trompé par ses démonstrations, de faire des dispositions de défense sur une ligne qu'il n'a pas choisie, et d'être pris en flanc, et menacé sur la ligne de retraite, dès l'ouverture de la campagne.

Il ne suffit pas de prendre toujours position sur une ligne stratégique pour bien la couvrir. Il est des circonstances où il vaut beaucoup mieux s'établir à une certaine distance sur ses

flancs (1) : ceci exige quelques explications. Lorsque dans la défensive on choisit une position latérale, c'est dans l'intention d'empêcher l'ennemi de s'avancer, en menaçant ses derrières et ses communications, et principalement afin de le forcer à changer la direction de ses opérations, pour marcher contre le nouvel obstacle qu'on lui présente. On ne peut le contraindre à ce changement de direction qu'en choisissant une position telle que s'il voulait la dépasser, elle se trouvât plus rapprochée de ses lignes de communication qu'il ne le serait lui-même du but qu'il se propose ; outre cela, il faut que ce but soit susceptible de lui opposer une vigoureuse résistance. Pour qu'une position de flanc remplisse cet objet, il est indispensable qu'elle soit tactiquement bonne, fortifiée, s'il est possible, par l'art ou la nature, et que le nombre de troupes qu'on y emploie soit en rapport avec celui de l'ennemi : autrement, il serait facile à celui-ci de la forcer, ou tout au moins de la masquer, et de poursuivre ses desseins. Finalement, il faut

(1) La plus juste application de cette maxime est, sans contredit, la marche des Russes sur Kaluga, après la prise de Moscow.

qu'elle ait des points de liaison sûrs, tant avec notre base qu'avec les positions qui couvrent le pays en arrière, pour ôter à l'adversaire les moyens de nous y prévenir, dans le cas où il parviendrait à culbuter la position de flanc. Ces sortes de manœuvres sont faciles dans un pays protégé par un certain nombre de points stratégiques, et dont la conquête ne dépend pas d'un seul. Elles le sont encore dans ceux où la base d'opérations n'est pas immédiatement sur la principale ligne de défense ; et enfin, dans ceux où la conformation naturelle du théâtre de la guerre permet de donner à la première une nouvelle direction, sans exposer l'autre. La raison de cette facilité est que l'on n'est pas borné à un seul point de retraite, et qu'au pis aller, on peut en sacrifier un. Dans ces différentes hypothèses, il est certain qu'il vaut mieux se défendre par une position de flanc, que par une de front. On gagne plus de temps, chose importante dans la défensive, car un mouvement que l'ennemi n'a pas prévu, ou dont il n'a eu que tardivement connaissance, l'oblige à faire de son côté de nouvelles dispositions ; mais ce genre de défense sur les flancs, exige beaucoup de réflexion, des vues profondes et du jugement.

SECTION VIII.

De quelques Avantages de la Stratégie.

Les grands projets stratégiques décident des bons ou mauvais succès d'une série d'opérations, souvent d'une campagne, et même d'une guerre entière; ils fixent l'époque de la bataille, et l'amènent par de savantes combinaisons; ils marquent d'avance les résultats de la victoire, ainsi que les bornes des événemens désastreux. Ils peuvent, à la vérité, être quelquefois dérangés, et même entièrement détruits par des fautes de Tactique; mais ils rétablissent encore plus souvent les échecs qui proviennent des fautes de cet art.

La Stratégie prépare les batailles, et laisse à la Tactique le soin de les gagner (1). Lorsqu'on

---

(1) Cette pensée est fort juste pour les batailles que se livrent deux armées qui se choquent en masse, après avoir disputé des points stratégiques; mais il y a nombre de batailles qui se gagnent par la Stratégie seule; il en est d'autres où de bonnes manœuvres de Tactique pourraient retarder la défaite, mais ne sauraient l'empêcher. On citera pour exemple : Montenotte, Lonato, Castiglione, et Würzbourg même. La Tactique est l'art de bien com-

livre bataille sans y être engagé par des considérations stratégiques, c'est-à-dire, sans que le point et le mouvement aient été déterminés par les calculs de cette science, il n'en résulte, pour l'ordinaire, que des succès éphémères : c'est ainsi qu'on a vu tant de campagnes, fécondes d'ailleurs en faits d'armes brillans, mais conduites par des généraux moins stratégistes que tacticiens, rester en deçà du but, n'avoir pas de suites importantes, se traîner en longueur, et finir par l'épuisement des deux partis. Au contraire, un chef doué d'un génie stratégique, qui dirige une campagne, embrasse le théâtre de la guerre, traverse les lignes d'opérations de son adversaire, découvre les côtés faibles de sa base ou de ses points d'appui, lui enlève ses communications et ses ressources, enchaîne ses volontés, et anéantit souvent jusqu'à ses derniers moyens en une seule bataille, qu'il sait amener d'après les

---

battre sur un terrain donné : mais quand on a perdu la bataille en dispersant ses forces, comme cela arrive si souvent, il est presque impossible que la défense d'un point isolé puisse rétablir les affaires. Je le demande, la valeur et toutes les subtilités de la Tactique, auraient-elles empêché d'Argenteau, à Montenotte et Dego, d'être écrasé, après les fautes stratégiques de son général en chef?

principes de Stratégie, et livrer selon les règles de la Tactique.

Quelquefois cet art indique ou développe des avantages stratégiques qui n'entraient pas dans les vues du premier plan. Par exemple, quand on est décidé à forcer un point, et qu'on aperçoit la possibilité de conduire cette opération de manière à se rendre maître de la ligne de retraite stratégique de l'ennemi: dans ces sortes de cas, les règles de la Tactique éprouvent aussi des modifications fondées sur des avantages majeurs provenant de la Stratégie. Quand bien même le point par lequel on pourrait entamer la ligne de retraite de l'ennemi ne serait pas le plus avantageux, sous le rapport de la Tactique, il faudrait néanmoins le préférer à tout autre, s'il ne détruisait pas le premier but stratégique qu'on s'était proposé (lequel, dans l'exemple cité, n'est autre que de forcer un point donné), et s'il réunissait en outre la probabilité de procurer le second avantage stratégique.

L'ascendant que l'on acquiert, par l'emploi des lignes stratégiques, sur un adversaire qui les néglige et les juge mal, se conserve aussi long-temps que l'on peut opérer sur elles. Un général qui a gagné une marche sur son ennemi, reste en possession de cet avantage

jusqu'à ce qu'un grand obstacle, par exemple, un fleuve, une montagne impraticable, une forteresse, etc., le retardent autant de temps qu'il en faut à celui-ci pour regagner la marche perdue, ou se rendre maître de nouveau, par un détour, de la ligne stratégique. Dans aucun temps, les avantages stratégiques n'eurent des avantages plus grands et plus décisifs, que dans les guerres qui marquèrent la fin du dix-huitième siècle et le commencement du dix-neuvième. Les progrès faits dans cette science durant la révolution française, ont rendu plus faciles et plus rapides qu'autrefois, les mouvemens des grandes masses. La facilité de réparer les pertes stratégiques a disparu : l'assaillant a acquis, sur celui qui se défendait, un ascendant marqué, et la Tactique a été plus que jamais subordonnée à la Stratégie. Delà vint, que des campagnes de quelques semaines produisirent des résultats que de longues guerres n'auraient pas amenés autrefois ; et que des points stratégiques non fortifiés, résistèrent aux plus rudes chocs, tandis que des places fortes, établies sur des points non stratégiques, ne furent d'aucune utilité.

Les principes de la Stratégie renferment l'esprit du système de guerre en général, c'est

donc sur eux que repose aussi le système d'offensive et de défensive de chaque Etat en particulier. Toutes les mesures qui ont trait à la guerre, et qui ne dérivent pas de bonnes règles stratégiques, seront donc fausses et peut-être désastreuses.

Les établissemens qui procurent des avantages stratégiques ne sont pas l'ouvrage de quelques momens; ils exigent du temps et du travail. Celui qui a la direction des forces militaires d'un Etat, doit songer, même au sein de la paix, aux moyens de préparer d'heureux résultats pour la guerre; il faut que tout ce qu'il crée soit établi d'après les règles de la Stratégie: ainsi, ce n'est pas seulement l'organisation de l'état militaire et la construction des forteresses, mais encore la direction de toutes les routes, des canaux, l'emplacement des dépôts, des magasins, etc., qui doivent fixer son attention. L'application ou le mépris de ces vérités, est pour tous les Empires, une question d'Etat importante, qui décidera souvent de leur salut ou de leur ruine.

La France, déchirée par les troubles de l'intérieur et sans armées, résista, vers la fin du dix-huitième siècle, à toute l'Europe; parce que, depuis Louis XIII, le gouvernement avait sans cesse travaillé à mettre ses frontières en

état de défense, d'après les principes de la Stratégie. Basée sur un système pareil, elle soumit tous les pays du continent qui n'en avaient pas (1); et cette raison seule explique

---

(1) L'utilité des points stratégiques bien fortifiés ne peut être contestée; mais est-il bien juste de dire que la France n'a triomphé pendant vingt ans qu'à l'appui de ses places fortes, et parce que ses ennemis en manquaient? Schérer, maître de toutes celles d'Italie, avec 116 mille hommes, *n'en fut pas moins expulsé de ce pays en* 1799; les places de la Prusse n'arrêtèrent pas les désastres de ses armées en 1806. Ces événemens ramenèrent dès-lors le système des forteresses à sa véritable valeur. Croit-on que, si les invasions de 1792, 1793 et 1794 eussent été conduites comme celles de 1814 et 1815, la Convention nationale, malgré la perfection du système défensif des frontières de France, eût résisté à la guerre civile et à la guerre étrangère?

Les meilleures forteresses sont le patriotisme, l'attachement à l'ordre de choses établi, la vigueur du gouvernement, et l'union parfaite, non-seulement dans la nation, mais entre la nation et le gouvernement. Avec de tels élémens, la France fera plus qu'avec les boulevarts les plus formidables. Si les citoyens défendaient aujourd'hui leurs remparts, comme anciennement, les places auraient à la vérité plus d'importance, et n'affaibliraient pas autant les armées actives. Il faut peu de places, il les faut grandes, autant que possible à cheval sur des rivières et sur des points stratégiques : la multitude en est plus nuisible qu'utile.

comment ses généraux parvinrent quelquefois à détruire une armée et tout un Etat, par un seul succès stratégique.

CHAPITRE II.

Application de la Stratégie sur un théâtre d'opérations militaires donné.

SECTION PREMIERE.

Aspect général du théâtre d'opérations donné (1).

QUELQUE simples que soient les principes de la *science militaire*, l'application en est pourtant très-variée; elle consiste dans l'art infiniment plus difficile de ne s'écarter, sous aucun

(1) Nous avons balancé si nous ne supprimerions pas cette section, dont les détails sont superflus pour la classe de lecteurs à qui cet ouvrage est destiné. Les militaires capables d'étudier l'Archidue, n'ont qu'à prendre à la main une bonne carte d'Allemagne, pour savoir tout ce que cette section renferme; mais comme nous avons annoncé une traduction, nous n'avons pu nous permettre cette licence.

rapport des règles fondamentales, et de prendre des mesures analogues aux différentes circonstances. A la guerre, les cas ne se ressemblent jamais (1): il est donc impossible de tracer des règles fixes de l'application des principes; on ne peut donner que des exemples qui mettent à même de voir et de juger, par analogie, la manière d'atteindre le but proposé.

La Stratégie caractérise les points décisifs d'un théâtre de guerre, et indique la manière de baser et de mener à leur fin les opérations militaires. L'exemple à choisir pour faire l'application des principes de cette science, devait donc représenter ces points sur le terrain donné, et développer les moyens les plus efficaces de s'en rendre maître et de les conserver. Pour s'en former l'idée, nous ne pouvions mieux faire que de prendre un des théâtres

---

(1) L'auteur ne trouvera pas mauvais que nous émettions ici une opinion contraire à la sienne.

La même manœuvre, employée en différentes occasions contre une même position ennemie, aura presque dans tous les temps un résultat uniforme, indépendamment de la différence des localités et des circonstances secondaires. Les affaires de Montenotte, de Castiglione, de Ratisbonne, ont prouvé, comme mille autres, cette vérité.

Si la même manière d'employer les masses produit donc un résultat égal, et si l'art n'offre qu'un petit nombre de combinaisons au choix d'un général, il est impossible que beaucoup de batailles et de combats n'aient entre

les plus connus de la dernière guerre; c'est-à-dire, l'espace renfermé entre le lac de Constance, le Rhin, le Mein, l'Eger, l'Elbe, la Moldaw, l'Enns et les montagnes septentrionales du Tyrol et de l'état de Salzburg : attendu qu'il convient de fixer des bornes, et d'établir des points sûrs de départ, nous supposerons donc :

1° Que la Suisse et le Tyrol sont neutres;

2° Qu'il ne se trouve aucune forteresse dans cette étendue, excepté Cassel près de Mayence, Kehl, Prague et Theresienstadt;

3° Que chacune des puissances belligérantes n'a qu'une armée; que la première a pris le Rhin pour base de ses opérations, et que l'autre a établi la sienne sur l'Enns et la Moldaw.

Les crêtes principales des montagnes dessinent la figure du terrain et le cours des

---

eux une ressemblance parfaite, avec la seule différence dans les noms des lieux. Mais ce n'est pas aux manœuvres seules qu'on peut appliquer cette vérité; il est certain encore que les divers accidens du terrain ont par-tout la même influence sur les événemens : un fleuve ou une rivière inguéable, un pont coupé, un défilé difficile à forcer, un bois, ont toujours produit à peu près un effet semblable dans toutes les campagnes, même dans celles des temps les plus reculés.

Et s'il était vrai qu'aucune circonstance ne se ressemblât à la guerre, à quoi serviraient donc les exemples de l'histoire, et les leçons que l'auteur prétend avec raison en tirer pour former un général?

rivières; et par conséquent aussi les points stratégiques, la direction des communications et celle des lignes d'opérations. Ainsi, la connaissance de la configuration du terrain doit être l'objet le plus important des différens rapports sous lesquels on considère stratégiquement un pays. C'est dans les Grisons que se trouve une des masses les plus élevées de la chaîne de montagnes qui traverse l'Europe et divise toutes les eaux qui se rendent aux différentes mers qui l'environnent. Delà, cette chaîne, laissant le Rhin à sa gauche, se prolonge vers le nord, et sépare le Danube du lac de Constance et du Rhin; elle contourne la source de ce premier fleuve, court ensuite vers le nord-est dans les états de Baireuth, et revient vers le sud-ouest, où elle forme une barrière entre la Bohême, la Bavière et l'Autriche.

De cette longue chaîne de montagnes, sortent le Rhin, le Danube et la Moldaw, ainsi que toutes les eaux qui y affluent.

Le premier de ces fleuves a trois sources principales: le Rhin antérieur, qui jaillit entre le revers méridional du Krispalt, et le côté oriental du mont Saint-Gothard; le Rhin du milieu qui sort du glacier de Luckmainer; et le Rhin postérieur, du grand glacier de Rheinwald, situés

l'un et l'autre sur le versant oriental du Vogelberg. Depuis la jonction de ses trois branches, il coule à travers le pays des Grisons, sépare le Voralrberg de la Suisse; entre dans le lac de Constance à Rheineck, le quitte au-dessous de la première de ces villes, traverse immédiatement le lac de Zell, et se dirige vers l'orient à partir de ce point jusqu'à Bâle. Cette direction est plus marquée encore depuis Schafhausen où son cours est resserré entre des rochers. Au-dessous de Bâle, il se détourne au nord, et coule jusqu'à Schliengen, au pied des montagnes qui bordent sa rive droite. Depuis là, sa vallée s'élargit de plus en plus, et finit par former une plaine qui a, en plusieurs endroits, jusqu'à quatre ou cinq lieues de largeur. Alors son cours devient tranquille; il est parsemé d'un grand nombre d'îles, et présente par conséquent une infinité de points de passage, la plupart de la rive gauche à la rive droite. Les plus avantageux sont Huningue, Brisach, Strasbourg, Selz, Lauterbourg, Germersheim, Spire, Manheim, Worms et Mayence. Il en est d'autres encore entre Strasbourg et Spire; mais ils ne méritent pas qu'on en fasse mention, parce qu'ils n'ont d'autres débouchés que les précédens.

La chaîne de montagnes qui sépare le Rhin

du Danube, n'a plus de vallées profondes ni de sites arides; à partir du point où elle quitte le lac de Constance, tout le pays, jusqu'à l'Aach, est peu montueux, très-peuplé, bien cultivé et rempli de communications : on n'y rencontre pas de grandes rivières.

L'Aach, depuis la petite ville de ce nom, traverse, pour se rendre dans le lac de Constance, une gorge profonde. C'est de ce point que commencent à s'élever insensiblement les montagnes qui vont enfin former cette masse escarpée et impraticable qu'on nomme *Forêt-Noire*. Delà, se précipitent la Wutach à travers un vallon à pic, près de Waldshut, et la Wiese, qui court dans des gorges plus impraticables encore, du côté du petit Bâle. Du prolongement de cette chaîne, on voit jaillir le Necker, près de Rothweil, et le Mein au-dessous de Baireuth, lesquels se jettent tous deux dans le Rhin; le Kocher et la Jaxt qui se déchargent dans le Necker; enfin, la Tauber et la Regnitz, qui vont mêler leurs eaux à celles du Mein.

Une seconde ramification de la principale chaîne suit, à partir de Willingen, une direction parallèle au Rhin vers le nord, et s'avance vers le Necker, en laissant Pforzheim à droite; une autre sépare cette dernière rivière du

Mein. Les revers de ces deux branches forment la vallée du Rhin : ils sont pour la plupart impraticables, leur pente est escarpée sur-tout du côté de l'ouest; ils ont peu de routes dans cette direction; celles qu'on y rencontre cheminent dans les vallées, et n'ont pas de liaison entre elles. De Pforzheim au Necker, la chaîne s'abaisse : on y trouve des communications, mais en moindre quantité, entre le Necker et le Mein, où le revers oriental des montagnes est escarpé et impraticable.

De toutes les rivières dont on vient de parler, le Mein est le plus considérable des affluens du Rhin. Il a deux sources : le Mein blanc qui surgit aux environs de Neubau, dans les montagnes du Fichtel-Gebirge, et le Mein rouge, qui jaillit près de Lindenhart, au-dessus de Creussen : ils se réunissent près de Steinhausen, au-dessous de Culmbach; de Steinhausen à Cassel, vis-à-vis de Mayence, son cours est très-sinueux, encore que son lit ne soit resserré par de hautes montagnes que dans le pays de Baireuth et que toute la contrée de Bamberg à Würzburg, n'ait que des montagnes peu élevées, percées d'un grand nombre de communications, il forme presque par-tout un défilé. Entre Würzburg et Aschaffenburg, le pays devient montagneux;

mais depuis cette dernière ville, il est plat et uni.

Les affluens du Mein sont à droite *la Saal*, et à gauche, *la Regnitz* et *la Tauber :* ces deux dernières descendent de la masse principale de cette chaîne, l'autre a sa source dans les forêts de la Thuringe.

La Regnitz est formée par la réunion des deux Rezat; elle coule sous le nom de Rednitz jusqu'à Fürth; et après avoir reçu la Pegnitz, elle se rend au Mein sous le nom de Regnitz; elle coule dans une large vallée, à travers des montagnes peu élevées et des coteaux, sans former de défilés remarquables.

Cette rivière reçoit : à gauche, 1° *l'Aisch*, qui serpente, avec ses affluens, des environs de Windsheim jusqu'à Hochstadt dans de vastes prairies, d'où elle descend entre de petites collines jusqu'à son confluent, près de Schlamersdorf; 2° *la Reiche-Eberach*, qui a sa source près de Grœfen-Neusess, et tombe dans la Regnitz auprès de Rittersdorf; 3° *la Rauhe-Eberach*, qui sort au pied des ruines du château de Tollberg, reçoit la Mittel-Eberach près de Burg-Eberach, et verse ses eaux dans la Regnitz, à Pettstadt. Le terrain arrosé par ces eaux est, à la vérité coupé; néanmoins praticable par-tout, vu qu'il est peuplé, bien cultivé,

et que ces ruisseaux ne forment pas d'obstacles.

A droite, la Rednitz reçoit la Wisent à Forcheim, et la Pegnitz près de Fürth. La première a ses sources au-dessus de Hollfeld, entre Ober-Steinfeld et Nider-Steinfeld, et présente en général des rives escarpées comme tous ses affluens. L'autre a son origine près des sources du Mein rouge, non loin de Lindenhart, reçoit plusieurs autres courans et devient assez considérable. Le sol qu'elle arrose est élevé, aride et coupé, jusqu'à Hohenstadt, par une infinité de défilés. La vallée qu'elle forme est très-resserrée, et fréquemment bordée de rochers : ce n'est qu'au-dessous de Hohenstadt, vers Nuremberg, qu'elle s'élargit; et c'est là aussi que les hauteurs commencent à baisser. Dans le pays situé au-dessus, les communications sont rares et difficiles; elles sont sablonneuses au-dessous de Hohenstadt, notamment dans les environs de Nuremberg.

La Tauber, qui jaillit au-dessus de Michelbach, et tombe dans le Mein auprès de Wertheim, a des rives escarpées, des abords difficiles, et par conséquent peu de passages. Il en est de même de la Saal jusqu'à son confluent auprès de Gemünden.

Après le Mein, le Necker est la plus impor-

tante des rivières qui se réunissent au Rhin dans l'étendue du théâtre de guerre supposé. Il a sa source dans la Forêt-Noire, près de Willingen, sur l'un des revers du Schweninger-Moos, d'où il coule vers le nord jusqu'à Neckerelz pour se détourner vers l'ouest, déboucher près d'Heidelberg dans la vallée du Rhin, et tomber dans ce fleuve auprès de Manheim. Il forme constamment un défilé particulier et de profondes vallées, depuis son origine jusqu'aux environs de Rothenburg; de même qu'entre Heilbronn et Heidelberg, où il coupe la chaîne de montagnes. Le pays étant très-peuplé et bien cultivé, on trouve, entre Heilbronn et Tübingen, nombre de communications d'une rive à l'autre.

Les affluens du Necker les plus considérables venant de la chaîne des montagnes qui, comme on l'a dit, le sépare du Danube, sont:

1° *La Lauter*, qui sort auprès de Guttenberg, de la masse appelée Rauhe-Albe, et se décharge à Wendlingen. 2° *La Fils*, qui prend sa source auprès de Wisensteig, et a son confluent auprès de Plochingen. Le lit de ces deux ruisseaux est profond et creusé au milieu de rochers escarpés. Il y a une communication le long de la Fils, entre le Necker et le Danube. 3° *La Rems* qui, à partir de sa source auprès

d'Essingen, coule à travers une gorge tout aussi difficile en passant par Gemund et Schorndorf, et va se réunir au Necker, près de Neckerrems. 4° *Le Kocher*, qui a sa source au-dessous d'Aalen. 5° *La Jaxt*, qui jaillit non loin de Laucheim. Ces deux affluens ont un cours à-peu-près parallèle à leur origine vers le nord, se dirigent ensuite vers l'ouest, et se jettent dans le Necker, à Kochendorf et Jaxtfeld. Leurs lits forment de longs défilés. Le pays qu'ils renferment est montueux, et coupé par quelques gorges. La plupart des chemins y sont creux et très-mauvais, sur-tout dans les montagnes. 6° *L'Enz*, qui a sa source au-dessus de Wildbad. 7° *La Nagold*, qui sort près d'Urnagold. 8° Et *la Wurm*, qui jaillit auprès d'Emmingen. Ces trois dernières se réunissent à Pforzheim, après avoir couru pendant quelque temps parallèlement au Necker, qui les reçoit auprès de Bessigheim. Avant leur jonction, ces rivières coulent dans des gorges si profondes, qu'elles ont peu de passages. Au-delà de Pforzheim, la vallée de l'Enz a plusieurs communications.

La Forêt-Noire est formée, comme on sait, de cette ramification qui s'étend vers le nord jusqu'à Heidelberg, et vers le sud, jusqu'au-delà de Neustadt, pour s'abaisser brusque-

ment en revers impraticables, jusqu'aux bords du Rhin et vers les villes forestières. Sous les rapports stratégiques, les rivières qui en sortent sont peu remarquables; les principales sont les suivantes:

La Murg qui jaillit du Kniebis, longe Freudenstadt, Gernsbach, et Rastadt, d'où elle se rend au Rhin, près de Rheineck; *la Rench* qui, commençant à Oppenheim, arrose Oberkirch, Renchen et Helmlingen; *la Kintzig*, qui coule des environs des Freudenstadt, arrose Schiltach, Wolfach, Hausach, Haslach et Gegenbach, passe près d'Offemburg et se rend à Kehl, où elle tombe dans le Rhin, après avoir reçu au-dessus de Lahr, la Schutter, venant de Schweighausen; *l'Elz*, qui sort du territoire de Triberg, d'où elle se rend à Elsach, Waldkirch et Emmendingen : celle-ci reçoit auprès de Riegel la Treisam, formée de plusieurs petits ruisseaux qui s'échappent des vallées derrière Fribourg, et va se jeter dans le Rhin auprès de Niederhausen. Ces quatre courans se précipitent, du point le plus élevé de la Forêt-Noire, à travers des rochers escarpés, dans la vallée du Rhin. Les routes de la Forêt-Noire cheminent dans les vallées, et ne se rejoignent qu'au-delà des crêtes. Celles des vallées de la Murg et de la Rench sont difficiles et très-mauvaises : la

plus commode suit la vallée de la Kintzig, la plus large de toutes et la moins fréquemment coupée de ravins, ce qui permet à plusieurs chemins de s'y croiser. Plus loin, vers le sud, il n'y a qu'une seule communication à travers le défilé pénible du val d'Enfer.

Le Rhin forme à l'ouest la base du théâtre de la guerre. Le Danube, qui coupe par le milieu ce théâtre, prend sa source près de la chapelle St-Martin, au-dessus de Furthwangen, non loin de St-Georges. Les eaux de son premier bras arrosent, sous le nom de Breg, les villages de Worenbach et Wolterdingen; celles du second, sous le nom de Brieg, se rendent par Willingen à Donau-Eschingen, où tous deux se réunissent et prennent le nom de Danube. Ce fleuve coule au nord-est jusqu'à Ratisbonne, et depuis cette ville dans la direction du sud-est. A partir d'Ulm, où il devient navigable, il forme par-tout un défilé d'autant plus considérable, que le volume de ses eaux est contenu dans un lit qui a fort peu d'îles; aussi le passage en est très-difficile, mais plus haut il peut s'effectuer à volonté, sauf en quelques endroits où le pied des montagnes du Rauhe-Albe gêne fortement les abords de sa rive gauche. La rive droite, au contraire, cotoie des hauteurs à pente douce jusqu'à Ulm, où commence une

plaine qui se prolonge jusqu'au Lech. La ville d'Ulm, maîtresse d'un passage principal, est située au pied d'un contre-fort assez roide de la chaîne du Rauhe-Albe, qui s'éloigne ici du fleuve, et laisse entre elle et lui un pays ouvert de deux à quatre lieues de large, qui s'étend jusqu'à la vallée de la Wernitz, formée par des montagnes de moyenne hauteur.

Entre Ulm et Donauwerth, au confluent de la Wernitz, il y a des points de passage dont les plus importans sont à Leipheim, Günzburg, Lauingen et Dillingen, tous quatre plus commodes pour passer de la rive gauche à la rive droite, parce que la première est plus élevée (1). Il en est de même du passage de Donauwerth. Depuis là jusque vis-à-vis de Neuburg, le Danube cotoie des montagnes de médiocre élévation, qui s'abaissent et forment plaine au-delà de Pfœring. Ici la rive gauche du fleuve est resserrée par les revers escarpés des collines où coulent dans de profondes vallées l'Altmühl, la Laber, la Naab et la Regen, tandis que la rive droite est plate et parfois marécageuse jusqu'au confluent de l'Abens; depuis là jusqu'à Ratis-

(1) Ce n'est pas le cas à Günzburg, où la rive droite du Danube domine, au contraire, la rive gauche.

bonne, le cours du Danube traverse des montagnes de moyenne hauteur dont les versans sont très-roides, sur-tout entre Lengfeld et Abach.

Les principaux points de passage entre Donauwerth et Ratisbonne sont : Neuburg, Ingolstadt, Vohburg, Neustadt et Kehlheim ; tous très-bons, à l'exception du dernier, parce que les rochers qui bordent les deux rives du fleuve rendent le passage difficile et le débouché incommode. Ingolstadt présente sous ce point de vue beaucoup plus d'intérêt, attendu qu'il offre encore de vieilles fortifications, faciles à relever, et dont on pourrait faire aisément une bonne tête de pont sur l'une ou l'autre rive.

De Ratisbonne à l'embouchure de l'Iser, la rive droite du Danube est découverte, tandis que l'autre est resserrée par des revers escarpés. Les points de passage sont rares dans cet intervalle : celui de Straubing est le seul qui conduise à une grande communication, et qui, par cette raison, soit de quelque utilité. L'espace entre l'Inn et l'Iser est coupé de montagnes de moyenne élévation : l'unique point de passage qui paraît être, au premier coup d'œil, de quelque importance, est à Passau ; cependant, quand on l'examine avec attention, il perd toute sa valeur apparente, attendu qu'on

ne trouve sur la rive gauche du Danube aucune route propre aux opérations militaires. De l'Inn à l'Enns, il n'y a guère plus de passages; la rive gauche du fleuve jusqu'à Mauthausen est bordée de hautes montagnes; la droite, de petites collines qui forment presque par-tout un encaissement très-profond, d'où il résulte que les points de Linz et d'Enns, sont eux-mêmes peu favorables à un passage, parce que leur situation ne permet pas de l'effectuer de vive force.

Toutes les eaux qui affluent au Danube viennent du nord et du sud. Celles du nord sortent de la principale chaîne de montagnes dont il a été parlé plus haut; celles du sud, au contraire, jaillissent des crêtes les plus élevées des Grisons, ou de la ramification qui s'étend à travers le Tyrol et l'état de Salzburg, jusqu'en Styrie. Les premières ne sont pas aussi considérables que les secondes : aussi n'en parlerons-nous qu'autant qu'elles parcourront le théâtre des opérations donné, afin de décrire plus au long le cours des autres.

L'Enns, qui forme une partie de la base d'opérations à l'est, prend sa source auprès de Radstadt, dans le nord des hautes montagnes appelées Radstædter-Tauern, se creuse un lit sur des rochers escarpés dans une gorge qui ne

s'élargit qu'entre Irdning et Admont, dans la direction de Steier, où elle reçoit la rivière de ce nom. De Steier à Enns, elle coule au pied de montagnes un peu moins élevées, à la vérité, mais dont les flancs escarpés l'encaissent fortement; ce n'est qu'aux environs d'Enns qu'on voit une petite plaine sur la rive droite de cette rivière; sa rive gauche est bordée par des montagnes de moyenne hauteur, qui s'étendent jusqu'au Danube.

On trouve peu de passages favorables sur l'Enns; le bassin de cette rivière a une communication avec Salzburg par Lietzen et Lauphein; une autre par Radstadt; une troisième de Stadt-Steier à Klagenfurth, par Windisch-Garsten, Spital-am-Pirn et Lietzen; enfin une route vers l'intérieur de la Styrie par Altenmarck à Eisenærz et Leoben.

La Traun sort, au-dessus du bourg d'Aussée, des lacs de ce nom et de ceux d'Oden et de Grundel dans la chaîne de montagnes qui sépare la Styrie de la Haute-Autriche; elle forme dans son cours les lacs de Hallstadt et de Traun, reçoit les eaux de l'Ischel, près de l'endroit de ce nom, celles qui dégorgent du lac d'Aber, ou de Saint-Wolfgang, et prend ensuite l'Agger et l'Alben avant de se jeter dans le Danube à Zitzelau. Cette rivière roule sur des roches es-

carpées jusqu'auprès de Lambach, d'où elle traverse, jusqu'à Wels, des montagnes à pic pour entrer ensuite dans une plaine bornée sur la gauche par d'autres montagnes à pente douce ; lesquelles s'élargissent à partir de Wels, et restent, sur la rive droite, à une distance toujours égale de son cours : par-tout elle forme un défilé à cause de sa profondeur. Au-dessus de Wels, il y a peu de passages, attendu qu'elle coule entre de hautes montagnes et qu'elle traverse le lac de Traun.

L'Inn jaillit du Maloìa-Berg dans les Grisons : il traverse l'Engadine et le Tyrol, dans la direction du nord-est; après sa sortie de ces pays montagneux, il est resserré jusqu'à Œtting par des collines assez élevées, ce qui rend les points de passage de Rosenheim, Wasserburg, Kraiburg, Mühldorf et d'Œtting peu favorables. Au-dessous de cette dernière ville, s'embouche l'Alza, qui sort du lac de Chiemsée; et près de Winkelheim, la Salza, qui a sa source au-dessous de Ronach, et coule, par Mittersill, dans une large vallée bordée par des masses de rochers à pic. Son cours est très-resserré depuis Taxenbach jusqu'à Golling; il l'est moins depuis ce dernier endroit jusqu'à Salzburg, où elle arrose un pays qui est plus

découvert, sans cesser pour cela de former un défilé.

Des montagnes de hauteur moyenne (1), bordent l'Inn jusqu'à Braunau : elles s'abaissent près de cette ville ; le pays se découvre ; les rives du fleuve sont moins escarpées, excepté dans les environs d'Obernberg ; mais attendu que son lit s'élargit alors considérablement, que ses eaux sont abondantes et son cours impétueux, les passages sont en petit nombre et ne se présentent qu'à Braunau, Milham, Obernberg, Schærding et la ville de Passau, près de laquelle les montagnes s'élèvent derechef.

Le pays entre la Traun et l'Enns, au-dessus de Lambach et Steier, est élevé, en partie impraticable, et n'a que très-peu de communications dans les principales vallées seulement. Il en est de même de l'espace entre la Traun, la Salza et l'Inn, au-dessous de Salzburg et de Rosenheim : depuis ces deux points jusqu'au confluent de la Salza et Mattighofen, les montagnes qui couvrent la contrée sont à la vérité bien cultivées et peuplées ; mais elles sont

(1) Le texte allemand porte *mittel-gebirge* (demi-montagne), expression qui ne peut être rendue dans ce cas par pays montueux.

coupées par plusieurs lacs et des gorges qui rendent les communications très-difficiles. A partir de Steier et Lambach, en allant vers le Danube, le pays s'aplatit : on y trouve plusieurs routes; mais les collines et les ravins qu'on y rencontre à chaque pas le rendent, par cela même, peu praticable, excepté dans la plaine entre Wels et Linz.

L'Iser a sa source dans le Tyrol, au-dessus de Hallerberg, et quitte cette province non loin du pas de Scharnitz, au-dessus de Mittenwald; il reçoit, à Wolfertshausen, la Loisach, passe ensuite devant Munich, tourne au nord-est après s'être grossi près de Moosburg, des eaux de l'Ammer (ou Amper), et de celles du lac de Wurm, et va se jeter dans le Danube auprès de Deckendorf. Les hautes chaînes du Tyrol, qui s'abaissent insensiblement en collines vers ces contrées en suivant le cours de l'Iser, s'éloignent, il est vrai, de Munich, mais n'en circonscrivent pas moins ce grand bassin, dit Moos-Kessel, formé par l'Iser et les montagnes appelées Œrdinger-Moos et Nymphenburger-Ried. Ce bassin, en s'élargissant de l'ouest à l'est, forme une plaine qui a dix-huit lieues depuis Fürstenfeld jusqu'aux forêts d'Anzing près de Hohenlinden, et dix-neuf lieues du sud au nord, c'est-à-dire,

de Holzkirchen, derrière le bois de Hœfeldingen jusqu'à Freising. Cette chaîne se prolonge d'un côté entre le Lech et l'Ammer; et de l'autre, entre l'Iser et l'Inn, où longeant la rive gauche de cette dernière rivière jusqu'auprès de Moosburg, elle contourne la plaine dont on vient de parler, pour border ensuite l'Iser jusqu'à Dingelfingen, et s'aplatir insensiblement vers le Danube.

Cet exposé suffit pour faire voir que l'Iser ne présente que peu de points de passage avantageux : les principaux sont à Munich, Freising, Moosburg, Landshut, Werth, Dingelfingen, Landau, Platting; encore tous leurs abords sont-ils pénibles, à cause des marais ou des hauteurs qui les environnent.

Le pays entre l'Inn et l'Iser, au-dessous de Wasserburg et de Munich, est couvert en partie de montagnes de médiocre élévation; la plupart sont arides, boisées, coupées d'un grand nombre de vallons marécageux, et ne s'abaissent qu'à proximité du Danube. Il n'y a dans ce district que trois ruisseaux qui méritent attention, et cela seulement parce que leurs cours marécageux forment des défilés : ce sont d'abord *la Roth*, qui jaillit auprès de Nieder-Berg-Kirchen, s'unit à Ober-Dietfurt avec la Bina, venant d'Ober-Baden-Kirchen, traverse

Eggenfelden, et entre dans l'Inn en face de Scharding; 2° *la Vils*, qui prend sa source non loin de Kochlheim, traverse Vilsbiburg, prend à Kriegsdorf, les eaux de la Kolbach, et s'embouche dans le Danube à Vilshofen; 3° enfin *l'Isen*, qui commence au-dessus du bourg de ce nom, passe devant Dorfen et Ampfing, et se jette dans l'Inn à Neu-Œtting.

Les marais de la rive gauche de l'Iser, entre Munich et Freising, sont considérables, et s'étendent jusqu'à l'Ammer. Cette rivière vient d'Etal, au pied de la chaîne du Tyrol, coule entre des montagnes jusqu'au lac d'Ammer, arrose Bruck et Dachau, et se rend ensuite dans l'Iser à Moosburg, après avoir reçu la Würm, qui sort du lac de ce nom et traverse cette grande étendue de marais. La nature du pays laisse peu de communications ouvertes dans cette contrée.

Nous observerons que les quatre principales rivières dont il a été question plus haut, après avoir quitté la chaîne des Alpes tyroliennes se rendent au Danube dans la direction du nord-est, et qu'au contraire le Lech y arrive perpendiculairement. L'espace entre le Lech, l'Ammer et l'Inn a la figure d'un triangle dont le Danube forme la base. Les assises des montagnes du Tyrol, qui ne sont ici que de fortes

collines, s'abaissent de plus en plus vers le Danube, et se terminent pour la plupart à des plaines marécageuses; des forêts coupées d'une infinité de vallons arrosés par des ruisseaux bourbeux en couvrent la surface et entraveraient les opérations, quoique au-delà de Freising et de Friedberg, il existe des communications dans tous les sens. Les filets d'eau les plus remarquables de cet espace, sont la grande Laber, l'Abens, l'Ilm, la Paar et l'Acha.

Le Lech prend sa source au Hornspitz, sur le mont Tannberg, dans cette grande chaîne qui sépare le Voralrberg du Tyrol, et divise, dans une direction septentrionale, les affluens du Rhin et du lac de Constance, de ceux du Danube. Il quitte le Tyrol au-dessous de Reuti, entre Pinzwang et Fuessen, où il n'est encore qu'une petite rivière; des rives escarpées resserrent son cours torrentueux jusqu'à Landsberg, et en forme un défilé difficile, qu'on ne peut franchir qu'à Fuessen, Schongau et Landsberg. Ici les montagnes s'abaissent, et la vallée dans laquelle il coule s'élargit. Aux environs d'Augsburg, il est bordé par des collines qui s'écartent souvent de deux et trois lieues de ses rives. Il reçoit près de cette ville la Wertach, et serpente dans la plaine jusqu'au Danube. A partir du point où la vallée

s'élargit, jusqu'à son confluent auprès de Rain; le lit de cette rivière est parsemé d'îles, et a plusieurs gués aux environs d'Augsburg. On voit par-là qu'en descendant son cours depuis Landsberg, il ne manque pas de passages : les principaux sont dans cette ville et à Rain.

Les courans entre le Lech et l'Iller qui méritent quelque attention sont : la Wertach, la Schmutter, la Zusam, la Mindel, la Kamlach et la Günz; ce ne sont pourtant pas des défilés remarquables, puisque, loin de sillonner de profondes vallées, ils arrosent au contraire un pays ouvert bien pourvu de communications.

L'Iller descend des montagnes de Dernberg et d'Eckberg dans le Vorarlberg, quitte la grande chaîne au-dessus d'Immenstadt, passe près de Kempten, et tombe dans le Danube, vis-à-vis d'Ulm. Quoique ses rives ne soient point escarpées, il présenterait pourtant des obstacles à un passage à cause de la rapidité de ses eaux, s'il n'avait plusieurs beaux ponts auxquels aboutissent nombre de communications. Depuis l'Iller jusqu'aux sources du Danube, le pays quoique coupé, se compose de hauteurs à pentes douces, arrosées par de petits ruisseaux; il est bien cultivé, très-peuplé, et par conséquent rempli de communica-

tions. La Riess, la Schussen et l'Ostrach, sont les seuls défilés qu'on rencontre. Cette dernière petite rivière forme depuis sa source, auprès de Nassach, jusqu'à son confluent non loin de Mengen, un marais qu'on ne peut passer qu'en fort peu d'endroits.

Les principaux affluens du Danube sortant de la chaîne de montagnes qui le sépare du Rhin et viennent s'emboucher sur la rive gauche sont :

1° La Blau, ruisseau qui mérite à la vérité peu d'attention pour le volume de ses eaux, mais qui, jaillissant auprès de Schelkingen, coule dans une gorge formée de rochers à pic, et tombe près d'Ulm dans le Danube.

2° La Brenz, qui serait aussi peu remarquable si, à partir de sa source auprès de Kœnigsbrunn, son cours ne traversait une vallée profonde jusqu'à Giengen, pour ensuite s'emboucher à Guudelfingen.

3° La Wernitz, qui reçoit auprès de Heroldingen les eaux marécageuses de l'Eger et les courans qui descendent de la montagne de Ries. Ce n'est qu'entre Haarburg et Donauwerth, qu'elle forme un défilé escarpé.

4° L'Altmühl, qui prend sa source au village de Hornau dans le pays de Baireuth, passe devant Eichstædt, et se jette dans le Danube au-

près de Kehlheim. Son lit est encaissé entre des roches profondes, et ce n'est guère qu'auprès d'Eichstædt, Kunting et Beilengries (ou Berngries), qu'elle offre des passages.

5° La Schwarze-Laber, qui sort du village de ce nom, et arrive au Danube à Bruck.

6° La Naab, formée de trois ruisseaux : le premier, appelé Wald-Naab, a ses sources auprès de Neubau, au pied du mont Ochsenkopf dans la masse nommée Fichtel-Gebirge; le second appelé Bœkmische-Naab, commence au-dessus du village de Naab, non loin de la petite ville de Bernau, tous deux se joignent à Neuhaus; le troisième, dit Heide-Naab, est formé par la réunion de plusieurs sources qui se rendent du Fichtel-Gebirge aux champs dits Nassen-Haide; il se mêle à la Wald-Naab à Wildenau. Cette rivière ainsi grossie, reçoit à Pfreint, le ruisseau de ce nom, et à Schwarzenfeld, la Schwarzach venant de Waldmunchen par Retz et Neuburg; elle passe ensuite devant Schwandorf et Burg-Lengenfeld, reçoit la Vils à Kalmünz, et se jette à Orth dans le Danube. Les sources de la Vils se joignent au-dessus de Vilseck, passent à côté d'Amberg, et reçoivent, auprès de Schmidtmühl, la Lauter, qui vient de Castell.

Ces affluens de la Naab suivent des vallées

profondes, bornées par des rochers à pic. Le pays qu'ils traversent est élevé, aride et pierreux. Le peu de chemins qu'on y trouve est mauvais. La chaîne principale dont ils descendent s'élève dans le pays de Baireuth à une grande hauteur, et forme le Fichtel-Gebirge, masse fort escarpée, mais qui n'est pas totalement dépourvue de communications. De ce point part une grande ramification qui trace, dans la direction du sud-est, la limite entre la Bavière et la Bohême, sous le nom de Bœhmerwald, se détourne vers l'est, et sépare cette dernière province de l'Autriche. Dans toute cette étendue, les sommités de la chaîne sont couvertes de forêts épaisses. Entre Egra et Neumarkt, cette chaîne est percée de plusieurs communications difficiles, et qui n'ont aucune liaison transversale. Aux environs de cette dernière ville, le pays devient impraticable, sauvage, escarpé et inhabité, de sorte que jusqu'à la grande route de Budweis, il n'y a pas de communication propre aux opérations militaires.

Le revers de la chaîne qui regarde l'ouest, vers la Naab et le Danube, est très-roide. La Schwarzach, qui en sort pour se rendre à la Naab, est resserrée par de hautes montagnes, mais du côté de l'est, le plateau en est plus

large, et a par conséquent une pente plus douce.

La Schwarze-Regen, ou Grosse-Regen, se forme de la réunion de plusieurs ruisseaux qui descendent de la plus haute sommité de cette chaîne; elle se joint à Kotzding avec la Weisse-Regen ou Kleine-Regen, prend la Cham à Altenstadt, se tourne ensuite au sud par Cham et Nittenau, et tombe dans le Danube près de Stadt-am-Hof. Le cours de cette rivière forme un défilé considérable, parce qu'il est resserré entre des montagnes escarpées, et que ses rives sont parfois marécageuses.

L'Ilz qui descend des frontières de Bohême vers Passau a peu d'eau, mais coule constamment entre des rochers à pic. La route de Straubing à Cham se divise en deux branches auprès de cette ville, dans la direction de l'est, l'une va droit en Bohême, et l'autre conduit à Kloster-Schœn-Thal, où elle se rattache aux grandes communications qui mènent de Waldmünchen et Schwarzenfeld à la Naab, et de Retz par Nittenau à Ratisbonne. Le peu de routes qui vont du Danube aux montagnes se terminent ici, où les hauteurs deviennent d'un accès très-difficile. Il en est de même en Autriche, où l'on ne trouve entre l'Ilz et les chaussées de Linz et Enns, qui se réunissent à Freistadt

et conduisent à Budweis, aucune route propre aux opérations, malgré que le pays soit plus peuplé, mieux cultivé et plus praticable. Ce n'est que par Zwettel, Leonfelden et Rosenberg, qu'un chemin commode mène à Budweis.

L'Eger prend sa source aux environs de Culmbach, sur le revers oriental du Fichtel-Gebirge, près du Heideberg. Il tombe dans l'Elbe à Theresienstadt; son cours jusqu'à son confluent est entièrement bordé de rochers.

La Beraun, formée par la réunion de plusieurs ruisseaux qui coulent d'abord sous le nom de Miess, prend son nom près de Pilsen. Ses sources sont situées sur les revers orientaux de la montagne dite Glaser-Berg, ou Croaten-Berg, dépendant de la chaîne principale. Elle tombe au-dessus de Konigsaal dans la Moldaw. Ses rives sont escarpées, ses eaux peu profondes, mais elle est sujette à des crues fréquentes.

Entre l'Eger et la Beraun, et sur la droite près de la Wottawa, les montagnes s'abaissent insensiblement vers l'Elbe et la Moldaw; et quoique le pays soit rude et impraticable, il se découvre à dix à douze lieues de la frontière; plusieurs chemins descendent des hauteurs dans la plaine, et ne sont coupés que par un

petit nombre de ruisseaux. Les deux rivières dont on vient de décrire le cours, y forment les uniques défilés.

La Wottawa descend de la chaîne principale qui borde la Bohême du sud à l'est, reçoit la Planitz à Piseck, et se jette dans la Moldaw au-dessus de Klingenberg.

Entre la Wottawa et la Moldaw supérieure, le pays s'exhausse de nouveau et se transforme en montagnes recouvertes en grande partie par des bois peu frayés.

La Moldaw prend son origine dans des gorges profondes, entre les hautes montagnes de Brettenberg, de Schwarzenberg et de Vogelstein à l'est de la chaîne principale, d'où jaillissent la Wottawa au nord et l'Ilz au midi. Elle se dirige au sud-est vers le péage de Seiften, puis se détourne au nord et se jette dans l'Elbe à Melnik. Son lit, creusé dans une vallée profonde et étroite, ne peut être franchi qu'en peu d'endroits. La plupart se trouvent entre Rosenberg et Moldautheim, où le pays est assez peuplé et cultivé; au-dessous de Tein, la rivière devient trop considérable et ses bords trop escarpés pour la franchir commodément.

Il en est de même de l'Elbe, depuis sa jonction avec la Moldaw jusqu'à son entrée en Saxe. Dans l'étendue où ce fleuve forme la droite de

la base d'opérations à l'est, on ne peut le passer qu'à Leitmeritz sur un pont.

SECTION II.

Considérations sur le Théâtre de la guerre.

En jetant un coup d'œil sur le théâtre de la guerre qu'on vient de décrire, on voit qu'il fournit, sous le rapport stratégique, les résultats importans qui suivent:

1° Ce théâtre a la forme d'un parallélogramme. La route du vieux Brisach, qui passe par Memmingen, Landsberg, Munich, Alt-OEtting, Braunau et Steier, marque la ligne du sud, parce que plus loin dans cette direction, il n'en est aucune autre qui soit propre aux grandes opérations. Elle a un développement de 152 lieues ou 25 marches. La route de Mayence à Egra et Theresienstadt, est de 129 lieues ou de 22 marches, et forme la ligne septentrionale. Les bases d'opérations tracent les deux autres lignes; celle de l'est de Steier à Theresienstadt a 83 lieues ou 14 marches; et celle de l'ouest, de Brisach à Mayence, 63 ou 10 marches.

En prenant un terme moyen, on peut évaluer la longueur des deux premières lignes à

24 marches, et à 12 celle des deux autres (1). Ainsi les deux lignes du nord et du sud, n'ont que la moitié de la longueur des bases.

2° La base d'opérations de l'ouest est à tous égards très-avantageuse. Formée par le Rhin, qui présente une bonne ligne de défense et partout des passages favorables, elle en a deux couverts par des têtes de pont, et se trouve en outre protégée par nombre de forteresses. Une seconde ligne de places, à une petite distance de l'autre, empêcherait les progrès de l'ennemi lors même qu'il aurait franchi la première barrière.

Le Rhin coule dans une vaste plaine, en sorte que de chaque côté il y a des communications faciles sur toute la ligne d'opération. Une infinité de routes partent de ses rives vers l'est, et se croisent dans tous les sens. On peut donc se porter en avant de cette base sans obstacles, puisqu'on a le choix de sa ligne d'opération, et qu'il suffit d'assurer ses propres communi-

---

(1) Il est assez singulier de prendre un terme moyen hypothétique, quand il s'agit de données positives. Une ligne d'opération qui a dix marches, et l'autre qui en a quatorze, ne peuvent offrir d'autre résultat que celui qui existe réellement, ni faire le terme moyen de douze.

cations sans qu'il soit nécessaire de couvrir la base même.

Les avantages ne sont pas aussi marqués sur la ligne d'opération de l'est; l'aile droite seule en est couverte par Theresienstadt, Prague et la Moldaw, qu'on ne peut passer que dans cette dernière place et à Tein. Le terrain présente les mêmes difficultés pour déboucher entre Budweis et Enns, où le Danube coupe la base d'opérations. La partie comprise entre Enns et Steier est, à la vérité, couverte par l'Enns; cependant, comme la rive gauche de cette rivière domine presque par-tout la rive droite, la défense n'en est que précaire, et l'on éprouve de grandes difficultés à déboucher des deux seuls points de passage qui se trouvent à Enns et à Steier.

Cette base n'a qu'une seule route de communication sur tout son développement; elle conduit de Prague à Enns par Freistadt, et ensuite à Steier par la rive gauche de l'Enns. De Freistadt un chemin conduit à Linz et à Wels. Le Danube n'offre que deux passages qu'on puisse compter dans la base d'opérations, c'est-à-dire, qu'il n'y aurait que deux points de liaison entre les deux parties de cette base que le fleuve sépare. Le premier est à Enns, et le second à Linz, deux milles plus loin; encore

présentent-ils des difficultés à cause de l'escarpement de ses rives. Cette base d'opérations est aussi défavorable dans l'offensive, où la nature du pays en avant s'oppose à ce qu'on débouche avec facilité et restreint le choix des entreprises, que dans la défensive, où il faut beaucoup de célérité dans les mouvemens pour garantir les points menacés (1).

Les montagnes qui masquent l'aile gauche, empêchent de se porter en avant, exceptédans le court intervalle entre le Danube et la route de Steier par Wels et Lambach. En face du centre s'élèvent les montagnes impraticables

(1) Cette pensée, quoique juste au fond, semblerait équivoque à beaucoup de lecteurs, si elle n'était expliquée. En effet, on pensera généralement que toute ligne où l'on attend l'ennemi, est justement plus facile à défendre, à mesure que les communications y sont plus rares et plus difficiles; car la frontière la plus inaccessible, à laquelle on n'aboutirait que par un seul chemin, serait bien celle qu'on attaquerait avec le moins de succès. Mais l'auteur a voulu dire, sans doute, que la base d'opérations citée ne serait pas d'une défense aisée, parce qu'elle est accessible perpendiculairement, et dans la direction suivie par l'ennemi; tandis que les communications transversales ou parallèles manquent, et que les troupes chargées de défendre la ligne ne pourraient pas se mouvoir avec facilité pour se porter au point où l'effort aurait lieu.

du Bœhmerwald, dans lesquelles on ne peut établir de communications, à partir du Danube jusqu'à la route qui conduit à Ratisbonne par Klattau et Neumarkt. Il y a bien entre cette première ville et Egra quelques chemins qui conduisent de l'extrême droite, au-delà de cette masse de montagnes, mais ils sont très-difficiles. On ne peut donc assigner d'autre direction aux opérations que vers les débouchés des montagnes entre Egra et Neumarkt, ou dans la vallée du Danube, par Enns et Steier vers l'Inn; encore ces deux lignes sont tout-à-fait séparées par ce fleuve et par la chaîne du Bœhmerwald.

3° Les communications qui traversent la masse principale entre Egra et Neumarkt, s'éloignent les unes des autres, et prennent des directions différentes dès qu'elles ont franchi les crêtes des montagnes. La route d'Egra se dirige vers le Mein; celles de Sandau, Rosshaupt et Klentsch mènent à la Naab, ou de Klentsch même par Nittenau et Kirn vers le Danube; enfin celle de Neumarkt conduit également à ce fleuve.

Dans toute l'étendue comprise entre les sources du Mein, celles du Danube et les deux rives de la Naab jusqu'au-delà de la Vils, les montagnes sont hautes et escarpées; en sorte que toutes les routes n'ont entre elles d'autre liaison

que la chaussée qui va d'Egra ou de Baireuth par Schwandorf à Ratisbonne. Ce n'est qu'au-delà des défilés de la Vils et de la Laber, où le pays se découvre, qu'il y a des communications directes, soit pour aller au Rhin, soit pour se rendre de ce fleuve au Danube. Les défilés, qu'on rencontre çà et là, sont si peu importans et si faciles à franchir, qu'on ne peut les considérer comme des obstacles dans le jet d'un plan de campagne.

Il n'y a que deux points sur la rive droite du Danube, d'où l'on puisse déboucher de la Basse-Autriche, sur cette base d'opérations; ce sont ceux de Steier et d'Enns. Les deux routes principales qui passent par ces villes, s'éloignent l'une de l'autre après qu'elles ont passé l'Enns. La première longe le Danube et va à Ratisbonne, l'autre se dirige vers l'Iser en traversant Braunau, Landshut et Munich. Les rives marécageuses de cette rivière et les difficultés que présente le passage de l'Inn, entravent la marche des opérations, et rendent les communications difficiles entre les différentes routes, qui d'ailleurs sont fréquentes et assez commodes dans ce pays où il y a peu de montagnes.

Depuis l'Iser jusqu'aux sources du Danube, la contrée plus ouverte encore, est percée d'un grand nombre de routes qui se croisent

en tous sens; mais dans les montagnes, le long du Rhin, elles côtoyent toujours le cours des affluens de ce fleuve. L'on trouve aussi sur la rive gauche du Danube, plusieurs chemins qui conduisent vers le Necker et le Mein par les sommités du Rauhe-Albe, en suivant le cours des divers filets d'eau qui grossissent ces deux rivières.

4° Le Danube apportera toujours les plus grands obstacles à la marche d'une armée, soit qu'elle veuille faire des mouvemens, soit qu'elle cherche à lier les différentes lignes d'opérations d'une base à l'autre. En effet, ce fleuve parcourt le théâtre de la guerre presque dans toute sa longueur, et le coupe, ainsi qu'on l'a déjà dit, en deux parties égales, depuis Ulm à Ratisbonne. Comme à partir de la première de ces places, le fleuve forme un défilé considérable, les contrées situées à droite et à gauche de son cours, n'ont entre elles de liaison, qu'aux points où les routes aboutissent à des passages. Ces points sont très-rapprochés entre Ulm et Ratisbonne; au-dessous il n'en existe que trois, à Straubing, Linz et Enns (1).

---

(1) Il y a encore un débouché par Krems; mais les lecteurs se rappelleront que le théâtre de guerre supposé par l'auteur, ne s'étend pas jusques-là.

Néanmoins, tous ces passages sont fort difficiles, tant à cause de la largeur du défilé, que par la disposition naturelle des bords du fleuve. Il ne suffit pas d'occuper une de ses rives pour être maître de l'autre; c'est une position avantageuse, mais non décisive.

Les armées respectives ont, des deux côtés du Danube, des lignes de communications avec leur base; elles peuvent donc, selon les circonstances, s'établir sur l'une ou l'autre de ses rives pour la défense des passages; il est même possible que ce fleuve trace la ligne de démarcation entre elles et restreigne l'étendue du théâtre de la guerre qu'elles occupent. Un pareil état de choses peut durer d'autant plus :

1° Que l'espace d'Ulm à Ratisbonne, où se trouvent le plus de passages avantageux, n'est que de huit marches, et par conséquent trop court pour en effectuer un avec sécurité, et le dérober à la connaissance d'un ennemi posté au point central.

2° Que la nature du défilé ne permet pas de le forcer aisément, et qu'il faut une très-grande supériorité de moyens pour l'entreprendre.

3° Que l'on ne peut se diriger vers les passages situés au-dessous de Ratisbonne, tant que l'ennemi occupe le pays au-dessus sans donner

prise sur ses propres lignes de communications, avant d'être à même d'atteindre celles de son adversaire; car d'après la nature du terrain en aval, on ne peut arriver aux communications de Ratisbonne que par des détours, tandis qu'à partir de ce point, l'adversaire a la faculté de se porter en ligne directe sur les nôtres. En admettant, par exemple, qu'une armée venant de l'ouest, voulût partir de sa ligne d'opération sur la rive droite du Danube, pour gagner, par Landshut et Straubing sur Cham, la communication de l'armée opposée; il faudrait qu'elle fît de Landshut à Cham quatre journées de marche, sans compter le temps qu'elle mettrait à passer le fleuve et à franchir les montagnes dans des chemins difficiles. L'armée adverse n'aurait, au contraire, que trois marches pour se porter de Ratisbonne à Landshut, c'est-à-dire sur la ligne de communication de la première. De Munich à Linz, il y en a dix; et de Ratisbonne à Munich, six; ainsi de suite.

Cette différence devient encore plus sensible, lorsque l'armée de l'est doit opérer offensivement sur la rive gauche, où l'on ne peut gagner un point de passage qu'en faisant un long détour; car il y a cinq marches de Schwarzenfeld par Cham, à Straubing, tandis

qu'il n'y en a pas trois de Ratisbonne au premier de ces points.

4° Que l'armée de l'est ne peut entreprendre de tourner le défilé et de passer au-dessus d'Ulm, de la rive droite du Danube à la rive gauche, sans donner prise sur toutes ses communications; tandis que de son côté, l'armée de l'ouest serait obligée, non-seulement de passer ce fleuve, mais encore l'Iller, pour arriver aux communications de l'adversaire en position vers Ulm; ces passages seraient très-difficiles près de leurs confluens en présence de l'ennemi; et si l'on voulait remonter l'Iller pour le franchir plus aisément, on s'éloignerait alors trop de la ligne de retraite. Enfin, il serait également difficile pour les deux partis de tourner la ligne de son adversaire par la rive gauche du Danube, attendu le défaut de communications transversales par les montagnes du Rauhe-Albe.

5° Que la difficulté de forcer le défilé ou de le tourner à proximité de l'ennemi, nécessitant une manœuvre longue, il n'en résulterait aucun avantage, quand bien même on serait parvenu à l'autre rive; car l'adversaire pourrait employer ce temps à passer lui-même le fleuve, c'est-à-dire à venir occuper les positions qu'on aurait quittées pour le tourner. Un semblable échange de positions ne souffrirait aucune dif-

ficulté, parce que chacune des bases a des routes qui conduisent aux deux rives du Danube : on éviterait par-là un combat, et l'on rétablirait même l'équilibre des chances, en prenant une bonne position défensive.

On ne saurait non plus laisser ces positions derrière soi sans danger; d'abord parce que dans toute l'étendue du pays jusqu'à Ratisbonne, il y a sur le Danube beaucoup de passages d'où partent des routes dans tous les sens; et ensuite parce que, d'après la disposition du théâtre de la guerre, ses bases sont éloignées de vingt-quatre marches, et ses côtés seulement de la moitié; on voit par-là que l'ennemi aurait plus de facilité à opérer sur les flancs et les derrières de l'armée qui dépasserait ces points, que celui qui manœuvrerait d'une base à l'autre pour atteindre le but de ses opérations.

SECTION III.

Détermination des objets d'opérations.

Le but d'une opération offensive étant de causer tout le mal possible à l'ennemi, plus on le repoussera, plus le mal sera considérable. Toutefois, la probabilité du succès est

la première des conditions d'un plan; et c'est après en avoir calculé les résultats, qu'il convient de prendre un parti. Cette probabilité ne peut exister dans une opération basée sur des communications incertaines, et qui laisse les flancs et les derrières de l'armée à découvert. On ne saurait donc compter sur le succès de celle qui partirait d'une base pour se rapprocher de l'autre, sans avoir au préalable couvert ses flancs; il faut, en conséquence, faire toutes les dispositions nécessaires pour chasser l'ennemi, ou tout au moins l'écarter des points d'où il pourrait mettre obstacle à un mouvement offensif, et s'emparer des communications, à l'aide desquelles il atteindrait son objet.

La manœuvre qu'on exécute sur le flanc d'une armée qui prend l'offensive, doit toujours être dirigée sur le point où plusieurs communications facilitent les mouvemens en direction transversale de toute l'étendue du théâtre de la guerre; ce ne sera donc pas entre Linz et Ratisbonne, ni par la chaîne du Rauhe-Albe, qui sépare le Danube du Necker et des affluens de ce fleuve, ni par les montagnes qui forment la vallée du Rhin, que ces mouvemens auront lieu; mais bien dans l'étendue parcourue par le Danube, entre Ulm et Ratisbonne. En effet, c'est de là qu'il faut chercher

à éloigner l'ennemi ; et pour y parvenir, il est indispensable qu'on puisse agir en liberté dans toutes les directions.

Le Danube est le seul obstacle auquel il faut avoir égard, dans le calcul des grandes opérations sur ce théâtre de guerre, parce que de tous les défilés qui s'y trouvent, il est celui qui exige le plus de temps et de moyens pour le franchir, quand même il ne serait pas défendu par l'ennemi. Il convient donc avant tout de lever cet obstacle, en s'assurant sur le fleuve, des communications hors d'atteinte. Le premier objet que les deux armées doivent se proposer dans leurs plans de campagne, et sans lequel elles ne peuvent se flatter de faire des progrès, est de se rendre maître d'un passage sur le Danube, entre Ulm et Ratisbonne, afin d'éloigner l'adversaire de tous les points où il lui serait facile d'arrêter, par des manœuvres, le cours ultérieur des opérations.

La difficulté de s'emparer d'un passage sur le Danube, quand il est occupé par l'ennemi, ne permet pas de compter sur le succès d'une pareille entreprise, et d'en faire la base d'un plan d'opérations ; il faut d'abord tâcher de s'assurer, par un autre moyen, d'un passage au moins sur ce fleuve. Le meilleur et le seul sur lequel on puisse compter, c'est

d'arriver au défilé avant que l'adversaire y soit parvenu, et déjà en mesure de le défendre : les opérations doivent donc être conduites sur les points de passage mêmes, ou dans une direction telle qu'on soit sûr d'y arriver avant lui. Les obstacles que l'occupation d'une rive présente aux opérations qui ont lieu sur l'autre, sont réciproques, et entravent également les entreprises de l'armée opposée; ainsi toutes deux ont un égal intérêt à gagner le défilé du Danube, qui se trouve être, dans ce cas, l'objectif des deux partis.

Mais c'est principalement entre Ulm et Ratisbonne que le Danube a une influence marquée sur les opérations des deux armées, parce que les points de passage compris dans cet espace offrent seuls des communications qui coupent le théâtre de la guerre dans tous les sens; c'est par conséquent dans cet intervalle qu'il faut prendre une position favorable. Les deux partis peuvent se procurer cet avantage avec la même probabilité de succès, vu que la distance entre les deux extrémités du défilé et les bases d'opérations les plus rapprochées, est à peu près la même. En effet, de Brisach à Ulm, il y a dix marches; de Strasbourg jusqu'à la même ville, huit à neuf; de Lauterbourg, huit; de Budweis et d'Enns à Ratisbonne, il y en a dix.

Cette différence paraît moindre encore, si l'on considère qu'Ulm est encore distant de huit marches de Ratisbonne, qu'il existe beaucoup de passages dans cet intervalle, et qu'il suffit d'en avoir occupé un avant l'ennemi, pour manœuvrer sans obstacle sur les deux rives de ce fleuve. C'est aux circonstances à déterminer le choix du point le plus favorable et la manière de bien débuter, en écartant l'adversaire du fleuve et des positions d'où il arrêterait le cours ultérieur des opérations. Ce point enlevé, on marchera avec circonspection contre sa base, afin de s'emparer d'autres positions ou de quelques passages d'une importance plus décisive.

La base d'opérations de l'ouest est tellement couverte par le Rhin et par la double ligne de places fortes, que ce n'est qu'à la suite d'événemens extraordinaires et hors de la prévoyance humaine, qu'il est permis de l'attaquer; tout ce qu'on peut espérer, c'est de s'en approcher, et de choisir une position qui procure la faculté de déjouer les opérations de l'ennemi, de le repousser quand il se montre sur la rive droite du fleuve, et de couvrir les pays en arrière.

La ligne la plus convenable à ces sortes de positions, serait celle d'où l'on pourrait se mou-

voir vers toutes les lignes d'opérations de l'ennemi, sans compromettre ses propres communications. Celle qui remplira cette condition et se trouvera en même temps la plus rapprochée de lui, est la meilleure, parce qu'elle couvrira une plus grande étendue du pays en arrière.

La route de Fribourg à Francfort, dans la vallée du Rhin, forme la première liaison entre les différens débouchés de la base d'opérations occidentale; mais cette ligne est longue : les deux têtes de pont de Kehl et de Cassel, situées à ses extrémités, protégent tous les passages qu'il plairait à l'ennemi d'effectuer. La vallée du Rhin n'a pas plus d'une marche de largeur, et toutes les routes qui en partent sont parallèles jusqu'au-delà des montagnes et sans liaison transversale. C'est pourquoi il serait trop dangereux de s'établir sur une de ces lignes, l'ennemi pouvant déboucher vivement et inopinément de ses têtes de ponts, et atteindre les communications ou la ligne de retraite de l'armée qui s'y serait placée, avant qu'elle eût le temps de les couvrir.

La seconde ligne de communication entre les routes qui vont du Rhin au Danube, conduit de Mœskirch à Miltenberg et Aschaffenburg, en longeant le pied oriental des montagnes; elle parcourt un pays ouvert, et donne plus de

facilité pour manœuvrer, que celle de la vallée du Rhin; elle est en outre parmi les routes propres à la défensive, la seule qui se trouve entre la base occidentale des opérations, et une ligne tirée d'Ulm vers le Mein.

Le point le plus avantageux pour prendre position contre la base de l'ennemi, est entre Stuttgard et Ludwigsburg: il sera regardé comme le second objectif des opérations de l'armée de l'est. Il réunit toutes les conditions qu'exige la Stratégie, pour agir défensivement; aucun sur toute la ligne, n'a de communications plus courtes avec le Danube: les routes d'Esslingen à Ulm, de Canstadt à Dillingen par Heydenheim, d'Aalen et de Nœrdlingen par Ingolstadt et Ratisbonne, y aboutissent; l'ennemi qui s'avancerait du Rhin ne pourrait, sans être prévenu, atteindre une route qui menaçât cette ligne de retraite. La plus courte de celles qui y mènent, ainsi qu'aux bords du Danube, est celle de Brisach à Ulm par Mœsskirch; or de Brisach à Mœsskirch, il y a six marches, tandis qu'on n'en compte que quatre de Stuttgard: de Brisach à Ulm par Mœsskirch, il y a dix marches, et de Stuttgard, quatre seulement: tous les autres débouchés qui conduisent de Strasbourg au Necker, se rapprochant davantage vers le front de la position qu'on pro-

pose de prendre entre Stuttgard et Ludwigsburg, sont par conséquent encore moins à redouter pour elle.

Les routes qui conduisent du Mein au Danube, quoique un peu plus éloignées de la position de l'armée de l'est, sont également peu dangereuses, attendu qu'elles ne se tournent vers le Danube qu'après avoir débouché des montagnes du Rhin, et se dirigent sur des points qu'on atteindrait tout aussi vîte de Ludwigsburg. Ces routes côtoyent les deux rives du Mein jusqu'à Aschaffenburg où elles se séparent : la première va à Miltenberg et se partage en deux branches au débouché des montagnes, l'une gagne le Necker par Heilbronn et Ludwigsburg, l'autre va à Mergentheim ; la seconde route conduit par Esselbach à Würzburg, et de cette ville au Danube, en passant par Ochsenfurt ou Kitzingen. De Mayence comme de Ludwigsburg, il y a cinq marches jusqu'à Miltenberg, et six jusqu'à Würzburg. D'un autre côté, trois routes conduisent de Heilbronn vers le Mein, et coupent celles dont nous venons de parler à Miltenberg, Bischoffsheim, Würzburg, Œringen, Ochsenfurt et Kitzingen.

Soit que l'on considère l'impossibilité de dé-

rober les mouvemens d'une armée, soit qu'on calcule le temps nécessaire pour s'avancer des bords du Rhin à travers les montagnes, où l'on est forcé de défiler sur une seule route, tandis que l'armée de l'est, qui a moins de chemin à parcourir, a la liberté de manœuvrer sur plusieurs colonnes; l'on voit que de la position prise, on peut non-seulement prévenir l'ennemi sur toutes les lignes d'opérations, mais encore gagner assez de temps pour aller au-devant de lui.

On ne trouve pas contre la base de l'est de position semblable à celle que nous venons d'indiquer, et qui rende, en quelque sorte, celui qui l'occupe, maître de la majeure partie du théâtre de la guerre. De Ratisbonne jusqu'à la route de Theresienstadt à Steier, il n'existe que le chemin de Cham par Straubing, lequel coupe presque transversalement le théâtre de la guerre : ce chemin, qui traverse d'âpres montagnes, est trop étroit et trop difficile pour permettre des mouvemens rapides : il n'est donc d'aucune utilité dans une ligne défensive; ainsi l'on restera près de Ratisbonne, ou l'on pénétrera jusqu'à la base de l'ennemi pour chercher à s'y établir.

Les deux ailes de la base orientale sont

couvertes par des montagnes et des places fortes, et l'on ne peut guère combiner de mouvemens contre son centre, pour se rendre maître de toute la ligne. Il faudra donc se résoudre à tenter une opération isolée sur l'une des rives du Danube, attendu que la base de l'est ne peut, à proprement parler, être rompue qu'entre le Danube et Steier, ou entre Tein et Rosenberg. Une pareille entreprise n'aurait cependant de succès qu'autant que l'ennemi, dans l'impossibilité de gagner Ratisbonne, serait hors d'état de changer de rive et d'arrêter les mouvemens de l'armée de l'ouest, par une opération sur ses derrières.

En supposant même que ce cas ne soit pas à craindre, les points les plus importans de la base de l'est, où toutes les communications aboutissent, sont Enns et Budweis. Or, l'éloignement de ces deux points, et les difficultés d'y arriver, sont à-peu-près dans les mêmes rapports. Il y a de Ratisbonne à Enns dix marches, et autant de Ratisbonne à Budweis : la route qui conduit à la première de ces places traverse l'Iser et l'Inn, celle qui mène à l'autre est tracée sur les montagnes de la frontière de Bohême; mais en comparant les avantages de ces deux directions, on donnera la préférence à celle de Budweis, et l'on regardera ce point,

avec raison, comme le second objectif des opérations de l'armée de l'ouest.

La marche sur Enns vous rend maître d'un petit espace resserré entre de hautes montagnes et le Danube, où l'ennemi arrête tous progrès ultérieurs, en s'établissant sur les escarpemens de la rive gauche de ce fleuve : position dont on ne peut le déloger en aucun cas. Si vous avancez, au contraire, jusqu'à Budweis, alors votre armée est maîtresse de la plus grande partie de la ligne d'opération de l'ennemi. Celui-ci se porte-t-il sur Prague? les deux rives du Danube appartiennent au vainqueur, qui peut utiliser ce fleuve pour le transport de ses parcs et l'établissement de ses communications sur la rive droite. L'avantage n'est pas moindre pour lui, si l'adversaire se retire sur le Danube. En effet, rien n'est plus aisé que de l'y tenir en échec avec peu de troupes, et de s'établir sur sa base d'opérations en investissant, sans perte de temps, Prague ou Theresienstadt.

Dès qu'on a dépassé la frontière de Bohême, les communications sont encore plus sûres, parce qu'elles s'étendent d'Egra à Mayence, conséquemment à une plus grande distance du Danube et des points où l'ennemi pourrait les gêner. Au reste, il ne saurait lui-même s'exposer à quitter les environs d'Enns et de Linz,

pour manœuvrer en remontant le Danube, sans donner prise sur sa ligne de retraite, à l'adversaire posté dans les environs de Budweis, attendu que de ce point aux deux premiers il y a trois marches, et douze de ceux-ci à Cham.

SECTION IV.

Choix des lignes d'opérations.

Pour la facilité du coup d'œil, on trouvera ci-après, sous la forme d'une table, les indications de toutes les lignes dont l'exacte connaissance est indispensable pour déterminer les opérations sur le théâtre de guerre donné.

Cette table comprendra :

1° Les deux bases d'opérations ;

2° Les côtés nord et sud du théâtre de la guerre ;

3° Le défilé du Danube, considéré comme premier objectif des opérations ;

4° Enfin, les lignes de communications des deux bases au premier objectif, qui servent à tous les mouvemens intermédiaires, et subséquemment à parvenir au second.

Les lignes d'opérations qui partent du Rhin, sont divisées en trois branches, savoir : entre la Wiese et la Murg, entre la Murg et le Necker, et le long du Mein.

Bien qu'il y ait, entre la Murg et le Necker, beaucoup de passages sur le Rhin, et que plusieurs routes partent des bords de ce fleuve, l'on n'a indiqué que celle du centre, c'est-à-dire, celle de Lauterbourg, en face de Carlsruhe; par la raison que toutes les routes qui débouchent dans cet espace, vont rejoindre si vîte le Necker, qu'il n'y a aucune différence sensible dans leur développement, quelle que soit celle qu'on choisisse.

En déterminant la ligne de la base de l'est, l'on n'a pas fait mention des débouchés sur l'Eger, attendu qu'on n'a pas de motif de préférer cette longue ligne d'opération.

L'on a envisagé cinq points dans le premier objectif, comme buts principaux des lignes d'opérations, savoir : les deux extrémités du défilé du Danube, puis Ulm et Ratisbonne; ensuite Dillingen, comme le plus propre au passage au-dessus d'Ulm; Donauwerth, à cause de la communication voisine du Lech; enfin, Ingolstadt, eu égard à la facilité de rétablir ses fortifications et à la bonté de son passage.

La différence de distance entre ce dernier et les autres est si peu de chose, qu'on peut la regarder comme nulle, et que le calcul de toutes les communications, conduisant des bases à chaque passage, serait superflu.

5° Les lignes directes des bases aux seconds objectifs en omettant les premiers.

6° Les lignes transversales qui forment la liaison des extrémités nord et sud du théâtre de la guerre, coupent par conséquent toutes les lignes d'opérations, et servent à leurs communications réciproques.

(*Voyez* la Carte du théâtre de la guerre donné).

1°.

Base d'opérations à l'Orient.

De Brisach à Mayence (1).

	lieues.	marches.
De Brisach, par Lauterbourg, à Mayence..	63	*ou* 10

Base d'opérations à l'Occident.

De Steier à Theresienstadt.

De Steier à Enns, par Budweis et Prague..	83	— 14

(1) L'auteur a consacré une section entière de son ouvrage, à donner la nomenclature détaillée des stations intermédiaires des différens points que nous indiquons. Nous nous sommes cru autorisé à supprimer ces détails, que l'on peut trouver sur toutes les cartes de poste, et qui, ne pouvant être d'aucune utilité au lecteur, déparent en pure perte un ouvrage d'un si grand intérêt.

2°.

Côté du sud du théâtre de la guerre.

De Brisach à Steier.

	lieues.	marches.
De Brisach par le val d'Enfer, Memmingen, Munich et Braunau.	152	*ou* 25

Côté du nord du théâtre de la guerre.

De Mayence à Theresienstadt.

De Mayence par Würzburg, Bamberg et Egra.	129	— 22

3°.

Objectif sur le Danube.

D'Ulm à Ratisbonne.

D'Ulm, par Donauwerth et Ingolstadt.	50 ½	— 8

4°.

Des lignes d'opérations des deux bases au Danube.

Partant de la base de l'est, au Danube.

1° *Entre la Wiese et la Murg.*

De Brisach à Ulm, par le val d'Enfer.	54	— 9

	lieues.		marches.
De Strasbourg à Ulm, par la vallée de la Rench.....	47	*ou*	8

Cette route est si mauvaise dans la vallée de la Rench, qu'elle n'est pas praticable aux voitures en tout temps, ce qui fait qu'elle ne peut être considérée comme une communication principale.

2° *Entre la Murg et le Necker.*

De Lauterbourg, par Stuttgard, à Ulm.....	49 ½	—	8
par Gemünd, à Dillingen..	51 ½	—	9
par Nœrdlingen, à Donauwerth.....	54	—	9
par Monheim, à Ingolstadt.	69 ½	—	12
par Monheim et Beilengries, à Ratisbonne.....	85 ½	—	14

3° *Sur le Mein.*

De Mayence, par Dillingen et Ellwangen..	70 ½	—	12
à Donauwerth, par Hall. ...	70	—	12
à Ingolstadt, par Mergentheim.	85	—	14
à Ratisbonne.....	90	—	15

Partant de la base de l'ouest au Danube.

Sur la rive droite de ce fleuve.

D'Enns à Ratisbonne.....	60 ½	—	10
à Ingolstadt.....	78 ½	—	13
à Donauwerth.....	92	—	15
à Dillingen, par Munich.....	96	—	16
à Ulm, par Augsburg.....	103 ½	—	17

Sur la rive gauche du Danube.

	lieues.	marches.
De Budweis, par Cham, à Ratisbonne.....	57 ½ *ou*	10
à Ingolstadt.....	75 ½ —	13
par Stadt-am-Hof et Schambach.	76 ½ —	13
à Donauwerth.....	89 —	15
à Dillingen.....	96 —	16
à Ulm.....	108 —	18
De Prague à Ingolstadt, par Stadt-am-Hof..	81 ½ —	14
à Donauwerth, par Amberg....	54 —	16
à Dillingen.....	101 —	17
à Ulm.....	114 —	19

5°.

Lignes les plus courtes des bases aux seconds objectifs.

Partant de la base de l'est.

De Spire à Budweis, par Mergentheim, Nuremberg et Cham.....	136 ½ —	23
De Mayence à Budweis, par Nuremberg...	143 —	24

Partant de la base de l'ouest.

De Budweis à Suttgard, par Amberg et Nœrdlingen.....	126 —	21

6°.

Lignes transversales qui lient les côtés du nord et du sud du théâtre de la guerre.

	lieues.	marches.
De Friburg, par Rastadt, à Francfort.....	69 ½ *ou*	12
De Mœskirch, par Heilbronn, à Aschaffenburg.....	67 —	11
De Memmingen, par Rothenburg, à Würzburg.....	60 —	10
De Landsberg, par Dietfurth et Roth, à Bamberg.....	60 ½ —	10
De Munich, par Schwarzenfeld, à Egra...	61 ½ —	12
D'Alt-OEtting à Klentsch.....	42 —	7
De Straubing à Cham, cette chaussée, encaissée entre deux hautes montagnes, est si escarpée en quelques endroits, qu'on ne peut s'en servir sans beaucoup de difficultés, et qu'il ne convient pas de la prendre dans les mouvemens qui exigent de la célérité.		
De Steier à Enns, par Budweis et Pilsen...	89 —	14

Ce sont les circonstances qui déterminent, dans l'offensive, le choix des lignes d'opérations, et dans la défensive, celui des lignes de défense.

SECTION V.

Positions défensives.

Lorsque par manque de forces, ou faute d'être suffisamment préparé, celui qui a le Rhin pour base d'opérations, est contraint de se tenir sur une défensive absolue, il n'a presque rien à craindre. A couvert par ses forteresses, les deux têtes de pont de Kehl et de Cassel le mettent à même d'inquiéter sans cesse l'ennemi qui s'avancerait contre la base, et de lui faire beaucoup de mal sans courir lui-même de dangers.

Celui qui doit défendre la base de l'est, se trouve dans une position bien plus difficile, quand les circonstances et la brièveté du temps ne lui permettent pas d'atteindre les environs de Ratisbonne, et de s'y préparer une position entre Landshut et Wernberg. Sans point intermédiaire pour arrêter les progrès de l'ennemi, n'ayant pour ligne de position que la base elle-même, privé de communications transversales entre les lignes que celui-ci choisirait vers Budweis et Enns pour son opération, il ne lui reste qu'à s'y maintenir jusqu'à ce qu'il se soit avancé de Ratisbonne sur l'un ou l'autre de ces points; seulement alors, selon que

les circonstances et les forces disponibles le lui permettront, il marchera à sa rencontre, l'attendra à Budweis, s'il se dirige par la Bohême, ou prendra position sur la rive gauche du Danube, vis-à-vis de Linz ou d'Enns, au cas qu'il opère le long de ce fleuve. Dans les deux dernières hypothèses, le point le plus favorable pour l'arrêter est entre Budweis et Kaplitz; Scharding et Klattau en sont à-peu-près aussi éloignés que Ratisbonne est distant de la dernière de ces villes. On peut donc delà, sinon prévenir l'ennemi sur l'Inn et aux débouchés du Bœhmerwald, du moins l'attaquer immédiatement après le passage de cette rivière, à sa sortie des défilés.

En admettant que les circonstances nécessitassent une défense purement passive, la position qu'on vient de proposer serait encore la plus avantageuse, comme centre du seul espace attaquable de la base d'opérations. En s'y concentrant d'avance, on gagne le temps et les moyens, non-seulement de retrancher Budweis, mais encore d'établir une double tête de pont à Linz et à Enns, et de s'assurer par-là de nouveaux moyens de défense qui n'empêcheront peut-être pas, à la vérité, la base d'opérations d'être forcée, mais au moins qui y apporteront de puissans obstacles.

Enfin, si l'on considère que Budweis est à dix marches de Ratisbonne, et que cette ville n'est distante que de cinq de Munich, tandis que l'on compte treize marches de Budweis à Ratisbonne par Linz; qu'on fasse attention à la facilité avec laquelle des détachemens peuvent détruire tous les ponts sur l'Iser, l'Ism et le Danube, et qu'on calcule le temps nécessaire pour les rétablir, on reconnaîtra la possibilité de gagner de Budweis les lignes de communication de l'armée qui agirait contre l'Autriche, en atteignant celles qui conduisent à ce fleuve de l'intérieur de la Bohême. Si, par défaut absolu de moyens, l'on désespérait de se maintenir à Budweis, le seul parti qui resterait à prendre serait de profiter du grand développement des fortifications de Prague, pour se jeter dans cette place, et y causer, par une petite guerre, le plus de mal possible à l'ennemi.

Pour investir cette place, il est obligé d'établir ses troupes devant une longue ligne de circonvallation traversée par la Moldaw, coupée d'une infinité de ravins, et qu'on peut rompre avec des forces inférieures. Si, au lieu de l'investir, il prend position sur l'une de ses rives, alors le but qu'on se proposait est naturellement atteint; il ne fera pas d'autre entreprise, et l'on peut attendre un retour de fortune tranquil-

lement derrière les remparts; mais si après avoir franchi les montagnes de la Bohême, il se dirige sur Budweis, on fera bien d'inquiéter ses débouchés et ses communications.

Les motifs qu'on vient de donner pour déterminer le choix des points propres à la défense de la base d'opérations de l'est, dérivent de leur situation stratégique; mais d'autres considérations peuvent encore avoir de l'influence: par exemple, quand on attend sur un point, plutôt que sur l'autre, des renforts suffisans pour se défendre avec vigueur ou pour reprendre l'offensive. L'on observera pourtant que si l'on jugeait à propos dans cette vue, de prendre position sur un point moins favorable à la défensive, il ne faudrait le faire qu'avec la certitude de se réunir aux renforts attendus, avant que l'ennemi fût en mesure de s'y opposer ou de forcer la position, sans quoi l'objet du mouvement serait manqué.

Le but de la défensive est de gagner du temps; on le remplit d'autant mieux qu'on entrave la marche de l'adversaire, et qu'on retarde son arrivée aux points décisifs. Ceci exige tout le talent et toute l'énergie du général en chef, notamment quand ses points ne sont pas assez forts par eux-mêmes, pour faire une longue résistance. Ainsi, quand on peut rassembler à temps assez de moyens pour compenser la

supériorité de l'ennemi par les ressources de l'art, et suppléer au défaut de troupes par l'avantage de la position ; de même lorsqu'on espère l'arrêter, en lui inspirant de justes craintes et en l'obligeant à ne s'avancer qu'avec la plus grande circonspection, on fera bien de s'écarter un peu de la base d'opérations, et de prendre toutes les positions favorables qu'on pourra atteindre avant lui.

On se procurera par les moyens qu'on vient d'indiquer, tous les avantages désirables pour une position défensive ; savoir, la liberté de se mouvoir sur les flancs et en arrière, tandis que l'ennemi serait restreint à certains points d'attaque, et que des obstacles élevés par l'art ou la nature entraveraient ses entreprises. Les positions défensives ne méritent pas seulement d'être profondément appréciées dans les combinaisons d'une guerre de défense, elles doivent encore être prises en considération dans les entreprises offensives. Des revers, des événemens imprévus forcent bientôt une armée envahissante à se défendre à son tour. Ainsi, un général devra toujours calculer d'avance les ressources et les moyens de résistance que l'ennemi pourrait lui opposer, et qu'il aura à vaincre pour arriver à son but.

Il semble, au premier coup d'œil, que la position défensive la plus avantageuse aux deux

armées soit derrière le Danube, sur l'une ou l'autre rive, entre Ulm et Ratisbonne. Elle serait certainement la plus forte de front; et lors même qu'on ne croirait pas devoir la choisir dès l'ouverture de la campagne, il n'est pas moins vrai que, dans le cours des opérations, elle peut devenir fort utile à celui des deux partis qui aura besoin de gagner du temps. Avant tout, il est absolument nécessaire que l'armée qui l'aura choisie soit maîtresse d'Ulm et de Ratisbonne; car si l'ennemi s'empare de l'une ou de l'autre de ces places et gagne par-là son flanc, elle perd tous ses avantages. L'armée qui s'établira sur cette ligne, ne doit pas seulement être sûre de n'être prévenue sur aucun point, mais encore avoir des forces assez considérables pour la garnir, afin qu'on ne l'attaque ni ne la tourne impunément.

La défensive sur la rive gauche du Danube a ce grand inconvénient, que le plus grand nombre et les meilleures lignes d'opérations conduisent de cette rive aux bases et sur les derrières de la position proposée; ce qui en rend la défense précaire. Sur la rive droite, elle a, pour l'armée de l'ouest en particulier, tous les vices d'une position de flanc. Sa ligne de retraite passe d'une de ses ailes sur le prolongement de son front. En cas d'échec, l'armée qui

l'occuperait n'aurait pour se retirer que la route du val d'Enfer, elle-même très-dangereuse; car l'ennemi qui d'Ulm remonterait la rive gauche du Danube, n'est pas plus éloigné qu'elle de la base de l'ouest. La retraite de l'armée de l'est sur l'Enns, n'a pas cet inconvénient, vu que le défaut de passage sur le Danube ne permet pas à celle de l'ouest de l'inquiéter sur la rive gauche de ce fleuve.

Cette ligne de défense perd tous ses avantages, quand une grande supériorité numérique permet à l'ennemi de masquer ses mouvemens, et de continuer ses opérations derrière le Danube sans être aperçu; elle deviendrait même dangereuse si on la gardait trop longtemps, ou que l'ennemi parvînt à forcer le point d'appui le plus rapproché de la base de son adversaire, car alors celui-ci serait hors d'état de prévenir son adversaire sur le second objectif, et exposé par-là à une défaite totale.

Finalement, en prenant position derrière le Danube, on abandonne à son adversaire une grande partie du théâtre de la guerre et de ses ressources. Sous ce rapport, les fronts d'opérations, parallèles à la base de l'ennemi, sont avantageux (1); ils couvrent plus de pays, et

(1) Ce terme de front d'opérations dont je me sers ici,

leur but est plus immédiat. Ce n'est qu'à la base orientale du Rhin, et entre les crêtes du Rauhe-Albe, de la Naab, de l'Iller et de l'Iser, qu'on trouve des lignes de défense propres à ces sortes de développemens, attendu que ce n'est que là qu'on peut traverser, parallèlement aux bases, toutes les routes qui sont à la disposition de l'ennemi pour l'offensive.

La ligne défensive entre le Mein et Mœsskirch serait non-seulement opposée avec succès à la base d'opérations de l'ouest; on pourrait, en sens inverse, la prendre avec plus d'avantage encore, contre une armée venant du côté de l'est. Le Necker en couvre le centre, et ses ailes ne peuvent être ni attaquées, ni tournées, tant parce que la ligne de

---

quoiqu'il ne soit pas celui employé par l'Archiduc, me paraît un excellent terme technique, sur lequel il convient de s'entendre. Ainsi, j'appelle la ligne du Rhin, la base d'une armée française qui opère en Allemagne; la ligne d'opération, celle qui mène de la base au point objectif; enfin, le front d'opérations est, en quelque sorte, un prolongement de la ligne de bataille, sans être pourtant la ligne tactique de combat. Par exemple, dans la campagne de 1796, que l'auteur choisit pour appliquer ses idées, la ligne de la Naab était un front d'opérations pour l'armée de Jourdan, et celle du Lech en était un autre pour l'armée de Moreau.

retraite est très-courte, que parce que le grand nombre de ses communications avec la base du Rhin, laisse le choix de la plus convenable, ou qu'enfin la base elle-même est, par ses places fortes, à l'abri des entreprises de l'ennemi. Cependant, comme le premier objet de l'opération est de gagner le Danube, la condition essentielle de la position à prendre à cette hauteur, s'il en est encore temps, doit être d'écarter l'ennemi de ce fleuve, autant que possible.

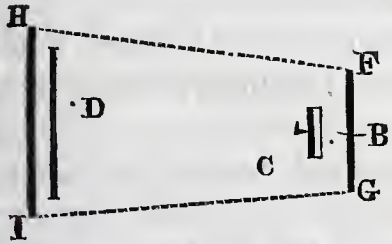
Le cours du Danube d'Ulm à Ratisbonne, étant presque perpendiculaire aux deux bases d'opérations, il s'ensuit de là que les lignes partant des flancs de chacune de ces bases, pour arriver à l'extrémité du défilé opposé, c'est-à-dire, de Mayence et de Brisach à Ratisbonne, ou de Theresienstadt et Steier à Ulm, sont les plus éloignées de celles qui peuvent être embrassées par le front d'opérations des deux armées.

Il résulte de ce principe, que plus une armée est rapprochée de la base d'opérations de son adversaire, plus sa ligne de position doit avoir d'étendue; et que plus elle se retire sur le premier objectif, vers sa propre base, plus cette ligne se raccourcit (1). Elle se termine au point

(1) On ne peut généraliser cette maxime, car, dans beaucoup de circonstances, elle paraîtrait inexacte.

de rencontre de la ligne d'opérations la plus éloignée de l'ennemi dont elle assure la défense; en sorte, par exemple, que la ligne d'Amberg à

La figure suivante est nécessaire pour expliquer cette idée.



L'auteur affirme que l'armée C couvrant le point B de sa base GF, n'a pas un front d'opérations aussi étendu que si elle s'avançait en D, près de la base de l'ennemi HI. Cette idée, qui paraît fort juste en théorie, ne l'est pas toujours dans l'application, et pour s'en convaincre, il faut jeter un regard sur le théâtre de guerre supposé ; en effet, une armée autrichienne se trouvant sur le Rhin, devrait avoir, selon l'auteur, un front d'opérations beaucoup plus étendu que si elle était dans la vallée du Danube, puisque sa ligne courrait depuis Brisach jusqu'à Mayence, aux deux extrémités de la base ennemie. Mais pourquoi serait-il nécessaire de régler son front d'opérations sur l'étendue d'une ligne territoriale ? N'est-ce pas d'après l'emplacement réel des forces ennemies, qu'il convient de le fixer ? Si l'armée s'avance du Danube sur le Rhin, c'est qu'elle est en état de prendre l'offensive. En portant son front d'opérations au point central sur le Necker, il

Landshut, de six marches, ou jusqu'à Munich de neuf, sera pour l'armée de l'ouest la plus étendue, comme étant la plus rapprochée de la base ennemie; tandis que pour l'armée de l'est, celle d'Ochsenfurt à Memmingen, sera de neuf marches. Le front de ces deux lignes se rétrécit à mesure qu'elles se replient sur Ulm et sur Ratisbonne.

On trouve plusieurs lignes de positions avantageuses dans l'étendue dont on vient de parler,

---

n'est pas nécessaire de l'allonger jusqu'aux deux extrémités de la ligne ennemie, car si l'armée française se rassemble vers Mayence, à quoi bon étendre le front d'opérations jusqu'à Brisach? Si elle se réunit sur ce dernier point, pourquoi prolongerait-on la ligne vers Mayence? Enfin, si l'ennemi se divisait aux deux extrémités, loin de s'étendre comme lui, il faudrait se serrer sur le centre et l'y attaquer. Les accidens du terrain s'opposent aussi à ce qu'on puisse présenter l'idée de l'auteur comme une maxime invariable, puisqu'il est vrai que la configuration du théâtre de la guerre, loin d'exiger qu'on prolonge le front d'opérations en avançant vers la base de l'ennemi, obligerait plus souvent à le rétrécir. A l'appui de cette vérité, on peut prendre un exemple sur le théâtre de guerre supposé dans ce chapitre. Lorsqu'une armée française s'avance des deux extrémités de la base du Rhin vers le défilé du Danube, son front d'opérations se rétrécit à mesure qu'elle s'approche des points de Ratisbonne ou de Steier; ce qui est certainement le contraire de l'assertion que nous combattons.

parce qu'elle est coupée par un grand nombre de courans qui se rendent de droite et de gauche presque perpendiculairement et à la même hauteur dans le Danube, et forment des défilés d'une défense facile. Les deux armées peuvent en tirer un égal parti, le terrain étant en général découvert sur leurs rives.

Le Danube coupe toutes ces lignes vers leur centre, c'est-à-dire au point qui est ordinairement le plus favorable à sa défense. Ce point est en même temps celui qui offre les chances les plus avantageuses pour s'y maintenir, quand même l'ennemi aurait déjà franchi une partie des obstacles, et serait maître de quelque passage : considération qui fait encore mieux ressortir l'importance du Danube sur le théâtre de la guerre.

Toute position manquerait son but, si elle ne commandait pas immédiatement le Danube dans le rayon de sa ligne de défense, ou si elle ne se trouvait pas sur le fleuve même : sans cela, l'ennemi pourrait manœuvrer sur la ligne la plus courte, repousser l'armée du premier objectif, et s'ouvrir le chemin du second, en se portant sur le flanc de la position, par les lignes les plus directes qui y mènent du Danube.

A moins d'une grande supériorité numérique, on ne doit dédaigner, ni laisser de côté

aucune position sur le Danube; il faut au contraire les emporter toutes, afin de se débarrasser de l'ennemi.

Les observations précédentes démontrent la difficulté de tourner ces positions sans donner prise sur ses propres communications. Ces inconvéniens sont réciproques; car, à moins d'une supériorité décidée, l'ennemi ne pourrait guère mieux masquer ses attaques à l'armée postée sur le Danube, et tourner sa position en manœuvrant sur ses flancs ou sur ses derrières; en effet, si elle profite du moment favorable, elle parviendra, sans grands dangers, à culbuter les corps restés en position; puisqu'en cas de nécessité, elle conserve toujours la faculté de se retirer derrière le fleuve. Le corps qui aura cherché à la tourner sera lui-même dans une position fort critique, et battu en détail. Celle des deux armées qui n'occuperait qu'une partie des passages du Danube, n'a pas d'espoir fondé de forcer l'autre par une manœuvre, à abandonner la position qu'elle aurait sur ce fleuve, attendu que cette dernière serait à même, non-seulement d'intercepter ses communications, mais encore de se porter directement aux points où l'autre n'arriverait que par des détours.

Il résulte de ces diverses considérations, que

sur toutes les lignes parallèles de défense coupées par le Danube, entre Ulm et Ratisbonne, la position la plus avantageuse doit être sur le fleuve, à proximité d'un passage, puisque ce n'est que delà qu'on a la faculté de manœuvrer rapidement sur les deux rives, de prévenir et de faire échouer les attaques de son adversaire. En effet, si l'on s'écarte du Danube, sans s'assurer les moyens de contre-balancer l'avantage que l'initiative procure à l'ennemi, ses mouvemens commanderont alors aux nôtres; il récupérera, par une surprise ou une attaque inopinée, le temps qu'il aura mis à une plus forte marche; tombera rapidement sur la rive dégarnie, et couvert par le fleuve, il gagnera assez de marches pour en opérer sans obstacle le passage, et prendre en flanc toutes les positions défensives qu'il aura devant lui. Il obtiendra d'autant plus facilement ces différens résultats, qu'il menacera les communications de son adversaire, sans lui laisser le temps d'inquiéter les siennes, et qu'il aura des lignes de retraite sur les deux rives du fleuve.

S'il est vrai qu'une position sur le Danube soit la plus propre à arrêter la marche ultérieure de l'ennemi, tant qu'il reste lui-même appuyé au fleuve; il convient toutefois de dire

que les lignes de défense perpendiculaires à ses rives, acquièrent une importance momentanée. Elles peuvent servir à ralentir les progrès de l'ennemi, et le tenir plus long-temps éloigné du premier objectif, dans le cas où, plein de confiance en sa supériorité, trompé par de faux calculs, ou peut-être forcé par les circonstances, il adopterait une ligne d'opération autre que celle qui de sa base conduit au point le plus rapproché du défilé du Danube. Ainsi, l'on ne doit prendre de position près de ce fleuve, que lorsqu'on est forcé d'évacuer la première. Enfin, il reste une troisième et dernière position sur le fleuve même, qu'on occupera après l'avoir passé, si l'on veut l'opposer comme barrière à l'ennemi. Les défilés qui se trouvent devant le front de ces lignes, et derrière lesquels il y a des communications transversales, servent en même temps d'appui à l'aile dont les mouvemens auraient pour but de prendre en flanc les opérations de l'adversaire, et de protéger la retraite soit vers une autre position, soit sur le Danube même.

Les lignes défensives les plus importantes sur les deux rives de ce fleuve, faisant face à la base d'opérations de l'est, sont celles :

1° De Memmingen, sur la rive droite de l'Iller jusqu'à Ulm; de ce point en passant par

Albek à la Brenz, par Aalen sur le Kocher, par Ellvangen sur la Jaxt, par Rothenburg sur la Tauber, enfin au Mein par Marktbreit et Ochsenfurt.

Il est vrai que cette ligne a l'inconvénient d'avoir neuf marches, et d'être coupée par beaucoup de vallées et de montagnes; mais il est moins sensible qu'il ne le paraît, parce que l'ennemi ne peut absolument s'avancer sur l'Iller dès qu'Ulm est occupé; d'où il suit qu'on peut déduire de la ligne de défense, les deux marches d'Ulm à Memmingen. Le terrain, quoique coupé, n'est pas impraticable, puisqu'on peut aussi bien manœuvrer sur la communication transversale, que par les montagnes d'où sortent la Brenz, le Kocher, la Jaxt et la Tauber, tandis que l'ennemi ne suit que des vallées isolées pour se porter en avant.

La proximité de cette ligne des points où débouchent les routes qui viennent du Rhin, ne la rend favorable qu'à celui qui se trouve en face de ces débouchés; elle serait dangereuse, au contraire, pour celui qui, les ayant à dos, perdrait la faculté de manœuvrer et de choisir ses lignes de retraite.

2° De Mindelheim, derrière la Mindel, jusqu'à Lauingen; puis de la Brenz par Nœrdlingen, Dünkelspül et Feuchtwangen, à l'Aisch

près Windsheim et Neustadt. Cette ligne est aussi de neuf marches, dont on peut déduire, comme dans la précédente, celle de Mindelheim à Lauingen. De Feuchtwangen à Windsheim, elle suit la crête des montagnes. Elle est avantageuse aux deux partis, mais plus particulièrement contre la base orientale, parce qu'alors elle ne s'étend que jusqu'à Dünkelspül.

3° D'Augsburg à Dünkelspül, le long du Lech et de la Wertach, ligne plus avantageuse contre l'est que ne le serait contre l'ouest celle de Friedberg par Rain, Donauwerth, Wending, Gunzenhausen, Wassermungenau, Heilbronn et Burgfarnbach, laquelle est de sept marches, et se trouve coupée de plusieurs défilés.

4° D'Aicha à Neuburg, Eischtædt, Pleinfeld, et delà le long de la Regnitz à Nuremberg. Cette ligne a six marches de longueur, et peut servir aux deux partis, avec cette différence seulement, qu'il faudrait s'étendre jusqu'à Friedberg si l'on voulait faire front contre l'est; alors l'Aach et le Neuburger-Moos en couvriraient le centre; et l'aile gauche ne s'étendrait que jusqu'à la Rezat ou au village de Wassermungenau.

5° De Pfaffenhofen par Ingolstadt à Neumarkt, ligne propre aux deux armées, et qui

n'a pas tout-à-fait cinq marches. Ses extrémités ne s'appuient, il est vrai, ni à la route d'Amberg à Nuremberg, ni à celle d'Augsburg à Freising et Munich; mais comme la ligne qui conduit à Amberg est plus courte par Neumarkt que par Nuremberg, et qu'il en est de même de la distance de Pfaffenhofen, de Munich ou de Freising à Augsburg, il en résulte que l'ennemi ne peut en dépasser les extrémités, et qu'il suffit de les occuper pour garantir ces routes. Une des deux armées pourrait prendre la ligne de défense qu'on vient d'indiquer en se plaçant sur la rive gauche du Danube, de Kehlheim à Beilengries, derrière l'Altmühl, et delà le long de la Sulz jusqu'à Neumarkt, position à laquelle le défilé escarpé de l'Altmühl donnerait bien de la force. L'armée qui battrait en retraite vers la Bohême, ne pourrait cependant profiter de cet avantage, attendu qu'elle serait sans communication avec la rive droite du Danube, où il n'existe pas de pont entre Kelheim et Ratisbonne.

6° De Landshut à Wernberg. Il importe d'autant plus d'entrer dans quelques détails sur cette ligne importante, qu'elle se lie à l'occupation de Ratisbonne, comme réunion de toutes les communications, et qu'elle offre en

même temps les premières positions à l'armée qui viendrait de la Bohême.

S'il s'agit de faire face à l'est, la ligne passe alors derrière la Naab sur des montagnes escarpées, de Wernberg à Schwandorf, où elle traverse la rivière pour se joindre à la Regen, et couvrir les avenues de Stadt-am-Hof. Cette dernière a aussi des rives escarpées et peu de passages; l'espace entre elle et la Naab est montueux et facile à défendre. Cette ligne présente néanmoins quelques inconvéniens, parce qu'elle est coupée en deux par la Naab et la Laber, qu'on aurait à dos. Lorsqu'au contraire la retraite s'effectue sur la Bohême, le front de la position est couvert par la Naab, qui en rend l'attaque plus difficile. L'ennemi ne peut s'approcher de cette rivière que par des défilés pénibles; il ne les franchira jamais assez rapidement pour empêcher celui qui les défend, de gagner avant lui les points menacés, ou même de se porter au-delà, et de rendre son débouché impossible en l'attaquant pendant sa marche.

Ce front de défense est moins avantageux sur la rive droite du Danube, par la raison que de Ratisbonne à Landshut, le terrain n'offre pas de position favorable; mais dans cet espace, on trouve une bonne position de flanc dont le front

est couvert par l'Abens et le ruisseau marécageux de la Gross-Laber, et dont les deux ailes s'appuient au Danube : elle a sur ses derrières des passages sur ce fleuve à Ratisbonne et à Kehlheim. L'ennemi qui veut pénétrer entre l'Abens supérieur et l'Iser, ne peut la laisser derrière lui, sans compromettre ses propres communications. Elle réunit toutes les propriétés d'une position défensive, et procurerait un meilleur appui pour les ailes que si on étendait la ligne jusqu'à Landshut.

En général, cette ligne a l'avantage de ne pouvoir être débordée entre Wernberg et Eckmühl, et l'ennemi ne saurait l'atteindre nulle part avant qu'on ne soit en mesure de bien la défendre; elle a encore celui d'être très-difficile à attaquer, en ce qu'elle n'est accessible que par des chemins et des défilés déterminés, tandis que celui qui l'occupe, est en possession de communications faciles. De plus, elle est préférable à toutes les autres lignes sur le Danube, parce qu'il suffit de tenir Ratisbonne pour s'y maintenir, et qu'à l'exception de ce point, les rives escarpées du fleuve, entre Kehlheim et Straubing, n'offrant aucun passage, il n'y a pas de possibilité de la tourner. Enfin, l'ennemi ne tenterait de passage au-delà de ces deux villes, sans

donner prise sur ses propres communications, d'où l'on est en droit de conclure, qu'il ne parviendra à faire évacuer cette position, qu'après avoir emporté Ratisbonne de vive force.

Cette place, liée à Stadt-am-Hof, sur la rive gauche du Danube, par un pont de pierre, est, par sa situation même, le point le plus fort du théâtre de la guerre. Son occupation, sans être subordonnée à la possession préalable d'aucun autre poste, n'en devient pas moins décisive pour la conservation de tous. Ratisbonne est comme un centre d'où partent plusieurs rayons, qui n'ont entre eux de communication qu'à une circonférence très-éloignée. L'armée obligée de manœuvrer sur ce cercle, ne pourra jamais parvenir sur un rayon avant l'adversaire qui, placé au centre, n'aurait qu'à changer de front pour le déjouer : il faut que ce centre soit forcé, si l'on veut en éloigner l'ennemi et passer outre.

Indépendamment de ces lignes de positions indiquées par la nature, il y a bien encore d'autres défilés susceptibles de former des points de défense; mais ils méritent peu d'attention, soit qu'ils ne réunissent pas toutes les propriétés indispensables, soit qu'ils aient les mêmes directions que les premières et concourrent au même but qu'elles.

Sur la droite du Danube, ces défilés se forment des courans qui affluent à ce fleuve entre l'Iller, la Mindel et le Lech, et sur la gauche des ruisseaux de Vils et de Laber, le long desquels les accidens du terrain s'opposent à de grandes manœuvres et à toute communication avec la rive droite. Il en est de même de l'Altmühl, en la remontant au-delà de Beilengries, position dont la principale communication part de l'une des ailes, comme dans presque toutes celles de flanc. Il n'y a pas d'inconvénient à s'établir, pour quelques jours, derrière ces défilés; mais il y aurait de l'imprudence de vouloir en faire des lignes de défense permanentes : ce ne sont, à proprement parler, que des positions isolées du ressort de la Tactique.

Enfin, outre ces diverses lignes de défense, bonnes dans toutes les hypothèses, il en est d'une autre espèce, dont on ne ferait usage que contre des opérations partielles.

On les trouve,

1° Sur l'Ostrach : cette ligne est avantageuse aux deux partis; mais plus particulièrement à celui qui défend la ligne d'opérations par le val d'Enfer et la vallée de la Kintzig;

2° Sur la rive gauche de l'Iller : cette position n'est utile qu'à l'armée de l'ouest;

3° Sur l'Iser : cette ligne n'est avantageuse qu'à l'armée qui a le Rhin pour base, parce qu'au-dessous de Landshut, c'est-à-dire aux points où les communications les plus importantes et les meilleurs passages traversent l'Iser, le cours de cette rivière tourne vers l'est, d'où il suit que la défense de sa rive droite serait précaire et même dangereuse;

4° Sur la Roth, où la position présente les mêmes restrictions;

5° Sur l'Inn, où la ligne est exclusivement favorable à l'armée du Rhin;

6° Sur la Traun, dont le cours offre peu d'avantages pour la défense de la rive droite : cette ligne est plus tenable cependant que les précédentes, attendu qu'elle ne peut être franchie qu'au-dessous de Lambach.

Il y a peu de lignes défensives dans la partie septentrionale du théâtre de la guerre, parce qu'ayant pris le Mein pour limite, les positions de flanc qu'offrent les bords et les environs de cette rivière, sortent des bornes que nous nous sommes proposées : elles se restreignent donc :

1° A la Regnitz; dont le cours perpendiculaire, des environs de Roth jusqu'à Bamberg, offre une bonne ligne pour les deux armées;

2° A la Regen : les ailes de cette position sont appuyées à la Naab et aux montagnes de

la Bohême; on peut s'y maintenir contre un ennemi qui, de Ratisbonne, s'avancerait par Kirn, Straubing et Cham : elle a cependant cet inconvénient, que sa route de retraite de Cham par Neumarkt court derrière son aile gauche;

3° A la ligne qui part de Klattau pour aller à Haid, au pied des plus hautes montagnes des frontières de la Bohême : on peut y manœuvrer, soit pour résister à l'ennemi, soit pour marcher à sa rencontre, s'il débouchait par l'un des trois défilés de Neumarkt, Klentsch et Rosshaupt;

4° A une position de flanc derrière la Beraun, entre Pilsen et Prague, laquelle offre bien quelques avantages sur son front, par l'escarpement des bords de cette rivière et les difficultés du terrain, mais qui a pour les deux partis les défauts de toutes les positions de flanc, c'est-à-dire, d'avoir sa retraite par les ailes, dans le prolongement de son front;

5° A la Wottawa jusqu'à son confluent dans la Moldaw; la position est très-resserrée; couverte sur son front par cette rivière, et bien appuyée au Bœhmerwald et à la Moldaw, elle peut être utile aux deux partis, mais particulièrement à celui qui occupera la position de la rive gauche, attendu la direction de

cette rivière et l'avantage qui résulte de l'occupation des débouchés de Klentsch et de Neumarkt.

Le détail des déploiememens et des mouvemens sur ces lignes de défense, est du ressort de la Tactique; mais il est à propos de remarquer à cette occasion, que les avantages d'une ligne de défense, ne dépendent pas de l'occupation de tout son front, qu'il suffit souvent d'un seul point bien choisi pour se les approprier tous, qu'il est toujours dangereux de disséminer ses forces sur une ligne stratégique; et qu'en général, on ne doit pas confondre les différentes manières de disposer ses forces sur la ligne de défense, avec le choix même de cette ligne.

Les quartiers d'hiver ont le même but que les positions défensives; et sous les rapports stratégiques, les uns et les autres sont établis d'après les mêmes principes. Leur objet est de couvrir les mêmes points; il faut donc pour cela occuper les mêmes lignes défensives: c'est au tacticien à disposer ses cantonnemens de manière que l'ennemi ne puisse atteindre les points à défendre, avant qu'ils ne se trouvent suffisamment garnis de troupes.

Ratisbonne présente encore sous ce rapport de grands avantages par son pont de pierre, ca-

pable de résister à tous les efforts des eaux (1). La possession de cette place empêcherait l'ennemi de profiter de la rupture des autres, pour s'emparer d'une grande partie du théâtre de la guerre; elle permet d'établir avec sécurité des quartiers d'hiver sur les deux rives de ce fleuve, sans courir le danger, en cas de revers, d'être forcé à en évacuer une, et de céder à l'ennemi l'avantage décisif, s'il était parvenu à occuper momentanément Ratisbonne (2).

---

(1) Le pont du Danube, à Ratisbonne, est un monument gothique qui étonne par sa hardiesse et sa solidité. Il est bâti en pierres de taille, et consiste en quinze arches de diverse hauteur, qui s'étendent sur une longueur de 1,091 pieds, sur une largeur de 28. C'est le plus beau pont qu'on voie sur ce fleuve : aucun sur le Rhin ne peut lui être comparé. Sa masse énorme le met à l'abri de tous les efforts des eaux et des glaees.

(2) Ceci n'est pas trop intelligible : il y a probablement une faute d'impression dans le texte allemand.

SECTION VI.

Plans d'opérations.

C'est en étudiant le théâtre de la guerre qu'on parvient à connaître les objectifs et à découvrir les moyens qu'offre la nature du terrain pour s'en emparer et s'y maintenir.

C'est à l'aide de ces renseignemens, qu'on combine les opérations, c'est-à-dire, qu'on examine par quelle voie il est possible d'arriver plus sûrement au but proposé, et quel résultat il est permis d'en attendre. Cet examen doit précéder nécessairement toutes les opérations, afin de ne commencer une entreprise que lorsque le résultat présumé répond à son objet, et de ne pas le laisser échapper en débutant par de fausses combinaisons.

S'il est vrai que la nature du théâtre de la guerre entre pour beaucoup dans le plan des opérations, il ne l'est pas moins que le rapport des forces des deux partis et le choix du moment pour l'ouverture de la campagne, influent d'une manière plus décisive encore sur sa réussite; mais ces deux circonstances ne dépendent pas toujours de la volonté du général en chef : la première dérive des ressources et

des forces disponibles des états; l'autre est ordinairement amenée par des événemens politiques ou par les opérations de la campagne précédente. Il ne reste au général qu'à bien se pénétrer de l'état des choses et à combiner ses projets, d'après les moyens qui sont à sa disposition, et selon que les événemens rendent ses déterminations plus ou moins urgentes.

Pour partir d'un point fixe et ramener à des hypothèses simples les divers accidens qui surviendraient dans le cours des opérations, par la différence des forces, et la facilité qu'une puissance aurait d'ouvrir la campagne avant l'autre; on va supposer qu'il y a parfaite égalité de troupes et de moyens dans les deux armées, ainsi que dans la capacité des généraux qui les commandent; ils seront censés partir de leur base à la même époque, et n'être guidés, dans le choix de leur point de départ, par aucune considération étrangère à leurs vues: l'on n'aura égard qu'à la nature du terrain pour développer les avantages d'un parti sur l'autre. La solution de ce problème fera plus facilement connaître et apprécier tous les changemens qui proviendront du hasard ou de la nécessité, et servira de base à leur calcul; car si l'on a compté d'avance sur le choc de masses égales, il sera d'autant plus aisé de déterminer le résultat,

quand il y aura inégalité dans les forces opposées.

Les points des bases d'opérations d'où partent les lignes les plus courtes, pour arriver aux premiers objectifs, sont Lauterbourg pour la base de l'ouest, et Budweis pour celle de l'est. Chacune des deux armées partira de ces points pour arriver aussitôt que possible sur le Danube. L'armée de l'ouest étant de douze lieues plus près d'Ulm, que celle de l'est de Ratisbonne, elle profitera de cette circonstance pour s'emparer de suite d'une plus grande partie de l'espace qui conduit à l'objectif, et préférera par conséquent, à la ligne d'opération d'Ulm, celle qui va directement de Lauterbourg à Donauwerth. Cette ville est éloignée de Ratisbonne de trente-une lieues et demie; mais les armées des deux partis ne sauraient assigner à leur ligne d'opération une direction sur des points plus rapprochés l'un de l'autre, et par conséquent plus éloignés des deux bases respectives; parce que dans une opération d'une longue durée, où tout le succès dépend d'arriver le premier, il est impossible de fonder ses calculs sur l'espoir d'arriver à point nommé et peu d'instans avant l'ennemi; il convient, au contraire, de prendre assez de

latitude pour parer aux retards qui peuvent survenir dans la marche.

Il y a pour l'armée de l'ouest un grand avantage à choisir cette ligne d'opération, en ce qu'elle a la faculté de la prolonger, au besoin, en ligne directe par Manheim jusqu'à Ingolstadt, où elle se trouve déjà fort avancée dans le défilé du Danube. Dans le cas contraire, elle peut se porter sans perte de temps, de Gemünd par Heidenheim à Dillingen; enfin, si les événemens l'exigent, elle est à portée de quitter Heidenheim, pour gagner en toute sécurité, par la ligne la plus courte, la place d'Ulm située à l'extrémité occidentale du défilé.

Pour continuer la supposition d'une parfaite égalité dans les moyens d'opérations des deux armées, admettons que celle de l'ouest a poursuivi, sans aucun changement, sa ligne d'opération jusqu'à Donauverth. Cette ville est à cinquante-quatre lieues de Lauterbourg, et Ratisbonne à cinquante-sept et demie de Budweis. Les deux armées peuvent donc, après avoir fait le même trajet, arriver simultanément aux positions qui leur donnent la faculté de commencer leurs entreprises sur l'une ou l'autre rive du Danube.

Le premier soin du général arrivant sur ce fleuve, doit être d'établir une double tête de

pont, au point qu'il occupe, pourvu que cela ne l'arrête nullement dans l'exécution de son plan, et qu'il n'ait pas besoin du monde nécessaire à ces travaux, ou qu'il le trouve dans les campagnes environnantes; après quoi, il fera les dispositions pour parvenir au second objectif, c'est-à-dire, pour chasser entièrement l'adversaire du premier, ainsi que de toutes les positions d'où il serait à même de l'empêcher d'arriver au second; mais ce but n'est pas facile à atteindre par des mouvemens, car l'ennemi est lui-même sur le Danube, et y appuie une de ses ailes.

Ce que ne produisent pas les manœuvres, il faut le chercher dans l'issue d'une bataille; les deux armées s'attacheront donc à la livrer sur la rive gauche du fleuve; celle de l'ouest, à cause de la grande facilité de gagner Budweis de l'autre côté, en cas de succès, et d'opérer sa retraite en cas de revers; celle de l'est, parce qu'éprouvant un échec, elle couvre le point le plus important de sa base d'opérations, et que Ratisbonne, seul passage qui lui reste encore, est plus faible et plus aisé à forcer sur la rive gauche du fleuve que sur la droite.

Ingolstadt est à treize lieues et demie de Donauwerth, et à dix-huit de Ratisbonne; les deux armées, en faisant un même effort, se trouveront

en présence dans les environs de Kœsching, au-dessus d'Ingolstadt. La Tactique seule déterminera, dans chacune d'elles, si la bataille doit être acceptée dans la position qu'on occupera, ou s'il convient de prendre l'initiative de l'attaque; mais lorsque des considérations stratégiques détermineront les dispositions du combat, celui qui le recevra fera bien d'appuyer une de ses ailes au Danube, et de refuser l'autre. Si l'armée de l'ouest prend l'initiative de l'attaque, son but est d'éloigner celle qui lui est opposée du Danube et de la route de Ratisbonne à Budweis, de gagner le point le plus important de ce fleuve, et de la repousser sur la ligne la plus longue de retraite qui passe par Schwarzenfeld. Si c'est au contraire l'armée de l'est qui attaque, son intérêt exige qu'elle dirige ses efforts contre l'aile gauche de l'armée de l'ouest, afin de la refouler vers Ulm sur le Danube, et de la forcer à abandonner son premier objectif en la resserrant dans les communications les plus difficiles, et menaçant sa ligne de retraite. Les dispositions offensives établies d'après ces considérations, ont encore cet avantage important, qu'on peut refuser celle des ailes que l'adversaire aurait envie de forcer, et éviter de cette manière le danger d'une contre-manœuvre imprévue de sa part.

Lorsque l'attaque a lieu par Ratisbonne, il y a d'autant moins de danger à pousser l'aile droite, que la gauche et par conséquent la ville même, sont fortement protégées par les défilés de l'Altmühl, de la Naab et de la Laber.

La difficulté de franchir ces trois rivières, semble faire croire qu'il serait plus avantageux aux deux partis de passer le Danube dès qu'on est arrivé sur ce fleuve, et de continuer ses opérations sur la rive droite; mais ce serait une erreur, car il faudrait le repasser pour gagner le second objectif; et ce passage, qu'on serait peut-être forcé d'effectuer sous les yeux de l'ennemi, présenterait bien plus de difficultés que celui de rivières peu considérables, encaissées entre des montagnes et des rochers. Ce ne serait que dans le cas où l'on se trouverait obligé d'ajourner la bataille, en l'évitant par une manœuvre, et dans celui où l'adversaire ayant déjà fait ce mouvement, vous forcerait à lui présenter le combat par une contre-manœuvre, qu'il conviendrait de passer de suite le Danube.

Cette bataille sera décisive ou non; si elle ne l'est pas, il faut en livrer une seconde le plutôt possible, attendu qu'il n'y a rien de fait tant que l'adversaire reste sur le Danube; si elle est décisive, il faut profiter de la victoire sans au-

cun délai, poursuivre l'armée battue sans relâche, chercher à doubler ses avantages, et ne prendre de repos qu'après avoir atteint le second objectif.

Il ne dépend pas toujours d'un général en chef de choisir sa ligne de retraite, car l'issue de la bataille la détermine dans presque toutes les circonstances. Il n'est guère plus en son pouvoir d'arrêter d'avance la manière de l'opérer. Obligé de faire filer d'abord son artillerie, ses munitions, ses pontons et ses équipages, et d'en encombrer les routes, il doit naturellement les couvrir, et se trouve par-là borné dans la direction de sa marche. Ses mouvemens, dans cette occurrence, ne sont pas aussi prompts que ceux de son adversaire, lequel laissant derrière lui tous ses trains, le gagne de vîtesse et le harcèle bientôt. Ce n'est donc qu'après avoir mûrement pesé ces considérations, qu'on appréciera les résultats de la retraite de l'ennemi.

L'armée de l'ouest, en se retirant sur sa base d'opérations peut longer le Danube et se diriger vers le Necker ou sur le Mein. La direction sur le Necker est la plus avantageuse; elle conduit par la ligne la plus courte à une bonne position derrière cette rivière et les montagnes escarpées du Rauhe-Albe, ce qui procure les moyens d'arrêter la poursuite du vainqueur,

et de le forcer à suivre les routes que cette armée a tenues sans qu'il puisse jamais l'y prévenir; mais si après avoir forcé l'aile gauche, il arrivait plutôt par Nœrdlingen en position sur le Necker à Gemünd, alors elle serait forcée à se retirer le long du Danube. Cette retraite peut avoir lieu, soit en passant sur la rive droite, soit en cotoyant la rive gauche jusqu'au-delà d'Ulm, et prenant position aux points les plus favorables.

Dans le premier cas, la retraite sera d'autant plus difficile, qu'on aura tous les jours des combats à soutenir, et que l'aile gauche sera incessamment débordée. Cependant elle n'en est pas moins la plus sûre, vu qu'il est impossible à l'ennemi de prendre les devants par le val d'Enfer, quand bien même il aurait réussi à prévenir l'armée par Ulm et Tübingen, dans la vallée de la Kintzig.

La retraite par la rive droite semble pouvoir s'opérer au moyen d'une marche pénible; mais lorsqu'on considère que les deux armées partent du champ de bataille, c'est-à-dire du même point, et qu'on évalue le temps nécessaire à l'armée battue pour passer le Danube, pendant que l'autre s'avance sur la rive gauche de ce fleuve, l'on reconnaît bientôt que l'armée victorieuse, en se dirigeant sur le val d'Enfer, gagnera

même sur la dernière ligne de retraite de l'autre, une avance que celle-ci perdra sans retour.

Un troisième parti se présente encore, c'est de passer rapidement sur la rive droite du Danube, dans les environs d'Ingolstadt, ou dans la place même. L'effet de cette manœuvre détruirait les différens avantages qu'aurait eu l'ennemi en tournant l'aile gauche de l'armée de l'ouest, en arrêtant sa poursuite et menaçant ses propres communications; elle le forcerait sur le fleuve à une nouvelle attaque, qu'elle éviterait par un changement de rive. Toutefois elle n'adoptera ce parti qu'autant qu'elle n'aurait rien perdu de sa mobilité, de sa force et de son courage, et que l'ennemi n'aurait pas encore acquis une supériorité assez décidée pour masquer ses mouvemens, forcer impunément le passage du Danube au-dessus d'Ingolstadt, et se jeter sur les communications de l'armée battue.

La retraite sur le Mein laissant le vainqueur maître du Danube et de la route qui conduit au second objectif, c'est à tort qu'on croirait menacer son flanc. Le gain de la bataille le met à même de précipiter ses mouvemens. Ses communications étant assurées par l'éloignement du champ d'opérations au Danube, il pourra donc manœuvrer impunément contre

la droite de l'armée de l'ouest, et la rejeter sur le Rhin, en menaçant sa ligne de retraite. L'on ne rencontre dans cette direction d'autre position de flanc entre le Danube et le Mein, que celle de l'Altmühl ; mais sa droite est le point le plus faible, tant à cause de la direction de la rivière, que de la nature des rives en remontant son cours. La gauche est la plus rapprochée de la partie du Danube occupée par l'ennemi, et la position elle-même est si près du champ de bataille, qu'on ne pourrait s'y établir sans s'exposer à un nouveau combat, où l'on n'aurait pas plus d'avantages à espérer.

Il n'est permis de s'écarter d'une ligne de retraite reconnue avantageuse, qu'autant qu'on attend des renforts sur celle qu'on lui préfère ; encore faut-il avoir la certitude d'y trouver une supériorité absolue sur l'ennemi, sur-tout avant qu'il ne vous atteigne, vous disperse, gagne un objectif décisif, et ne s'y établisse : autrement, le but serait manqué. Ce n'est que dans cette seule supposition que la retraite sur le Mein offrirait quelques avantages, parce qu'elle s'opérerait sur un espace croisé par plusieurs routes, et que l'ennemi étant obligé de s'écarter de la ligne qui conduit directement sur la base d'opérations de l'ouest, l'on aurait

plus de temps et de facilité pour se réunir aux renforts qui en partiraient.

Une armée venant de la Bohême et battue près d'Ingolstadt, n'a que deux lignes de retraite, l'une par Neumarkt, et l'autre par Ratisbonne. Si le combat dans lequel elle a succombé a été décisif, elle a tout à risquer en abandonnant le point de Ratisbonne à l'ennemi, qui gagne par-là l'avance sur toutes ses lignes de retraite, et de Stadt-am-Hof menace même la route la plus longue d'Egra. Si dans la vue d'empêcher son adversaire de marcher sur Ratisbonne, elle prenait une position de flanc derrière l'Altmühl, un seul combat malheureux à son aile droite, la priverait de toute communication avec sa base. C'est donc sur Ratisbonne que la retraite offre le plus d'avantages. Les défilés de l'Altmühl, de la Naab et de la Laber arrêtent l'ennemi dans sa poursuite, et laissent le choix de se porter de Stadt-am-Hof sur la Bohême, ou de passer sur la rive droite du Danube à Ratisbonne même. On ferait mieux de se diriger sur la Bohême, si l'armée avait beaucoup souffert, et qu'elle en attendît des renforts, en raison de ce que la retraite a lieu par des défilés où l'ennemi ne pouvant la prévenir, ni éviter de s'engager, serait arrêté à chaque pas par une poignée

d'hommes. Une fois en Bohême, le général en chef a la faculté de diriger sa marche sur Budweis ou sur Prague. S'il a d'égales facilités d'arriver à l'une et à l'autre de ces places, et qu'il espère tenir dans la première ou à proximité, il préférera cette direction comme la plus importante; dans le cas où son armée aurait tellement souffert, qu'il fût hors d'état de défendre ce point, alors il n'aurait d'autre parti à prendre que de se jeter sur Prague, et d'y reprendre l'offensive dès que ses renforts y seraient réunis. Supposé que l'ennemi ait pénétré jusqu'à Budweis sur les entrefaites, il faut alors qu'il combine l'attaque de sa position, de manière à refuser l'aile gauche en avançant la droite, afin de le rejeter sur le Danube, dans les environs de Linz, et de le couper de ses communications avec Ratisbonne. Par cette manœuvre, le général regagnerait le point décisif à marches forcées, par Neumarkt, avant que son adversaire fût arrivé sur l'Iser, et inquiétât assez sa retraite pour la rendre périlleuse. Mais si ce dernier se dirigeait sur Prague, et qu'il s'agît de forcer de front la position qu'il aurait prise devant cette place, alors la Tactique seule ordonnerait les dispositions d'attaque, attendu que dans cette circonstance, sa ligne de retraite est derrière lui, et qu'il n'y a moyen

d'engager l'action qu'en débouchant d'un seul point sur lui : dans l'un et l'autre cas, si l'on vient à perdre une seconde bataille, c'est toujours vers Prague qu'il faut se replier.

Dans l'hypothèse que l'armée battue sur la rive gauche du Danube, près de Ratisbonne, fût encore en état de tenir la campagne, et qu'on n'eût pas de renforts à espérer de la Bohême, elle présenterait plus d'obstacles à l'ennemi en passant le Danube, et s'établissant sur la rive opposée, qu'en prenant des positions successives sur la ligne directe de retraite. L'adversaire ne saurait la laisser sur ce point et marcher sur la Bohême, sans s'exposer aux plus grands dangers; il devra donc chercher à la déposter de la rive droite; or, il ne le peut qu'au moyen d'un détour, puisqu'il n'y a pas d'espoir de forcer le passage au point défendu par l'armée entière : par ce moyen elle gagnera du temps et acquerra, en changeant à propos de rive, la possibilité de déjouer les entreprises formées contre elle. Elle pourrait même, en supposant qu'il arrivât des renforts de l'Autriche ou de la Hongrie, opposer, du moins pour quelques jours, des obstacles à la marche de l'ennemi, en prenant des positions derrière l'Iser et l'Inn; de là, elle serait en mesure de profiter de ses fautes, ou de se replier à Linz

sur les renforts attendus. Enfin en repassant le Danube, elle prendrait sur la rive gauche une position qu'il serait aussi dangereux de laisser de côté que Ratisbonne même, et qui la rapprocherait de Budweis, point central de sa base.

L'ennemi ne hasardera pas de pénétrer en Bohême par Ratisbonne et Neumarkt, tant que l'Iser et l'Inn seront occupés par une armée en état de combattre et d'atteindre ses communications avant qu'il ait gagné Budweis. Il sera donc forcé de suivre l'armée de l'est sur la rive droite du Danube, pour lui livrer un combat qui lui ôte les moyens d'opérer ultérieurement contre lui ; mais dès qu'il est arrivé à une certaine hauteur dans cette direction, il ne dépend plus de lui de la prévenir sur Budweis, car à mesure qu'elle se rapproche de la communication la plus courte par Linz à Budweis, il s'éloigne de la ligne d'opération la plus rapprochée par Straubing et Cham.

L'exécution d'un plan semblable demande, à la vérité, que l'armée de l'est se trouve encore dans une situation respectable, autrement l'ennemi se dispenserait de la suivre dans ses mouvemens, et se contentant de la harceler avec un petit corps, il porterait en toute diligence le gros de ses forces sur l'objectif, où elle n'aurait pas eu le temps de jeter des troupes, et en

faveur duquel elle serait hors d'état de faire une diversion.

On déterminera aisément, par analogie de ces observations et des principes qui en dérivent, la conduite à tenir dans les différens cas qui se présenteraient selon les points de départ et de rencontre des deux armées. Le but est invariable, comme le chemin qui y conduit plus facilement. Ainsi, il nous reste à parler de l'hypothèse, où dès l'ouverture de la campagne, une des armées se trouverait en possession du mier ou du second objectif.

L'armée de l'ouest partant du Rhin pour diriger une opération contre l'ennemi qui se trouve sur le Necker, et qui a déjà atteint son second objectif, ne doit avoir d'autre vue que de lui faire du mal par les moyens les plus faciles; elle sera dispensée de toute précaution pour sa base d'opération, parce qu'elle a déjà en elle-même toute la solidité désirable.

Le parti le plus convenable serait de s'avancer entre le Necker et l'Enz, pour attaquer l'ennemi, soit en front s'il est près d'Heilbronn, soit en manœuvrant par Pforzheim et Bessigheim, sur la droite de sa position, s'il est près de Stuttgard. Dans ce cas, ni les communications, ni la ligne de retraite ne courraient de risque, parce qu'elles seraient couvertes d'un

côté par le Necker et les montagnes de l'Odenwald, et de l'autre par la chaîne qui s'étend de Freudenstadt à Pforzheim. Le pays intermédiaire offre d'ailleurs des routes et des plaines propres aux manœuvres.

Si l'on avait le bonheur de forcer l'ennemi à se replier sur sa gauche, vers Esslingen ou Tübingen, on serait maître des routes qui mènent à ses communications du Danube. Une attaque contre la gauche ennemie par Tübingen, n'offrirait pas, au contraire, d'aussi grands avantages; parce qu'on le choquerait en front, et qu'en cas d'échec, l'on n'aurait pour se retirer au-delà des montagnes, que la mauvaise route de Freudenstadt.

Le même but ne serait rempli, ni par la ligne d'opération entre le Necker et le Mein, ni par celle entre Brisach et la Rench; on ne peut sur aucune d'elles franchir la ligne de Miltenberg à Mœsskirch, aussi long-temps que l'ennemi garde le Necker, à moins de lui livrer toutes les communications. Et ce ne serait qu'après une énorme perte de temps et avec des chances très-défavorables, qu'en dernière analyse il faudrait toujours en venir à une attaque de vive force. En effet, une simple marche du côté du Mein, ou une menace exécutée sur l'extrémité opposée, en s'avançant par la droite du Haut-

Danube, n'aboutiraient qu'à forcer l'armée de l'est à se rapprocher du fleuve, et seraient ainsi bien moins décisives qu'une défaite qu'elle essuyerait sur le Necker; celle-ci lui ôterait tout moyen de s'opposer aux progrès ultérieurs de l'armée de l'ouest, et la mettrait peut-être hors d'état de gagner son premier objectif sur le Danube.

En admettant qu'il fallût absolument chasser l'ennemi de son premier objectif, on ne pourrait, par les mêmes raisons, s'engager dans aucune opération qui partît des ailes de la base pour se diriger sur une extrémité plus éloignée; car il serait impossible d'y parvenir sans laisser de côté la position de son adversaire. Malgré la difficulté du passage à travers les montagnes du Rauhe-Albe, la ligne de Canstadt à Gemünd est la plus propre à remplir le but indiqué, attendu qu'elle couvre la direction de retraite, sur laquelle l'ennemi n'arriverait qu'au moyen d'un détour, c'est-à-dire, en exposant ses communications sur le Danube. Arrivé à Gemünd, on verra par la position qu'aura prise l'adversaire, dans quelle direction il convient de continuer le mouvement. S'il a pris poste à Ulm, il faudra avant tout aller l'y chercher.

En règle générale on doit calculer lorsqu'on

établit son plan d'opérations, que l'ennemi jugera avec sagacité, et prendra les mesures les plus convenables à ses intérêts; mais dans l'exécution, il est des cas où l'ennemi montrant des côtés faibles, vous autorise à vous écarter de cette règle et des premières combinaisons qui s'y rattachent. C'est ainsi, par exemple, qu'on peut prendre pour objectif immédiat un point placé sur les derrières de l'ennemi, quand de faux calculs l'ont amené dans une position d'où il ne saurait rien entreprendre de décisif contre nos communications, avant que les siennes ne fussent elles-mêmes interceptées. L'armée de l'ouest a la faculté de tenter une manœuvre de ce genre, en opérant sur l'extrémité gauche de la ligne qui s'étend depuis le Mein jusqu'à Memmingen; parce qu'il n'y a pas plus de marches d'Ochsenfurt à Ratisbonne, que d'Ulm à l'une ou l'autre de ces deux villes; d'ailleurs, sous différens rapports, il n'est pas hors de vraisemblance, que cette armée atteigne le point de Ratisbonne sur les derrières de l'ennemi, avant que celui-ci ait le temps de s'y rendre, ou d'agir sur ses communications vers Ochsenfurt.

S'il fallait gagner le dernier objectif sur la Moldaw, la ligne la plus convenable à suivre paraît être celle de Ratisbonne à Neumarkt et

Budweis; ce ne serait toutefois qu'autant que l'ennemi se trouverait hors d'état, par suite de la perte d'une bataille, ou par d'autres motifs inhérens à sa situation, de faire aucune diversion sur Ratisbonne, ou qu'on aurait la certitude de le rencontrer sur la ligne d'opération qu'on suivrait en marchant vers la Bohême. Quant à l'armée de l'est, ce n'est que de Prague quelle peut, avec probabilité de succès, diriger un mouvement contre l'ennemi qui aurait déjà atteint son second objectif. A partir d'Enns ou de Linz, l'opération ne serait, en quelque sorte, plus possible, s'il fallait effectuer de vive force le passage du Danube: elle réussirait peut-être, si l'armée se trouvait une fois établie sur la rive gauche; mais ce serait toujours une entreprise délicate, et qui n'offrirait qu'une retraite périlleuse. Nous ne parlerons pas de l'attaque de Budweis, en le prenant à revers par les pays situés en arrière, vu que ce champ d'opérations se trouve au-delà des limites que nous nous sommes posées.

Dans la supposition où l'ennemi n'aurait atteint que son premier objectif, il faut que l'opération soit incessamment dirigée de Neumarkt sur Ratisbonne, parce qu'on ne peut s'emparer de ce point décisif par aucune manœuvre, et qu'en se portant par la rive gau-

che du Danube, il est possible de faire des progrès, qu'on n'obtiendrait pas par la droite. Toutes les difficultés que présente l'attaque de Ratisbonne, ne sont rien en comparaison des avantages qui résultent de sa possession, et des obstacles qu'éprouverait un nouveau mouvement offensif, si l'ennemi en restait maître.

L'attaque du second objectif semble aussi difficile, quand l'armée ennemie tient les bords du Necker. On ne peut espérer de l'en déloger qu'en s'avançant de front entre Heilbronn et Tübingen. En faisant un mouvement vers les ailes de cette ligne sur le Danube ou sur le Mein, on exposeroit ses propres communications et ses points de liaison avec le premier objectif; bien plus, on ne gagneroit encore rien, lors même qu'on parviendrait à tourner un flanc de l'ennemi : car restant maître des lignes de retraite, il pourrait garder sa position aussi long-temps qu'il lui plairait.

La Stratégie n'a pas d'autres lignes à assigner aux opérations. C'est au général à trouver dans la manière de les embrasser, les moyens de faciliter ses manœuvres, et de vaincre les obstacles qu'elles présentent. La meilleure sans doute est de faire des démonstrations vers les directions qu'on n'a point envie de suivre, tandis que par des marches rapides et des

mouvemens accélérés, l'on se porte sur le véritable objectif. C'est également par l'emploi de ces moyens qu'on frappera un coup sûr et décisif quand les deux partis seront séparés par le Danube, ou qu'ils occuperont une position formidable, à cheval sur ce fleuve. Dans le premier cas, ils vous rendront maître du défilé; et dans le second, vous gagnerez un des flancs de l'ennemi, en passant inopinément le Danube.

Il n'est permis d'opérer directement de la base sur le second objectif, qu'après s'être emparé du premier, à moins d'avoir l'assurance que l'ennemi ne puisse absolument l'atteindre, ou au moins qu'il ne soit en mesure de s'y porter, qu'après qu'on sera arrivé à une hauteur d'où il serait aisé d'arrêter sa marche. Il faudrait néanmoins abandonner cette ligne provisoire, et regagner de suite le premier objectif, si l'ennemi s'en approchait réellement, faisait mine de s'y établir, ou menaçait de se porter au-delà. La ligne de Heilbronn sur Budweis fournit réciproquement, aux deux armées, l'occasion d'appliquer ces manœuvres.

Nul doute qu'avec une grande supériorité de forces, on ne puisse cacher ses vues, et dérober ses mouvemens à un adversaire maître du premier objectif, et s'avancer sur le second à

dessein de se porter sur ses flancs ou ses derrières; mais ce cas, qui est très-rare, suppose une différence numérique telle, qu'on n'ait plus à craindre de voir culbuter les troupes laissées en tête de l'ennemi, soit par l'insuffisance actuelle de ses moyens, soit par l'impossibilité où il se trouverait de recevoir des renforts qui lui permissent de le tenter. En général, il serait pourtant toujours plus avantageux de profiter de cet excédant de forces, pour obliger l'ennemi à combattre avec peu de chances de succès; car une bataille gagnée conduit bien plus sûrement au même résultat, et promet des suites bien plus importantes.

L'intérêt d'une armée inférieure en nombre, est d'éviter la bataille, et de temporiser. Elle y parviendra en se retirant avec mesure, et en défendant pied-à-pied les positions propres à forcer l'ennemi à des mouvemens étendus qui ralentiront ses progrès, tandis qu'elle-même pourra se préparer à aller occuper d'autres postes non moins favorables. En saisissant à propos les fautes que l'adversaire commettra, elle pourra réparer tout le mal, et même reprendre le dessus, dès qu'il négligera de couvrir ses communications pour se hasarder sur une direction fautive ou dangereuse, en oubliant qu'il n'est pas indispensable d'a-

voir des forces supérieures, ou de combattre, pour couper de simples lignes de liaison. Cependant, on emploierait en pure perte ces moyens, et l'ennemi commettrait impunément les fautes les plus grossières, si l'armée ne prenait soin, à chaque mouvement rétrograde, de garantir assez sa ligne de communication la plus importante, pour la mettre à l'abri de tout danger. Mais lorsqu'on verra le dernier objectif, celui à la conservation duquel l'existence de l'état est en quelque sorte attachée, près de tomber au pouvoir de l'ennemi, et qu'il ne restera plus aucun autre moyen de salut, alors le général pourra courir les hasards d'une bataille avec des forces inférieures (1).

---

(1) Si l'on posait en principe, qu'une armée dût toujours se retirer lorsqu'elle est inférieure en nombre, quelle part resterait-il au génie dans le succès des opérations? Combien l'histoire ne nous offre-t-elle pas d'exemples de résolutions contraires, qui ont amené les événemens les plus favorables. Si Frédéric, à la bataille de *Leuthen*, se fût retiré devant les Autrichiens, il aurait perdu ses états : loin de là, il eut l'audace d'attaquer 70 mille hommes avec 30 mille, et sauva sa monarchie. Sans doute il s'exposa à tout perdre; mais n'y a-t-il pas souvent de ces cas où il faut tout risquer? Et que serait devenu Bonaparte devant Wurmser, en 1796, s'il s'était retiré du Mincio sur Gênes, parce qu'il avait des forces supérieures devant lui? Sans doute l'intention de l'auteur

Dans cette extrémité, il lui est permis de négliger les règles et de s'élever au-dessus de toute considération, pour ne songer qu'à s'assurer d'un bon champ de bataille. C'est le dernier effort du désespoir, à l'issue malheureuse de laquelle on ne doit plus survivre. Dès-lors, qu'importe comment on finit, comment on est victorieux ! Tout est perdu par la défaite ; tout est sauvé par la victoire, n'eût-elle d'autre résultat que de conserver l'objet pour lequel on a risqué ses dernières ressources.

---

n'a pas été de faire, de cette vérité apparente, une règle de conduite invariable, la suite de la dissertation le prouve ; mais il a toutefois réduit à une seule hypothèse la nécessité de risquer bataille avec des forces inférieures ; il regarde cette résolution comme un acte de désespoir réservé pour le moment où il faut sauver l'Etat ou mourir. Loin de partager sa manière de voir, je crois que 60 mille hommes, s'ils veulent se maintenir à la longue devant 100 mille, doivent toujours prendre l'initiative ; s'ils laissent cet avantage à l'ennemi, et qu'ils veuillent se sauver par le choix des positions et par des retraites, ils seront perdus. Un tel système ne doit être adopté que dans le cas où l'on attendrait des armées entières à son secours ; par exemple, comme Mack aurait dû le faire pour joindre l'armée russe en 1805 ; comme Blucher l'a fait en 1813, toutes les fois que Napoléon se portait sur lui, et qu'il fallait procurer à la grande armée de Bohême le temps d'opérer pour soutenir celle de Silésie ; mais une armée inférieure en nombre à son ennemi, et opérant isolément, ne peut se maintenir ni espérer de succès que par l'initiative de l'attaque.

SECTION VII.

Etablissement des magasins.

Avant de mettre à exécution un plan de compagne, on doit préparer les moyens nécessaires pour le conduire à sa fin, et se placer ainsi hors de la dépendance des besoins journaliers. L'on ne peut donc entreprendre aucune opération avant de s'être procuré les approvisionnemens indispensables en vivres, munitions, objets d'habillement et d'équipement, transports; en un mot, avant d'avoir établi des magasins. Celui qui, dans son plan de campagne, compte sur les ressources du pays qu'il va traverser pour nourrir ses troupes, s'abandonne au hasard et risque souvent de subordonner ses opérations aux subsistances. Il est donc impossible de bien calculer les événemens, et illusoire de concentrer ou de déployer de grandes masses sur un seul point, si le pays conquis doit pourvoir seulement à leur consommation; car l'ennemi, fût-il même inférieur en nombre, peut faire échouer les meilleurs plans d'opérations, s'il enlève ou détruit les ressources de ces contrées (1).

---

(1) Ces maximes sur les magasins sont en général fort

Depuis la guerre de la révolution, les armées françaises ont introduit ce qu'on appelle le système de réquisition, et l'on ne disconvient pas que ce mode, joint aux moyens coërcitifs qu'elles se sont permis, n'ait alimenté leurs troupes aux dépens des pays qu'elles ont occupés, et sur des points où le défaut de temps, de moyens et d'abri les eût empêchées d'établir des magasins.

Toutefois, le système de réquisition n'est pas une invention nouvelle, car de tout temps

---

justes; en effet, plus les armées sont formidables, plus les magasins deviennent nécessaires. Tout est subordonné pourtant à la nature du pays, aux ressources qu'il offre dans l'instant où vous le parcourez, et à la force respective des deux partis. D'ailleurs, établir des magasins, ce n'est pas s'ôter la faculté de faire quelquefois dix à douze marches, sans en traîner après soi, lorsqu'il s'agit d'une opération décisive et d'armees de 80 a 100 mille hommes, dans un pays fertile. Mais entrer dans un pays stérile, déjà ruiné, ou que l'ennemi dévaste en l'abandonnant, et où les points d'appui et d'arrivée sont très-éloignés de ceux de départ, c'est s'exposer à des désastres pareils à ceux que les Français essuyèrent en Portugal et en Russie. Ce n'est pas qu'ils aient négligé de former des magasins et d'organiser des équipages militaires pour traîner des subsistances après eux; mais ils étoient si loin des corps agissans, que ces précautions devenaient illusoires.

on a levé, pendant la guerre, des contributions et des emprunts forcés, soit en argent, soit en nature : seulement, ce système a reçu de nos jours une extension plus prompte dans ses résultats, en ce qu'au lieu de répartir les charges sur les provinces occupées, dans la proportion de leurs ressources, et de ne les faire rentrer qu'après les expéditions, pour remplacer les denrées consommées dans l'intervalle, ou former des approvisionnemens pour les besoins futurs, on enlève, dès qu'on est entré sur un territoire, tous les vivres qui s'y trouvent, afin de les employer de suite à la consommation journalière, sans préjudice aux levées subséquentes, plus régulières, que le vainqueur a incontestablement le droit d'ordonner.

Ce mode de subsistances donne sans doute bien plus de facilité aux opérations rapides et d'un long cours; il diminue les trains, les convois, et offre sur-tout beaucoup d'avantages pour les divisions détachées; mais il n'exclut pas pour cela la nécessité d'établir des magasins sur les points les plus convenables et les plus sûrs; sans compter que le système de réquisition, sur-tout d'après son extension actuelle, devient ruineux pour le pays, et n'est applicable que chez l'ennemi. Il est de sa

nature plus propre aux guerres d'invasion qu'à celles de position, parce que, dans les premières, il importe peu que le pays qu'on traverse soit épuisé et dévasté; tandis que pour des armées séjournantes, la prévoyance exige qu'on assure leurs subsistances, ce qui oblige à emmagasiner les denrées requises sur des points préalablement coordonnés. D'ailleurs, la guerre ne se fait pas toujours dans des pays où la culture puisse subvenir aux besoins des troupes étrangères; il est même des cas où le théâtre de la guerre ne permet pas de franchir de suite ses propres frontières, et de se dispenser de faire suivre les subsistances déposées dans l'intérieur. Mais ce n'est pas seulement aux vivres que se bornent les besoins des armées agissantes; le système des magasins embrasse, outre les productions d'un sol fertile, tous les approvisionnemens d'objets confectionnés d'habillement, d'équipement et d'armement: élémens précieux que les ordres les plus rigoureux, les mesures les mieux prises, ne procureraient pas lorsque l'urgence s'en manifeste.

Si donc le système de réquisition avec exclusion de magasins, ne peut être adopté comme base de la subsistance immédiate des armées, il est pourtant vrai de dire qu'il donne de cer-

taines facilités pour remplacer les consommations journalières, établir de nouveaux magasins, et tenir en réserve, pour des besoins imprévus, les approvisionnemens déjà formés. Ainsi ce système emporte déjà par lui-même la nécessité d'établir des magasins sur des points stratégiques, pour peu qu'on veuille mettre les armées à l'abri des événemens, et concilier leurs besoins avec le moins de charges possible pour le pays.

Chaque ligne d'opération devant être couverte par les mouvemens et les positions de l'armée, il s'ensuit que les points les plus favorables pour le dépôt des approvisionnemens doivent se trouver sur cette ligne; et comme elle détermine en même temps la direction de tous les mouvemens progressifs ou rétrogrades, elle marque aussi la voie la plus convenable pour le transport des subsistances.

Restreindre à une seule ligne l'établissement des dépôts et l'arrivage des convois d'objets nécessaires à l'entretien d'une armée, est une chose trop difficile, pour ne pas chercher à les placer sur plusieurs points qui aient des communications sûres avec la ligne d'opération; plus ces points seront multipliés, plus la circulation sera facile et les subsistances seront assurées.

En face de l'ennemi, l'armée ne couvre qu'une étendue de pays égale à la largeur de la position qu'elle occupe; mais à une certaine distance, elle protége aussi tout le pays situé en arrière, que le premier ne pourrait inquiéter sans donner prise sur sa ligne de retraite. Il convient donc d'établir seulement quelques magasins à la proximité des positions de l'armée et d'en placer le plus grand nombre à un plus grand éloignement. Les premiers ne sont ni assez sûrs ni assez spacieux, pour qu'on y dépose des approvisionnemens qui excéderaient les besoins de quelques jours; les seconds doivent être destinés aux grands dépôts. Ces considérations s'appliquent aux convois des magasins principaux aux magasins avancés. Pour qu'ils soient bien couverts, il faut que toutes les routes sur lesquelles ils cheminent, se resserrent vers la ligne d'opération, à mesure qu'ils s'approchent de l'armée, et qu'elles finissent par s'y réunir (1). C'est d'après ces principes que se

(1) La direction concentrique pour les convois peut être bonne; mais ce ne serait jamais que contre l'attaque de grands corps réguliers. De bons partisans inquiéteront toujours les convois, quelle que soit la direction des routes,

déduit le maximum de la distance qu'il doit y avoir de la ligne d'opération aux magasins et aux communications qui y aboutissent.

On conçoit que des places fortes qui peuvent se défendre, et dont les garnisons protégent l'arrivage des convois, sont ici dans le cas d'une exception et susceptibles de servir de dépôt aux approvisionnemens, même dans une position fort avancée. Il serait néanmoins imprudent de trop y compter, dès qu'on n'a plus avec elles qu'une communication éloignée et périlleuse ; car il est bien rare qu'une escorte puisse défendre un convoi contre des attaques sérieuses.

Il n'y a que les points stratégiques propres à l'établissement de grands magasins, parce que pour l'ordinaire, ils sont au centre des communications et offrent toutes espèces de facilités, soit pour l'arrivage des approvisionnemens, soit pour leur transport ultérieur jusqu'aux dernières positions, dans le cas même ou des événemens imprévus feraient changer de direction. On ne doit donc pas établir de grands

---

fût-elle même perpendiculaire du centre de la base au centre du front d'opérations, cas où elles présenteraient le moins de prise à l'ennemi.

magasins hors de la ligne d'opération sur des points qui ne seraient pas liés avec elle par plusieurs routes et dans des directions différentes.

Les rapports dans lesquels une armée se trouve avec les pays situés sur ses derrières, changent selon la marche des opérations et l'occupation successive des points stratégiques qu'elle avait pour but; ensorte qu'il faut modifier la ligne des magasins d'après les mouvemens de l'armée, afin qu'il n'y ait pas de discontinuation dans les convois de subsistances: ceci s'applique aux mouvemens offensifs, comme à ceux de retraite; pour bien développer ces principes, nous allons prendre pour exemple, une armée qui marcherait de la Moldaw sur la Wernitz, en suivant la ligne d'opération de Budweis à Donauwerth par Neumarkt et Ratisbonne. Afin d'éviter d'inutiles répétitions nous supposerons :

1° Qu'au moment où l'armée part de Budweis, l'ennemi est encore assez éloigné pour que les magasins principaux puissent être établis sur la ligne d'opération, même en disposant les choses de manière à ce qu'ils subviennent aux besoins des troupes, pendant la durée de leur mouvement progressif.

2° Que ce ne sera que sur la première ligne,

eu égard à la distance convenable de l'armée, qu'on établira de grands magasins, à partir desquels on en placera de succursaux sur des points intermédiaires, jusqu'aux positions de l'armée, où l'on formera des dépôts de distribution immédiate, pour huit à dix jours tout au plus.

3° Qu'on ne parlera pas de cette dernière classe de magasins, ni de ceux à établir à une plus grande distance sur les derrières, non plus que des directions à tenir par les convois, parce que ces explications sont tout-à-fait superflues pour le lecteur qui s'est bien pénétré du contenu des sections qui précèdent.

D'après ces modifications, l'établissement des magasins suit les mouvemens de l'armée aux époques suivantes :

1re Epoque. Quand l'armée s'avance de Budweis vers Klattau, les magasins sont à Prague, Budweis et Ufar-Linz.

2e — Dès que l'armée a gagné Klattau, on les établit à Pilsen et Horazdiowitz.

3e — L'armée arrivant près de Ratisbonne, ils vont se former à Waldmunchen, Cham et Straubing.

4e — Aussitôt qu'elle a atteint Ingolstadt, c'est à Ratisbonne et à Stadt-am-Hof qu'il faut les établir.

5e Epoque. Lorsqu'elle occupe les bords de la Wernitz, elle reçoit les subsistances de Kupfenberg, Kœsching et Vohburg.

En cas de retraite, l'évacuation des magasins s'effectue sur cette ligne d'opération, d'après les mêmes principes, en conséquence:

A la 1re époque, c'est-à-dire, en quittant la Wernitz, ils seront reportés à Stadt-am-Hof et Ratisbonne;

A la 2e, lorsqu'il s'agira de quitter Ingolstadt, on les transférera à Waldmunchen, Cham et Straubing;

A la 3e, ils seront à Pilsen, Horazdiowitz et sur la route de Linz;

A la 4e, ils se retrouveront à Prague, Budweis et Ufar-Linz.

Si la retraite se prolongeait, et que l'armée fût forcée de se diriger sur Budweis, les magasins se trouveraient trop exposés dans Prague, à moins que les fortifications de cette place ne les missent à l'abri, et que les communications ne fussent suffisamment couvertes par le défilé presque impénétrable de la Moldaw.

SECTION VIII.

Système de Défense du théâtre de la guerre.

La possession des points stratégiques décide à la guerre du succès des opérations; mais la conservation des meilleures positions dépend d'une infinité de circonstances, souvent même du sort d'une seule journée : il faut donc déployer les moyens les plus efficaces pour défendre les points dont la conservation est la sauve-garde du salut de la patrie. L'art de fortifier nous les fournit, car les places fortes résistent pendant un espace de temps connu, avec un petit nombre de troupes, à tous les efforts d'un corps beaucoup plus considérable : c'est donc sur elles qu'il convient d'asseoir la base d'un système solide de défense.

Le nombre, l'étendue, la force des places de guerre qu'il s'agit d'établir, se règlent sur la quantité et l'importance des points dont il faut rester maître pour la sûreté et la facilité des opérations. Si le but de leur établissement est tellement essentiel qu'il se rattache à la possession de toute une province, au succès d'une campagne, à l'occupation d'un point qui sert de clef aux objectifs, il est indispensable que

leur enceinte soit assez vaste, et leur garnison assez nombreuse pour obliger l'ennemi à leur opposer des forces considérables. Des forteresses de cet ordre peuvent, selon leur importance et leur position, contenir plus et jamais moins de 12 mille hommes de garnison.

Il n'est pas nécessaire de donner tant de développement aux places qui ne font que faciliter la défense d'un pays ou concourent seulement à couvrir ses frontières, c'est-à-dire, à celles dont l'objet est de protéger une seule ligne d'opération, un point stratégique, un débouché, un passage; ni à celles qui barrent les abords d'un objectif, renforcent une position défensive, maintiennent les communications entre les grandes forteresses, etc. Toutefois, il est indispensable que la garnison de ces places de second ordre soit nombreuse, lorsque elles sont situées à l'embranchement de plusieurs routes, et que les troupes qui y sont postées, peuvent par des excursions nuire aux corps ennemis qui opèrent sur des lignes secondaires; mais quand il n'est question que du point même qui est sous le feu de leurs batteries, il devient superflu d'y laisser plus de troupes que n'en requiert leur défense immédiate.

L'on peut, selon la destination qu'on veut

donner à ces sortes de points de défense, les diviser en quatre classes; savoir : celles de premier rang, ayant 12 mille hommes de garnison et au-dessus; de second, ayant depuis 12 mille jusqu'à 6 mille; de troisième, ayant de 6 à 3 mille; et enfin de quatrième, nommés aussi forts. Ceux-ci ne doivent renfermer que le nombre de troupes strictement nécessaire à leur défense.

De quelque côté que l'ennemi dirige ses opérations, les forteresses de premier rang jouent dans la défensive un rôle majeur; elles sont indispensables pour la conservation du pays, et d'après cette considération, lorsqu'il s'agit de déterminer les troupes nécessaires à leur défense, il faut au besoin, y employer même une grande partie des forces de l'Etat (1).

---

(1) Quand un Etat se trouve réduit à jeter la meilleure partie de ses forces dans des places, il touche de près à sa perte. Je ne citerai pas les dernières invasions en France, parce qu'elles sortent de toutes les bornes ordinaires. La moitié de l'Europe bloquait les places quand l'autre moitié allait à Paris, secondée par l'esprit de parti qui divisait la nation; mais je donnerai pour exemple, l'Italie en 1799, la Prusse en 1806. Au reste, nous ne contestons pas l'utilité des places; mais nous avons déjà émis notre opinion, relativement à leur disposition sur la frontière, à la fin du chapitre précédent.

Rien ne supplée au défaut de ces places; dès-lors il faut les construire avant toutes celles d'un ordre inférieur, et quoi qu'il en coûte, s'en procurer l'appui. Ce n'est qu'après leur parfait achèvement que l'on doit s'occuper de la construction de places d'une influence bornée à des opérations isolées, encore faut-il que ce soit en raison du degré d'importance de ces opérations, et non pas en proportion de l'étendue de leur développement; autrement leurs garnisons absorberaient toutes les troupes disponibles, et empêcheraient de tenir une armée en campagne.

Il devrait y avoir dans chaque Etat une place d'armes qui en fût comme la clef, en assurât l'indépendance, et sans la prise de laquelle l'ennemi ne pût faire que des invasions précaires, et ne causer à l'Etat que des maux faciles à réparer.

Un système défensif basé sur un cordon de places qui défendraient les différentes lignes d'opérations, et garantiraient ainsi toutes les frontières, ne peut convenir qu'aux pays où non-seulement l'armée régulière, mais encore toute la nation organisée militairement, sont appelées à la défense de ces points fortifiés. Ces deux grandes mesures sont inséparables, et devenues aujourd'hui de toute nécessité pour

les Etats qui ont à cœur de conserver leur indépendance ; mais lorsque le salut de la patrie se rattache aux succès de l'armée qui opère sur un théâtre accessible de toutes parts, le système de défense se présente sous un autre point de vue, parce qu'alors la force impulsive inhérente à l'armée, doit suppléer par des combinaisons stratégiques, au défaut d'avantages assurés par des frontières naturellement bien fortifiées; et encore, parce qu'en disséminant les troupes régulières en autant de garnisons qu'en exigerait la défense passive d'une double et triple ligne de places fortes, on serait hors d'état de former une armée active capable de résister à l'ennemi, dès qu'il aurait forcé un point quelconque, sans dégarnir et exposer les autres places.

Ainsi, dans l'exemple que l'on va donner, l'on s'attachera à faire dans le choix des points propres à l'établissement des places fortes, l'application des principes de Stratégie, moins dans l'intention d'imaginer un système de défense qui couvre en effet la frontière ou mette à l'abri des contrées exposées aux invasions de l'ennemi, que dans la vue d'indiquer à l'armée agissante sur le théâtre donné, toute la portée de ses manœuvres, la manière de couvrir ses lignes d'opération et de communica-

tion, de garantir ses lignes de déploiement au moyen de points d'appui bien déterminés, de lui assurer par de grandes places d'armes la possession des objectifs qu'elle aura atteints; enfin, de lui ménager les moyens de se porter avec facilité d'une position à une autre, pour profiter au besoin des côtés faibles que présentera l'ennemi, ou des fautes qu'il commettra, déjouer ses projets, et le faire repentir de ses entreprises hasardées.

Cette esquisse sera en même temps une sorte de répétition abrégée de toutes les sections que nous avons parcourues, puisque le même théâtre nous servira de base, et que nous verrons de nouveau les points et les lignes dont nous avons déjà examiné et apprécié la valeur.

Afin de donner l'aperçu d'un système complet de défense, nous admettons que l'armée qui a pris l'Enns, la Moldaw et l'Elbe pour base d'opérations, s'est emparée de tout le théâtre de la guerre, et qu'il s'agit actuellement de lui en assurer la conservation par un établissement de places fortes sur les points convenables. Nous désignerons ces places dans l'ordre de l'importance qui s'y rattachera, et des époques de leur construction; bien entendu que les ouvrages de celles qui seront situées sur des

rivières, s'étendront aux deux rives, et que leurs ponts seront parfaitement couverts.

1° Les premières sont celles sur lesquelles, à proprement parler, s'appuie le système de défense, et dont l'existence dépend en quelque sorte. Ce sera, en commençant par la base d'opérations, Enns comme forteresse de premier rang, et Budweis comme place du second.

Quoiqu'on ait jusqu'à présent désigné Budweis comme terme objectif des opérations, il n'en est pas moins vrai qu'Enns exige plus de développement et de force, attendu qu'il est la clef des deux rives du Danube, qu'il exerce son influence sur toute la base d'opérations, et la flanque dans toute sa longueur. Budweis, au contraire, n'a d'influence que sur un district très-borné; c'est une forteresse intermédiaire entre les deux places d'armes de Prague et d'Enns, mais qui couvre l'embranchement de plusieurs routes.

Une place de troisième rang ou un fort serait très-bien placé sur la rive gauche du Danube, en face de Linz, pour défendre le passage sur ce point, et barrer la route de Budweis et Mauthausen.

2° Viennent ensuite les places du premier objectif, savoir: Ratisbonne, clef du théâtre de la guerre, dont on fera une place de pre-

mier ordre ; Ulm, une de second rang, eu égard à sa position, à la naissance du défilé où aboutissent toutes les routes venant du Danube supérieur et des montagnes du Rauhe-Albe; et Ingolstadt, une place de troisième, pour lier les deux précédentes à l'embranchement de toutes les communications importantes du pays.

3° Passant au second objectif, on propose de fortifier Heilbronn comme place de premier rang, non-seulement pour défendre les routes venant du Mein, du Necker et du Rhin, mais aussi pour entreprendre des diversions majeures contre l'ennemi qui opérerait des bords du Rhin vers ceux du Danube. Une forteresse de troisième ordre serait fort bien placée entre Canstadt et Esslingen pour défendre le passage du Necker, s'assurer de la route de Heilbronn à Tübingen, ainsi que des deux communications ouvertes avec le Danube par Schorndorf et Plochingen.

Au moyen des places fortes que nous venons de désigner, la base d'opérations et les deux objectifs renfermeront en eux-mêmes les premiers élémens d'une défense indépendante; mais comme les boulevards les plus redoutables tombent successivement quand ils restent trop long-temps coupés de l'armée ; que leur

délivrance est incertaine et difficile, quand elle doit s'opérer à un grand éloignement; et que le terrain y oppose des obstacles fréquens, ainsi que la chose a lieu pour les places que nous venons de proposer: le moyen le plus naturel de pourvoir à leur conservation, c'est de fortifier ceux des points stratégiques intermédiaires où viennent aboutir les communications, ou dont l'occupation donnerait le plus d'avantages à l'ennemi.

4° Sous ces deux rapports, les points qu'il convient de fortifier pour assurer la liaison entre la base d'opérations et le premier objectif sont principalement.

a) Klattau, situé sur la ligne d'opération la plus importante entre Budweis et Ratisbonne, au débouché des montagnes et à la réunion des routes de Neumarkt et de Klentsch. On en fera une place du troisième ordre ou un fort.

b) Passau, à proximité de la seconde ligne d'opération, entre Linz et Ratisbonne, pour servir à lier les deux rives du Danube, à intercepter sa navigation et à couvrir le pont de l'Inn. Dans l'état actuel des choses, il suffirait d'en faire une place du deuxième rang; mais si, par la suite l'on rendait praticables les communications de Passau en Bohême, la

route qui conduit à Cham et celles qui se dirigent sur Ratisbonne et Linz, vers la rive gauche du Danube, alors cette place aurait à remplir un rôle trop important pour n'être pas de premier ordre.

c) Ebersberg, où l'on construira un fort pour couvrir le passage de la Traun.

5° Malgré ces forteresses, il serait possible que l'ennemi, après avoir réuni des forces supérieures, et se trouvant favorisé par les circonstances, prît le parti de laisser de côté les places fortes du Necker et du Danube supérieur, et de marcher droit sur le point décisif de Ratisbonne, dans l'espoir de s'en rendre maître et de séparer ainsi de leur base les forteresses avancées, dont la chute deviendrait par-là plus prompte. Pour prévenir cette résolution, il serait à propos de faire de Würzburg une place du second rang qui barrerait les meilleures lignes d'opérations du Mein au Danube, et dominerait la navigation sur ce fleuve.

6° Pour compléter le système défensif et renforcer les positions de quelque importance, il faudrait ajouter en commençant,

a) Pour la base d'opérations : un fort et une tête de pont à Moldaw-Tein, seul endroit où l'on puisse avantageusement passer la Moldaw

entre Budweis et Prague ; et un autre fort à Stadt-Steier pour servir d'appui à l'aile gauche et défendre le passage de l'Enns.

b) De là, passant à la position principale dans le rayon du premier objectif, faire d'Amberg, situé à son extrémité droite, où se croisent les communications venant de la Bohême, du Danube et de la Franconie, une place de deuxième ordre, et une de troisième à Landshut, placé à son extrémité gauche.

c) Arrivant ensuite au deuxième objectif, on élèvera une forteresse de second ordre à Mooskirch, et une de troisième à Mittenberg, pour arrêter l'ennemi qui voudrait s'avancer par cet objectif, et gagner le temps qu'exigeraient des contre-manœuvres.

Des places fortes établies dans l'étendue des objectifs, forcent l'ennemi à s'y arrêter et à diriger ses mouvemens sur des points moins importans ; il faut, ou qu'il emporte de vive force les lignes d'opérations fortifiées, ou qu'il hasarde des entreprises sur d'autres lignes qui ne lui présentent que des désavantages. Enfin, un pays garanti par un système de défense vraiment stratégique, ne doit craindre ni l'invasion ni le joug de l'ennemi, car celui-ci n'avance dans l'intérieur que précairement et à l'aide d'efforts ruineux. Sans doute des lignes de

places ainsi disposées ne mettent pas à l'abri des revers; mais alors les échecs n'entraînent pas de ruine totale; ils n'ôtent ni les moyens, ni le temps de rassembler de nouvelles forces, et ne réduisent pas à la cruelle alternative de tout perdre ou de se soumettre (1).

---

(1) Ici on ne peut qu'applaudir aux vues de l'auteur : si la France avait trop de places, l'Allemagne n'en avait pas assez; elles étaient généralement mauvaises, et peu convenablement placées.

CONCLUSION

DE LA PREMIERE PARTIE.

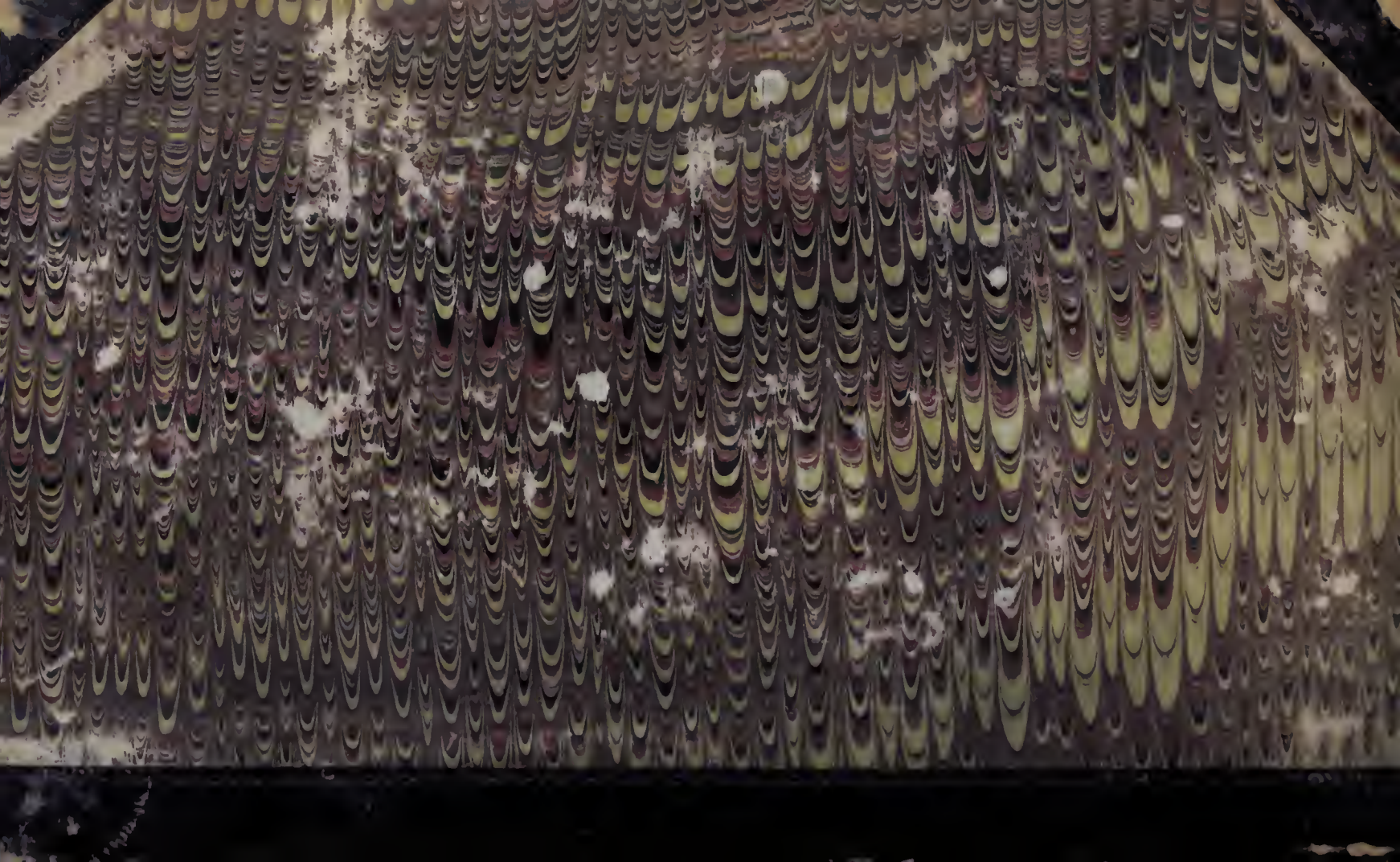
En jetant un second coup d'œil sur cette première partie de l'ouvrage, le lecteur demeurera convaincu que la forme du terrain détermine les points décisifs de tout théâtre de guerre, et que ces points sont aussi invariables que le terrain même. Les autres élémens des opérations militaires varient; ils dépendent d'un concours de circonstances, de ressources, de lumières, en un mot, d'une infinité d'autres mobiles étrangers.

Il faut un examen soutenu pour parvenir à connaître les premiers, et pour faire un juste emploi des seconds.

L'histoire militaire nous enseigne, par des comparaisons, la manière d'appliquer les maximes de la Stratégie dans les diverses circonstances, et confirme par des résultats la juste appréciation des objets décisifs; elle nous offre

TABLE

DE LA PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE Ier. Principes de Stratégie. *Pag.* 1
SECTION Ire. Définition de la Stratégie. *Ibid.*
— II. Traits caractéristiques de la Stratégie. 4
— III. Des Points stratégiques. 9
— IV. Des Lignes stratégiques. 17
— V. De la Base d'opérations. 20
— VI. Des Opérations. 30
— VII. Des Positions défensives. 36
— VIII. De quelques avantages de la Stratégie. 41
CHAPITRE II. Application de la Stratégie sur un théâtre d'opérations militaires donné. 48
SECTION Ire. Aspect général du théâtre d'opérations donné. *Ibid.*
— II. Considérations sur le théâtre de la guerre. 78
— III. Détermination des objets d'opérations. 88
— IV. Choix des lignes d'opérations. 99
— V. Positions défensives. 106
— VI. Plans d'opérations. 132
— VII. Etablissement des magasins. 157
— VIII. Système de défense du théâtre de la guerre. 167
CONCLUSION de la première partie. 179

FIN DE LA TABLE.